Chefs-d'œuvre meurtriers

Un mystère Laura Heyns

par **Gunther Hoser**

Chefs-d'œuvre meurtriers

Un mystère Laura Heyns

Par Gunther Hoser

Copyright © 2025 Gunther Hoser

Tous droits réservés.

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les évènements sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux précis n'est que pure coïncidence.

La page de couverture présente le tableau « *Judith tuant Holopherne* » d'Artemisia Gentileschi (vers 1613).

Titre original : « *Murderous Masterpieces – A Laura Heyns Mystery* »
Traduit de l'anglais par l'auteur.

ISBN**:** 9798312546187
Mentions légales **:** Publication indépendante

À Colette,

partenaire de toutes mes aventures et l'amour de ma vie.

Contenu

PROLOGUE	1
1	4
2	17
3	32
4	48
5	68
6	89
7	103
8	115
9	128
10	131
11	152
12	155
13	173

14 175

15 181

16 201

17 212

18 221

19 224

20 236

21 247

22 252

ÉPILOGUE 260

Prologue

Début avril 1978, dans les collines au nord-ouest de Nice

Ici, au-dessus du village, le vent est encore plus fort. 'Il va souffler pendant trois jours, peut-être même six', se dit Gastoun. Bien qu'il soit né au village et qu'il ne l'ait pas quitté depuis 55 ans, Gastoun ne s'est jamais habitué au mistral. Ce vent fort et sec souffle le long de la côte plusieurs fois par an, toujours de l'ouest. Ça le rend nerveux. Et quand il est nerveux, Gastoun se tourne vers la bouteille.

Mais aujourd'hui était maudit. Eisabello ne l'a pas quitté des yeux. Elle le connaissait sur le bout des doigts et le surveillait toujours en cas de mistral. Aujourd'hui, elle ne l'a pas laissé tranquille. Et voilà que ça arrive en plus. Quand il s'est échappé rapidement au bistrot, pour trois petits verres, Georges lui a donné une enveloppe avec son nom écrit dessus. « Gastoun Giraud » cela disait, rien d'autre. Il a terminé son verre et s'est précipité chez lui.

Il s'attendait à une réponse de leur part, mais il pensait qu'ils téléphoneraient. Eisabello n'étant toujours pas rentré, il monta dans sa chambre et ouvrit l'enveloppe. Le texte dactylographié et non signé sur la feuille pliée était court et précis :

À minuit, dans la vieille maison en pierre sur votre terrain, au-dessus du Chemin Saint-Martin.

Pourquoi minuit et pourquoi là-haut ? C'est peut-être mieux ainsi. Personne ne sera là pour les voir quand ils se rencontreront pour parler. C'est une histoire délicate. Il ne voulait pas attirer l'attention sur lui, et eux non plus. Il y a de plus en plus de ces jeunes gens qui errent toute la journée dans

les collines. Ils ne semblent pas avoir grand-chose d'autre à faire.

La lune était brillante et se reflétait sur la mer en contrebas. Elle éclairait le chemin et le paysage environnant de couleurs bleuâtres et sombres. Cette atmosphère inconnue, étrange, et le bruit du vent dans les pins ajoutaient à sa nervosité et le rendaient tendu. Tout à l'heure, il a eu un choc lorsque la chouette a volé à travers son chemin.

À présent, ses pensées étaient dispersées, ce qui l'empêchait de se concentrer sur la répétition mentale des explications qu'il avait préparées. Il était essentiel de présenter ces choses correctement. Il pensait jouer la carte de la fermeté, c'était le plus appropriée. Peut-être qu'un avertissement déguisé permettra de faire passer le message. Il est important qu'il ne bégaie pas, qu'il n'hésite pas et qu'il n'ait pas l'air trop impressionné.

La route s'arrêtait. À partir de là, c'était un étroit chemin pour chèvres et ânes. Il aurait pu prendre le Solex. Mais cela aurait fait beaucoup de bruit et aurait pu réveiller les chiens de Roustan dans la dernière maison qu'il avait dépassée il y a quelques minutes. Roustan et sa femme étaient probablement endormis. La maison était sombre. Quoi qu'il en soit, le chemin s'aplanait après le virage. Lorsqu'il atteindra la limite de son terrain, la cabane en pierre ne sera plus qu'à une cinquantaine de mètres, près des rochers, sous le chêne.

En traversant le champ jusqu'à la cabane, il se demanda s'il n'avait pas mal lu l'heure, ou même la date. Il semblait n'y avoir personne ici. Peut-être étaient-ils à l'intérieur et ne pouvaient pas l'entendre arriver avec tout ce vent. Mais dans ce cas, ils

seraient assis dans l'obscurité, car il n'y avait pas de lumière non plus. Ce sont des gens vraiment prudents, pensa-t-il.

La porte de la petite maison était entrouverte, elle bougeait dans le vent. Cela signifiait que quelqu'un était entré, car il la gardait toujours fermée. Il la poussa et dit : « Bon sang, avec ce vent... »

Il ne termina pas sa phrase. Au milieu de la petite pièce de quatre mètres sur six, haute de quatre mètres au pignon, en plein milieu, suspendue aux chevrons pendait un nœud coulant.

Épouvanté, il hésita une fraction de seconde, puis se retourna pour courir. Mais ce fut trop tard. Gastoun Giraud avait tenu son rendez-vous à Samarra.

Une minute plus tard, il était suspendu aux chevrons.

1

Mi-juillet 1978, dans les collines au nord-ouest de Nice

Laura Heyns avait parcouru les derniers kilomètres à pied, en traînant sa valise derrière elle. La chaleur était étouffante et elle avait noué un T-shirt autour de sa tête pour se protéger du soleil.

Elle était descendue du train à Antibes et avait ensuite pris le mauvais bus. Il n'y avait pas de bus avant 18 heures, partant de l'endroit où elle était descendue, après avoir réalisé son erreur. Elle a donc arrêté une voiture qui se dirigeait vers sa destination.

Au début, tout s'est bien passé. Ils ont parlé du temps et du manque de transports en commun. Mais le chauffeur a remarqué son accent et lui a demandé d'où elle venait. Lorsqu'elle lui a dit qu'elle était Sud-Africaine, il lui a répondu qu'il avait un cousin à Stellenbosch, auquel il avait rendu visite récemment. Puis il a commencé à parler de « nègres » et de « cocos ». Laura lui a demandé d'arrêter la voiture et est descendue.

Le bruit assourdissant des cigales et l'odeur puissante des pins lui rappelaient son enfance. En ce long week-end de la fête nationale française, la route étroite et sinueuse n’était pas très fréquentée. Lorsqu'elle franchit le dernier virage et découvrit le village médiéval qui voguait sur l'éperon rocheux comme un gigantesque paquebot de croisière se dirigeant vers la mer, Laura savait que David avait raison. C'était un endroit magnifique !

Il n'y avait pas de cabine téléphonique dans le village. Pour contacter David, elle pouvait soit attendre l'ouverture du petit bureau de poste, soit se rendre dans un bistrot sur la place du village. Comme elle était beaucoup trop tôt et devrait de toute façon attendre, elle choisit le bar. Il était vide.

L'homme mince et d'âge moyen derrière le comptoir lisait un journal. Il ne réagissait pas lorsqu'elle lui demanda si elle pouvait utiliser le téléphone. Quand elle a réitéré sa demande, il répondit sans la regarder : « Cela dépend où vous voulez appeler. »

Laura lui montra le numéro que David avait écrit sur un bout de papier. « C'est à Vence, qui est tout près, je crois. »

« Ça ne peut pas être plus près ». Il la regarda en clignant fortement des deux yeux. « Vous n'êtes pas d'ici », ajouta-t-il en posant le téléphone sur le comptoir.

Laura composa le numéro et laissa sonner un moment, mais David ne répondit pas. Elle demanda si elle pouvait laisser sa valise dans la pièce derrière le bar. Puis elle commanda un café et le porta sur la terrasse ombragée.

Assise dans la chaleur, la place déserte du village semblait étrangement silencieuse, comme une scène de western italien. Elle se pencha en avant et regarda la rue vide de haut en bas.

Elle avait téléphoné à David la veille et ils avaient convenu qu'il viendrait la chercher à Tourrettes-sur-Loup. « Vers six heures, impossible de dire quand exactement ». David habitait à Vence, mais il avait une course à faire ce jour-là, et il était plus facile de la retrouver ici.

Lorsqu'ils s'étaient vus à Londres le mois précédent, David avait remarqué qu'elle était un peu abattue, voire déprimée. La météo, sa mauvaise alimentation et son isolement pesaient sur Laura. Elle avait passé près d'un an, recluse dans un appartement d'une pièce à Shepherd's Bush, à lire et à écrire des poèmes, tout en vivant avec moins de dix livres par semaine. Elle avait besoin d'un changement de décor.

Une autre raison était Walter, son voisin de 82 ans à Shepherd's Bush. Au début Walter était plaisant. Mais récemment, il lui avait fait part de fantasmes troublants qui la mettaient mal à l'aise en sa présence. C'est alors que David lui a proposé de lui rendre visite dans le sud de la France.

Elle avait déjà visité Nice une fois, il y a une dizaine d'années, avec Simone, qui se faisait passer pour sa mère. Afin de motiver Laura et sa sœur pour réussir leurs examens de fin d'études, le mari de Simone leur avait promis le choix entre une petite voiture de sport et un voyage en Europe. Alice a choisi une Triumph Spitfire rouge et Laura le voyage. Elle voulait s'éloigner de sa famille et de l'apartheid.

Mais elle n'y est parvenue qu'à moitié. Simone l'a accompagnée. Avant de partir pour Paris, elles ont passé trois jours dans un hôtel de luxe à Nice, Baie des Anges. Simone a adoré, mais ce n'était pas le voyage dont Laura avait rêvé.

Il ne s'était rien passé depuis près d'une heure. En regardant l'horloge située au sommet de la tour au fond de le place, Laura avait l'impression que le temps s'écoulait à l'envers. Elle avait à peine dormi la nuit précédente et était sur le point de s'assoupir.

Une vieille femme traversa la place poussiéreuse en traînant les pieds et se dirigea vers l'église. Malgré la chaleur, elle portait des vêtements lourds et sombres, ainsi qu'un grand chapeau de paille qui lui couvrait le front. Elle s'arrêta à mi-chemin sur la place, se retourna et sembla regarder l'horloge de l'autre côté. Elle resta là, hésitant un long moment avant de changer de direction et de disparaître derrière l'église.

À part deux voitures garées loin l'une de l'autre, la place était vide. Venant de Londres dans le sud de la France, tout cela semblait étrange à Laura : la chaleur, ce village de conte de fées, le silence étrange à midi et l'absence de gens.

« Tentée de rester ? » Le jeune homme qui se tint à côté de sa table tenait une bière dans une main et désigna de l'autre la chaise à côté d'elle. « Tu permets ? Je m'appelle Fred, au fait. »

Il s'assit à sa table sans attendre de réponse. Son nez était la partie la plus remarquable de son visage, l'autre étant son sourire insolent. À part ses cheveux en bataille, il était habillé de manière décontractée mais soignée.

« Si tu me poses la question, oui, tu peux, Fred. Je m'appelle Laura. Qu'est-ce qui te fait penser que j'envisage de rester ? »

Fred la regarde en souriant. « Écoute, je ne t’ai jamais vue. Alfred m'a dit que tu étais arrivée ici à pied, il y a quelques heures, ta valise à la main. Depuis, tu es restée assise ici, à contempler notre place déserte. Qu'est-ce que cela peut bien être d'autre ? Sache qu'une fois installé ici, il est difficile de partir. »

Laura ne put s'empêcher de rire. « Cela semble fascinant. Depuis combien de temps es-tu piégé ? »

Fred prit son verre et la regarda avec ce sourire confiant qui semblait faire partie de son jeu. « Je ne me souviens pas. Mais crois-moi, j'ai essayé de m'enfuir. Cet endroit est bien trop fun. »

Laura regarda la place déserte. « Tu te moques de moi, je crois. »

À ce moment-là, une vieille Peugeot arriva et se gara sous un arbre devant l'église. Un jeune homme grand et mince, aux cheveux longues avec une moustache manchoise, descendit côté conducteur, et une petite femme à l'allure exotique sortit de l'autre. L'homme ouvra la porte arrière et prit un petit enfant avant de commencer à descendre dans la rue. La femme le suivit à dix pas. Il ne s'arrêta pas.

Fred remarqua que Laura suivait l'étrange couple des yeux. « Ils habitent au bout de la rue. Mais dis-moi, d'où viens-tu, où vis-tu et que fais-tu pour t’amuser ? »

Laura se retourna vers Fred. Il avait fini sa bière et lui souriait toujours. Elle hésita. Normalement, elle évitait de répondre à ce genre de questions. Cela ne débouchait jamais sur quelque chose de positif. Mais Fred avait l'air sympa et elle n'arrivait pas à trouver une réplique évasive qui ne risquait pas de le contrarier. « Je suis Sud-Africaine. J'aime écrire de la poésie et je n'ai pas d'adresse fixe. »

Fred se réjouit. « Tu es Laura, la poétesse Sud-Africaine, et tu as décidé de rester après avoir observé pendant deux heures la place vide de notre village. Ça te plaira ici. »

Fred avait sorti un paquet de tabac et commencé à rouler une cigarette. « Ton français est impressionnant. Je n'entends presque pas d'accent. Comment cela se fait-il ? »

« J'ai appris le français quand j'étais petite et j'ai travaillé à Paris pendant quelques années, mais c'était il y a longtemps, » Laura expliqua.

Les yeux de Fred s'illuminaient. « Je viens également de la ville de l'amour. Où as-tu vécu et qu'as-tu fait à Paris ? »

Laura avait l'impression de passer un interrogatoire pour obtenir sa carte de séjour, mais fatiguée elle répondit.

« J'avais un petit studio dans la rue Beaubourg quand je travaillais comme mannequin. »

Fred leva la tête et arrêta de rouler. « Tu as travaillé comme mannequin ? »

« Pour Lanvin et Balmain, » répondit-elle. « Mais ce n'était pas mon choix et d'ailleurs c'était moins glamour qu'il n'y paraît. Je n'ai pas aimé et je suis partie à la fin de mes contrats. Raconte-moi plutôt ce que tu fais pour t'amuser. »

Fred sourit. « Tiercé. »

« Parier sur les courses de chevaux ? » Laura demanda étonnée.

« C'est exact », répondit Fred. Puis, vers la porte du bar, « Alfred, apporte-nous deux bières, s'il te plaît. »

Lorsque David arriva à 19 heures, un mélange éclectique et coloré de personnes de tous âges avait rempli la terrasse et s'était répandu dans la rue. La plupart d'entre eux vivaient dans

le village, qui semblait regorger d'artistes et d'artisans. Fred avait présenté à Laura Alfred et son frère Léon, tous deux propriétaires du bistrot. Elle avait également rencontré le médecin du village que Fred appelait « le docteur volant », mais il s'appelait Serge. Elle avait aussi discuté un moment avec Jacky, peintre et saxophoniste de jazz. McCampbell, un peintre torse nu en kilt et sandales, l'avait mise en garde contre Heinz, assis à sa table, qu'il avait présenté comme le satyre du village. Heinz était un artiste céramiste qui vivait sur les hauteurs du village et travaillait à la Fondation Hervé Ricard à Saint-Paul-de-Vence.

Tous semblaient connaître David. Lorsqu'il arriva sur sa moto Norton d'époque, qu'il avait récemment ramenée de Londres, plusieurs tables s'étaient mises à l'acclamer.

Laura a sauté dans les bras de David. Bien qu'il fût plus petit qu'elle, il la fit tourner plusieurs fois. Ils n'avaient jamais été amants, mais après de nombreuses années de partage des joies et des peines, ils étaient devenus ce qu'on appelle des âmes sœurs.

« David, tu te laisses pousser une barbe ! Tu as l'air d'un vieux marin ! »

« Et tu sembles devenir plus légère à chaque fois que nous nous rencontrons ! Tu manges toujours ? Désolé d'avoir été si long, Laura. Laisse-moi juste parler à ce type là-bas et ensuite nous irons chez moi. »

David se faufila entre les tables en serrant des mains et en embrassant des joues, puis s'assit à une table avec trois personnes que Laura n'avait pas encore rencontrées. Malgré sa moto lourde, David était habillé pour la plage. Avec ses jambes

robustes, son corps court et carré, son visage charnu entouré de cheveux roux et crépus, David n'était pas ce que l'on pourrait appeler une beauté. Mais il avait une forte présence masculine, un grand cœur et une personnalité irrésistible.

Dentiste de métier, il était plein de rêves et puni par un tempérament agité. Lorsqu'il a quitté un emploi bien rémunéré dans une clinique dentaire londonienne pour s'installer dans le sud de la France, il a expliqué qu'en tant que dentiste, il pouvait travailler n'importe où. Mais cela s'est avéré plus facile à dire qu'à faire. Après plus d'un an sur la Côte d'Azur, il venait tout juste d'obtenir son permis d'exercer.

La terrasse était remplie d'une foule animée qui plaisantait ou discutait en petits groupes. Avant de rejoindre David, Laura voulait chercher une autre bière. Si l'extérieur était bruyant, à l'intérieur du local c'était un vacarme étourdissant. Les gens criaient les uns sur les autres et il semblait difficile d'atteindre le bar sans enjamber trois rangées de corps. L'air était chargé de fumée et l'odeur puissante du pastis suffisait à s'enivrer.

Laura était sur le point d'abandonner sa bière lorsque quelqu'un lui cria à l'oreille : « Il faut pousser à travers ! ». C'était l'homme moustachu de l'après-midi. Il avait de doux yeux bleus.

« Tu en veux une autre ? » Il prit son verre, se glissa entre deux hommes qui se criaient dessus comme s'ils se disputaient, et tendit son verre à Léon.

La grande majorité des gens près du bar étaient des hommes, mais il y avait aussi quelques femmes dans la foule. Elles faisaient semblant d'écouter, mais voulaient probablement surtout s'assurer que leurs maris rentreraient à la maison suffisamment sobre et à l'heure. D'autres femmes

étaient assises à des tables, l'une d'entre elles échangeait un sourire avec Laura. La plupart des mots qu'elle perçut étaient en français, mais elle entendit également des mots en anglais et dans une autre langue du sud qu'elle ne reconnut pas.

L'homme aux yeux bleus et à la moustache lui tendit la bière. « J'ai dit à Léon que c'était pour Fred. »

« Merci pour la bière, mais c'est pour moi. » Elle n'était pas sûre qu'il l'ait entendue. Alors qu'elle cherchait la monnaie dans sa poche, il lui dit : « Trop compliqué. Vois avec Fred. » Après un bref sourire, il se tourna vers l'homme à côté de lui, qui les observait les yeux flous.

Le niveau sonore à l'extérieur était un soulagement, et l'air semblait plus respirable que dans le bar. Quelqu'un fumait un joint, ce qui était surprenant. David lui avait dit que le cannabis faisait l'objet d'une véritable hystérie en France.

Elle se dirigea vers la table où David était assis. Il était penché vers les trois autres personnes. Lorsqu'elle arriva près d'eux, les quatre levèrent les yeux.

« Te voilà ! » dit David, puis se tourna vers les autres. « Voici mon âme sœur, Laura. Laura, voici Derek, son frère Mark, et... tu es Guy Alain, n'est-ce pas ? »

Elle croisa leurs regards et se demanda si elle devait leur serrer la main ou se pencher pour les embrasser sur la joue, à la française.

Elle ne fit ni l'un ni l'autre et dit : « Bonjour à tous. Voulez-vous que je m'assoie ailleurs ? »

« Oh non, désolé Laura, nous sommes une vraie bande de gogos. » Derek se leva et demanda à une fille de la table voisine s'il pouvait prendre la seule chaise libre. Puis il se retourna vers elle et dit : « David était en train de nous expliquer comment brosser nos dents correctement, » ce qui provoqua un éclat de rire chez les quatre.

On pourrait décrire Derek comme la version française de Mick Jagger. Comme son modèle anglais, Derek mesurait environ un mètre quatre-vingt, était mince et avait des cheveux châtains mi-longs légèrement bouclés, s'habillait avec élégance et parlait avec des gestes élaborés. Il avait le même visage anguleux aux joues creuses, de grands yeux bleus interrogateurs, des lèvres pulpeuses et une façon de bouger fluide, presque féminine.

Il semblait être un homme amusant et agréable, mais après l'avoir observé pendant un court laps de temps, Laura perçut une personnalité complexe. Son frère Mark était plus jeune et légèrement plus grand. Il y avait une certaine ressemblance, mais Mark était encore plus svelte et bien plus réservé, presque maladroit. Guy Alain, assis à côté de Derek, avait à peu près le même âge et partageait les goûts vestimentaires de ce dernier. À chaque fois que Derek parlait, Guy Alain le regardait avec admiration, les yeux écarquillés et la bouche entrouverte, comme s'il buvait ses paroles.

Soudain, Laura se rendit compte que David lui parlait.

« …et tu verras, je vis dans une maison de rêve. Le propriétaire, Birch Wilson, est aussi le propriétaire de la chaîne de cliniques dentaires où j'ai travaillé jusqu'à l'année dernière. Il est ici pour une semaine. Hier soir, il m'a dit qu'il cherchait des

œuvres d'art pour décorer la maison principale. Bien entendu, il souhaite qu'elles soient réalisées par des artistes locaux connus. Il m'a donc demandé si je connaissais quelqu'un de l'École de Nice. C'est pourquoi je rencontre Derek ce soir. Derek est en quelque sorte un spécialiste de l'École de Nice. »

Derek éclata de rire si fort que Laura faillit sursauter.

« Je suis désolée, Laura. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Mais David a raison. On peut dire que je suis un expert de l'École de Nice. » Il n'élabora pas et, bien que Laura se demanda pourquoi il y avait matière à rire, elle ne posa pas la question.

Se tournant vers David, Derek conclut : « Je ne sais pas à quel point ton ancien boss est investi dans les arts. Mais dis-lui que s'il veut des conseils sérieux ou rencontrer certains de ces artistes, qu'il m'appelle, j'organiserais quelque chose. »

Derek souligna ses paroles par un long regard à David, puis se tourna vers Laura. « David nous a dit qu'il voulait te convaincre de rester un peu. Ma mère est agente immobilière. Tu cherches un logement à Vence ou ici, à Tourrettes-sur-Loup ? »

Laura n'aimait pas ce genre d'intrusion dans sa vie et répondit spontanément : « Derek, je viens à peine d'arriver. J'ai besoin d'explorer cet endroit avant de prendre une décision. »

En fait, Laura avait déjà pris sa décision. Depuis qu'elle était venue dans ce village, elle avait l'étrange sentiment d'être enfin arrivée là où elle devait être. Comme si ce lieu était celui qu'elle avait toujours cherché sans en avoir conscience.

« D'accord, » dit Derek. « Fais-moi savoir si je peux t'aider. » Il se leva, suivi par Guy Alain, qui se leva d'un bond. Lorsque

Mark se leva, sa chaise heurta le grand mastiff qui se trouvait derrière lui, lequel grogna et dut être calmé par son propriétaire. Cette fois, ils se dirent tous au revoir à la française.

Remarquant qu'elle semblait fatiguée, David proposa à Laura qu'ils partent tous les deux également. Comme Laura devait encore aller chercher sa valise à l'intérieur du bar, David lui proposa de le faire.

À travers la baie vitrée, Laura vit que le moustachu aux yeux bleus se tenait toujours près du bar. Elle se demanda comment il avait su qu'elle avait passé l'après-midi avec Fred. Et si la femme exotique qui l'avait suivie dans l'après-midi était son épouse ou la nounou ?

Elle se fraya un chemin jusqu'à la table où Fred était assis avec un groupe d'amis et déposa sa dernière monnaie devant lui. Il la regarda avec son sourire caractéristique. « C'est pour quoi faire ? Je demande rarement à mes amis de payer pour mon temps. »

« J'y vais, Fred. Un type m'a cherché une bière et a dit à Léon que tu t'en chargerais. Il a dit que c'était bien plus facile que d'essayer d'aller payer en personne. Je reviendrai demain ou plus tard, je ne sais pas encore. Je te remercie d'avoir passé l'après-midi avec moi. C'était très agréable. »

Fred se leva pour l’embrasser. « Juste pour que tu saches, il y a une fête demain soir chez Roussil. C'est un sculpteur canadien qui vit dans l'ancien moulin à huile en contrebas du village. L'endroit est magique et tous les habitants du village seront là. » Puis, avec son sourire, il ajouta : « Enfin, au moins la partie du village qui aime s'amuser. »

« Mais je ne suis pas invitée », dit Laura.

« Eh bien, considère-toi officiellement invitée maintenant, » répondit Fred en l'embrassant sur les deux joues et en s'asseyant avec un clin d'œil amusé.

David était déjà en train de démarrer sa moto. La valise de Laura se trouvait à côté de lui.

« Je me demande comment on va faire pour l'apporter, » dit Laura en passant sa jambe par-dessus le siège derrière lui.

« Ne t'inquiète pas, » dit-il en plaçant la valise sur le réservoir, la tenant sous ses bras. Puis il fit rougir le moteur et ils prirent la route dans la nuit.

2

Le lendemain matin, Laura s'est réveillée complètement désorientée. De toute évidence, elle ne se trouvait pas dans sa petite chambre de Shepherd's Bush, où l'affiche du tableau de Speelman Mahlangu « *I Had a Dream* » la saluait tous les matins sur le mur à côté de son lit. Elle se trouvait dans une chambre spacieuse et lumineuse, allongée sur un grand lit avec draps de satin. À sa droite, au milieu de la pièce, se trouvaient un vieux bureau colonial en rotin et une chaise. À sa gauche, une immense baie vitrée offrait une vue époustouflante sur la Méditerranée. Laura se leva, ouvrit la baie vitrée et sortit sur la terrasse.

Le soleil était déjà haut dans le ciel. Il était à mi-matinée et l'air était doux. Aucun vent ne bougeait les gigantesques palmiers du jardin en contrebas. Un groupe de pins centenaires se trouvait à droite d'une énorme piscine. Cette maison, où vivait David, était celle du gardien. La maison principale se trouvait sur la colline, à sa gauche. Elle était encore plus grande.

Laura venait de prendre sa douche et fouilla dans sa valise à la recherche d'un short et d'un T-shirt, lorsque David frappa à la porte.

« Attends une minute, s'il te plaît », dit-elle.

« Prends ton temps, » dit David. « Nous allons prendre le petit-déjeuner sur la terrasse. Viens quand tu es prête. »

Lorsqu'elle sortit quelques minutes plus tard, elle le trouva détendu sur une chaise, les jambes étendues, les yeux fermés et les bras croisés sur son torse nu.

Elle l'embrassa sur la joue. « Regarde-moi cette belle table, avec des toasts, des œufs et de la confiture, tout si bien disposés ! Tu as même mis un brin de laurier rose au milieu ! »

« Ne t'y habitue pas », dit David en riant. « C'est ton premier jour et j'essaie encore de te persuader de rester. »

Elle s'assisit à la table. « Ce n'est pas un mauvais début, David. Si tu continues comme ça, je vais peut-être céder. Waouh, la vue est incroyable ! C'est Vence, là en bas ? »

David se leva et prit la cafetière pour remplir sa tasse. « Eh oui, cet endroit est magnifique. Mais c'est aussi l'un des endroits les plus chers de la Côte d'Azur. Il attire les riches et les célébrités. Mais les maisons dans ce quartier sont pour la plupart vides, seuls les gardiens y vivent. Quel gâchis ! »

Laura éplucha le dessus d'un œuf. « Parfaitement cuit. Je suis affamée. Tu peux croire que je n'ai pas mangé depuis hier matin ? J'étais très fatiguée hier soir. Heureusement, je ne suis pas tombée de la moto. Mais j'ai dû somnambuler jusqu'à ma chambre, parce que je me souviens à peine de notre arrivée. »

David la regarde avec un peu d'inquiétude. « Tu étais tellement épuisée que tu n'avais pas envie de manger ou de parler, tu voulais seulement dormir. Comment s'est passée ta nuit ? »

Laura s'adossa à sa chaise, son toast dans une main et une tasse de café dans l'autre. « Fantastique ! Mais j'ai quelques questions à te poser. Qui est ce Derek que tu as rencontré hier ? Tu avais dit qu'il était un expert, mais il a trouvé ça hilarant. »

David rit. « Oui, il a raison. Derek est certes un expert en art, mais en fait, il est surtout faussaire. Il vient de purger une peine

de deux ans de prison pour avoir créé et vendu des œuvres d'art contrefaites. Je voulais le rencontrer, car il connaît personnellement de nombreux artistes de l'École de Nice dont il a longtemps contrefait des œuvres. Il pourra les présenter à Birch.»

Laura pensait ne pas avoir bien compris. « Derek est un faussaire qui sort de prison ? Et tu le rencontres sur la terrasse d'un bistrot de Tourrettes-sur-Loup pour lui demander de mettre Birch en contact avec les artistes qu'il a arnaqués ? Est-ce vraiment la meilleure façon d'introduire Birch auprès d'eux ? Ne sont-ils pas fâchés avec Derek ? Ils l'ont mis derrière les barreaux ! »

David la regarde par-dessus le bord de sa tasse. « Ils n'ont pas porté plainte. Selon Derek, ils ont admis que ses faux étaient exceptionnels et parfaitement exécutés. Certains faux n'étaient même pas des copies, mais de nouvelles créations basées sur l'art original. Derek pense que ses ventes de faux ont d'abord contribué à la popularité des artistes. Ils lui ont simplement demandé d'arrêter de saturer le marché avec des faux lorsque cela a commencé à affecter les prix. »

David but une gorgée de son café et poursuivit : « Derek s'est exécuté et a tourné son attention vers un autre artiste français contemporain qui lui paraissait facile à imiter : César. Il a fabriqué des compressions de César chez un ferrailleur et produit des dizaines de faux « croquis préparatoires » signés César. La plupart d'entre eux étaient pour des œuvres d'art que César n'avait même jamais imaginées. Il avait réussi à se procurer une copie du pouce de César qu'il utilisait pour signer les faux, ce qui est l'une des raisons pour lesquelles ils ont passé

l'examen et les processus d'authentification d'experts en art internationaux. »

« Mais César était moins cool que les autres, » poursuit David. « Un jour il a assisté à une rétrospective de ses œuvres dans sa galerie principale de Nice et constaté que certaines pièces exposées étaient des faux. César a explosé en public. Le scandale qui suivit a mis le feu aux poudres. Derek a été dénoncé, condamné et incarcéré. »

« D'après ta description, cela parait assez facile de falsifier des œuvres d'art célèbres et de les vendre », s'étonna Laura.

« Facile... Je n'en suis pas si sûr, » David poursuivit, « Derek a une vraie formation de beaux-arts et excelle en peinture. Il m'a dit qu'il était techniquement doué, mais qu'il manquait d'inspiration créative. Au début, il s'est contenté de copier des peintures célèbres, ce qui n'est pas interdit. Ce qui en fait un délit est de copier une œuvre d'art à l'échelle, d'imiter la signature du peintre et de vendre ensuite la contrefaçon signée comme un original. Sur le marché, il y a toujours des investisseurs avides de profits à la recherche de rendements élevés. Selon Derek, le marché de l'art offre actuellement des opportunités incroyables en raison d'une demande croissante. Il n'est donc pas surprenant que les faux prospèrent dans ces conditions. C'est l'une des raisons pour lesquelles Birch souhaite acheter directement auprès des artistes. En parlant du diable… »

Birch Wilson, le propriétaire et ancien patron de David, fit quelques pas dans leur direction, puis s'arrêta, se tourna vers la mer et s'exclama théâtralement :

« Comme ni le cuivre, ni la pierre, ni la terre, ni la mer sans limites, mais la triste mortalité dépasse leur pouvoir... »

Se tournant alors vers la table, il continua d'une voix théâtrale :

« Comment la beauté pourra-t-elle soutenir un argument face à cette rage, lorsque son action n'est pas plus forte qu'une fleur ? »

Il s'approcha de la chaise de Laura et s'inclina pour l'embrasser sur la joue. Mais avant qu'il ne puisse le faire, Laura répondit par une autre citation :

« Impossible, à moins que ce miracle ait du pouvoir,
Que son amour puisse encore briller en encre noire. »

Ce qui fit sourire Birch. « Bonjour, Laura. Vous réécrivez le texte du Barde d'Avon. David m'a parlé de votre connaissance approfondie de Shakespeare, mais je voulais voir par moi-même. Comment avez-vous dormi dans cette humble cabane ? Si votre logement actuel ne vous convient pas, vous pouvez séjourner dans la maison principale. Vous y aurez le choix entre six chambres. »

« Bonjour, Birch, » répondit Laura. « J'ai dormi comme un hérisson en hiver. Merci pour votre offre généreuse, mais pour l'instant, je me contenterai de cette humble cabane. De toute façon, je ne reste que quelques jours. Après cela, je partirai ou je trouverai un endroit à moi. »

Birch avait une quarantaine d'années. Il dégageait un air de confiance et de réussite. Vêtu de vêtements décontractés et coûteux, il se comportait avec l'assurance de quelqu'un qui a

l'habitude de tout contrôler. Ses cheveux poivre et sel et son apparence soignée traduisaient un mélange subtil de maturité et de sophistication.

Cependant, très vite Laura se rendit compte que le charme de Birch dissimulait une certaine suffisance. Il semblait y avoir une pointe d'arrogance dans ses interactions, en particulier avec les femmes. La façon dont il parlait et dont il se mouvait était empreinte d'un ton subtil de condescendance, qui suggérait une croyance aux rôles traditionnels de classes et de sexes. Plus tard, le manque de respect de Birch à l'égard des femmes devenait son trait de caractère principal aux yeux de Laura, diminuant l'attrait de son charme initial et laissant un malaise persistant dans toutes ses interactions avec lui.

David invita Birch à se joindre à eux pour une tasse de café.

« Avec plaisir. » Birch s'assit à table. Laura se rendit à la cuisine pour lui apporter une tasse. Lorsqu'elle revint, Birch racontait à David qu'il avait téléphoné à Derek.

« Quelques artistes associés à l'École de Nice se réunissent ce soir au Café de Turin, à Nice. Derek me propose de le rencontrer là-bas. Il ne savait pas qui serait présent. D'après lui, les artistes eux-mêmes ne le savent pas encore. »

Avec un sourire ironique, il ajouta : « Ces gens ne semblent pas planifier grand-chose à l'avance. Tout est très... spontané. »

Il se moquait clairement d'eux. Laura posa la tasse devant Birch et lui servit du café. « Quels sont les artistes qui vous intéressent ? » demanda-t-elle. « Pour autant que je sache, c'est un groupe très éclectique. Il y a plusieurs dizaines d'artistes, des peintres, des sculpteurs, mais aussi des poètes. »

Birch haussa un sourcil et la regarda avec surprise. « Honnêtement, je m'en fous complètement. La plupart d'entre eux sont des imposteurs de toute façon. Ils conçoivent des choses pour des gens qui peuvent se payer leurs créations et qui ont de la place pour les exposer. C'est une tendance de l'art contemporain, c'est pour cela que je veux en acheter. Et peut-être que cela finira par payer. On ne sait jamais avec ce genre …d'art. »

Laura fut affligée par cette attitude. Pour elle, c'était un profond mépris à l'encontre de ces artistes. « C'est un verdict sévère. Et vous achetez des œuvres d'art que vous désapprouvez ? »

Birch sourit avec bienveillance. Laura détestait le machisme condescendant, mais elle lui rendit son sourire.

Cependant, Birch pouvait faire mieux. « Dis-moi, Laura… On peut se tutoyer, tu ne penses pas ? Si tu es libre ce soir, pourquoi ne viendrais-tu pas mettre à profit ta perspicacité pour me tirer d'embarras ? Ensuite, vendredi j'ai une vente aux enchères d'œuvres d'art à Monaco. Là aussi, tu pourrais m'aider. Et si tout se passe bien entre nous, je prends ensuite une semaine de congé et retourne dans mon manoir près d'Aberdeen. Les étés sont beaucoup plus agréables là-bas et la maison est un peu plus grande. »

Devant le regard vide de Laura, il ajouta : « 2 800 m² d'espace habitable. Ça te tente ? »

« Pour quoi faire ? » demande Laura.

Sa question le surprit. « Euh... » Il s'en tint là.

Elle ne le libérait pas si facilement. « OK, Birch, » dit-elle. « Réfléchis-y encore. Si tu trouves quelque chose qui pourrait m'intéresser, tu peux toujours réessayer. »

Birch ne semblait pas offusqué par ce petit coup porté à son ego, surtout lorsqu'il venait d'une femme. Il rit et se leva.

> *« Nous devons avoir le nez en sang et la couronne fêlée, et les faire passer pour courants, aussi. Dieu m'en est témoin, mon cheval ! »*

Lorsqu'il s'inclina, Laura dit d'une voix ironique : *« Adieu, grand cœur ! ».* Birch lui jeta un regard sec, puis se dirigea vers la maison principale.

David soupira. « Cela ne semble pas être le début d'une amitié durable. Mais pourquoi semblait-il en colère ? Tes derniers mots étaient plutôt gentils. »

« Birch a cité Hotspur dans Henry IV, acte 5, et ma citation était la remarque du Prince Henry après avoir tué Hotspur. Je dois admettre que ma réponse était un peu mesquine. Mais il me tape sur les nerfs avec son arrogance, à croire qu'il peut dire et faire ce qui lui passe par la tête parce qu'il est né riche et mâle. »

David la regarda gravement. « Laura, est-ce que ce jugement n'est pas un peu prématuré ? Ne te fâche pas avec Birch, s'il te plait. Hier, il m'a fait une proposition intéressante. »

« Désolé David, mais je ne supporte pas ces riches machos, tu me connais. D'accord, je vais me retenir. Qu'est-ce qu'il t'a proposé ? »

David se détendit. « Birch veut racheter des cabinets dentaires en France, ou plutôt les fusionner dans un réseau sous sa marque. Il a suggéré de m'utiliser comme cheval de Troie. Il me fait intervenir comme conseil ou comme remplaçant et je convaincrai ces dentistes des avantages du réseau de Birch. Il me versera un salaire généreux et une commission importante pour chaque dentiste que j'amène. »

« David, je ne te demande pas si les dentistes ont vraiment intérêt à adhérer à son réseau. Mais je m'inquiète pour toi. Il ne se contentera pas de quelques dentistes sur la Côte d'Azur. Tu devras voyager beaucoup. Et je me demande si tu ne seras pas contaminé en travaillant si étroitement avec quelqu'un comme Birch. »

« Écoute Laura, je ne vends pas mon âme au diable ! En plus, je peux sortir de l'accord quand je veux. En attendant, j'ai un travail bien rémunéré et un endroit merveilleux où vivre. »

« N'es-tu pas un peu naïf en concluant un pacte avec le diable au paradis ? Réfléchis bien avant de signer quoi que ce soit sur le papier et d'abandonner ton âme. Maintenant, changeons de sujet. Parle-moi de Tourrettes-sur-Loup. Ça a l'air d'être un endroit sympa avec beaucoup de gens intéressants. »

« Avant que j'oublie, Laura. Andrew m'a appelé hier. Ta mère a quitté Johannesburg pour rendre visite à sa famille à Bruxelles. »

« Ce n'est pas ma mère », Laura répliqua sèchement.

David prit un air désolé. « OK, belle-mère, mère par adoption… »

« C'est ma *fausse* mère. Elle a fait semblant d'être enceinte et a comploté avec un médecin pour falsifier mon acte de naissance. Cette femme a trompé tout le monde, y compris son mari, qui ignore toujours qu'Alice et moi avons été achetées. Et je n'aurai jamais la possibilité de retrouver mes vrais parents. »

« Je sais, je suis désolé, Laura. Je ne voulais pas te faire de peine, mais j'ai pensé qu'il fallait que tu le saches. Si elle est déjà à Bruxelles, elle essaiera probablement de te trouver. »

« L'enfer est vide, tous les démons sont ici. » grommela Laura. « De toute façon, si elle se rend à Londres, elle ne m'y trouvera pas. »

« Et ton ami Walter, est-ce qu'il sait où tu es ? » demanda David.

« Oh David, tu ne vas pas le croire. Walter était en larmes ! Il me suppliait de l'emmener avec moi ! Cela m'a brisé le cœur. Mais je suis sûre que Walter ne lui dira pas où je suis. Le problème, c'est que je ne peux pas le joindre parce qu'il n'a pas de téléphone. Mais je lui enverrai une carte postale, je le lui avais promis. Maintenant, parle-moi de Tourrettes-sur-Loup. »

David se leva. « Allons-nous promener avant qu'il ne fasse trop chaud. Je vais te montrer la propriété. »

Ils marchèrent sous les pins, puis firent le tour de la maison principale. David ramassa une brindille dans l'allée, par ailleurs immaculée.

« J'adore Tourrettes, » commença-t-il, « et j'aimerais beaucoup y vivre. Mais quand j'ai quitté mon travail à Londres, j'ai promis à Birch de veiller sur sa propriété de Vence. En échange, il me laisse vivre ici gratuitement. Il faut bien admettre

que c'est un endroit génial ici. Mais Tourrettes est un très beau village dans un lieu exceptionnel, qui a attiré des gens intéressants : des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des écrivains, des acteurs et des cinéastes. Certains d'entre eux sont célèbres, mais il y a aussi de très bons artisans créateurs. Au cours des vingt dernières années, ils se sont progressivement mélangés à la population locale. C'est une communauté vivante, avec une ambiance exceptionnelle. Tu l'as remarqué hier soir au bistrot. »

« Ce que j'ai remarqué, c'est qu'ils ne se mélangeaient pas vraiment », objecta Laura. « Les anciens habitants étaient à l'intérieur et les nouveaux sur la terrasse. »

« Cela peut sembler comme cela à première vue, » reconnut David, « mais il y avait quelques jeunes locaux assis avec les artistes, et quelques nouveaux à l'intérieur. Et dans les magasins, au marché hebdomadaire, aux tournois de boules ou à la fête du village, ils se mélangent. Il n'y a pas d'animosité entre les locaux et les nouveaux, comme c'est le cas avec les agents immobiliers. Les agents immobiliers ont acheté les terres à bas prix alors que certains locaux pensaient faire une bonne affaire ou devaient vendre pour des raisons personnelles. Le mètre carré coûte aujourd'hui plus cher que l'hectare ne valait il y a vingt ans. Il y a beaucoup d'amertume et de ressentiment. Des rumeurs de pression de la part de promoteurs étrangers circulent même. »

« Encore plus de diables au paradis », murmura Laura.

David était plus nuancé. « Je ne sais pas. Le temps passe, le monde change et ce coin de France, longtemps abrité, se développe. Les gens d'ici veulent eux aussi devenir membres de

la société de consommation. La plupart des habitants, à l'exception de ceux qui ont vendu leur terrain trop tôt, y sont favorables. Le maire de Tourrettes est un bon ami du maire de Nice, qui a de grands projets touristiques pour la région. C'est aux habitants de décider. La France est une démocratie. La politique ne m'intéresse pas. J'ai une âme de vagabond ; je reste tant que je me plais dans un endroit et je pars quand je ne m'y plais plus. »

Laura avala sa réponse. Ils marchèrent en silence pendant un moment. Le jardin était splendide, planté d'immenses arbres méditerranéens, d'arbustes opulents et de fleurs magnifiques. De belles pierres soutenaient les terrasses et les allées étaient pavées de motifs subtilement colorés. La propriété s'étendait sur plusieurs grandes planches qui descendaient en cascade depuis les roches situées à l'arrière de la propriété.

« Quels sont tes projets pour la semaine prochaine ? » David demanda soudainement. « J'ai promis à un ami de l'aider convoyer un grand voilier le long de la côte jusqu'à Marseille. Nous partons cet après-midi et cela va durer deux jours. Puisque tu aimes la voile, pourquoi ne pas te joindre à nous ? La nuit sur l'eau est magique. Nous pourrions revenir en train mercredi après-midi. »

« J'aimerais bien faire de la voile, David, mais ce sera pour une autre fois. Fred m'a invité à une grande fête à Tourrettes ce soir. J'aimerais profiter de l'occasion pour me détendre et faire connaissance avec les villageois. »

David sourit à Laura. « Tu arrives à peine et tu es déjà invitée à une fête ! Tu as dû faire une sacrée impression. Qui organise la fête ? »

« Fred m'a invitée, mais la fête a lieu chez Roussil », répondit Laura.

David feignit l'irritation. « Et personne n'a pris la peine de me le dire ! Mais j'ai été très occupé ces deux dernières semaines et je n'ai pas pu me rendre au village. »

Il sourit et dit : « Tu sais, Roussil est un type bien. J'aime son travail et sa façon canadienne de parler. J'ai entendu dire qu'il avait obtenu un contrat important pour exposer ses sculptures près de l'aéroport. C'est une bonne raison de faire la fête. »

Ils avaient fait le tour du terrain et étaient de retour près de la piscine. « Tu vas avoir besoin d'un moyen de transport », dit David. « Il y a une petite décapotable dans le garage. Birch l'a eu avec la maison et personne ne l'utilise. Je vais la sortir et chercher les papiers. »

Pendant que David se rendait à la maison principale, Laura débarrassa la table et emporta la vaisselle dans la cuisine. Elle sortit ensuite le Pablo Neruda de sa valise et s'assit sur la pelouse, sous un pin géant. L'idée que Simone vienne en Europe la rendait nerveuse.

Laura était née en Afrique du Sud quelques années après la guerre. Le pays était encore dans un état de chaos total. Cela signifiait des opportunités pour les plus malins et les plus chanceux. Jacob, officiellement son père, était propriétaire d'une usine de jouets qui a ensuite répondu aux besoins du baby-boom mondial. Il voulait des enfants, un garçon et une fille. Simone lui avait caché qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfants. Chaque fois qu'il partait pour de longs voyages d'affaires en Asie ou en Amérique, elle a prétendu être enceinte. En fait, elle a contacté un médecin d'une clinique spécialisée

dans ce genre de transactions. De nombreux couples blancs pauvres d'Afrique du Sud n'avaient pas les moyens d'élever des enfants et il n'existait pas de contraception efficace. Alice est venue la première, puis Simone a demandé à avoir un garçon. Le médecin lui a dit qu'il n'y aurait pas de problème, mais lorsque sa deuxième fausse grossesse « est arrivée à terme » le seul nouveau-né disponible était Laura. Simone s'est sentie piégée et a reporté sa frustration sur le bébé, comme si c'était de sa faute. Autrement Laura ne comprenait pas pourquoi Simone la détestait autant.

Alors que Laura était encore très jeune, Simone l'envoya dans un couvent dirigé par des religieuses irlandaises dans la banlieue de Johannesburg, tandis qu'Alice restait à la maison. Les rares fois où Simone ramenait Laura à la maison pour un week-end ou les vacances, elle la laissait seule dans le jardin pendant qu'elle partait en ville avec Alice.

Simone frappait Laura pour ce qu'elle disait ou ne disait pas, pour ce qu'elle faisait ou ne faisait pas, ou sans raison apparente. La situation s'est aggravée à l'adolescence, lorsque la meilleure amie de Simone, qui lisait les tarots, lui a dit : « Laura est trop jolie. Elle te causera des ennuis. »

À seize ans, Laura se sentait suffisamment forte pour résister aux coups. Un jour, alors que Simone tentait de la frapper à nouveau, Laura lui a attrapé le bras, l'a regardée droit dans les yeux et lui a dit : « Ne refais jamais ça ! ». Les violences physiques ont cessé, mais à partir de ce moment-là, Simone a eu recours à la guerre psychologique pour la contrôler, utilisant des crises d'hystérie ou des menaces.

Habituellement, ce type d'abus brise les enfants. Mais pour Laura, cela a eu l'effet inverse : cela l'a rendue plus forte. Elle a compris qu'elle était seule au monde et qu'elle devait se battre, sous peine d'être écrasée. Mais elle était aussi une enfant très émotive qui avait besoin d'amour et d'espoir. Elle n'a jamais abandonné sa famille et lui a toujours offert une nouvelle chance. Et elle a toujours récolté mépris et déception.

Laura se demanda si Simone la retrouverait sur la Côte d'Azur.

3

Avant de partir pour son voyage en bateau à midi, David donna à Laura quelques conseils et instructions concernant Birch et la maison. Laura l'a serré dans ses bras et lui a souhaité « bon vent et bonne mer ». Ensuite elle est retournée dans le jardin pour s'asseoir sous les grands pins.

Elle ressentit un besoin urgent d'écrire ses pensées et ses sentiments à l'égard de Simone. Depuis longtemps elle ne se demandait plus si elle sera un jour débarrassée de cette femme, qui planait sur sa vie comme un mauvais sort.

Femme ancienne, femme folle,
Qui n'a jamais vu la grandeur humaine
De la tragédie de sa vie
Ni les vagues d'obscurité
Qu'elle a engendrées

En milieu d'après-midi, Laura se leva, alla chercher une pomme dans la cuisine et se dirigea vers la maison principale. Elle voulait faire la paix avec Birch, mais ne le trouvait pas. La maison était fermée. En retournant vers la maison de David, elle remarqua son « moyen de transport ». David avait sorti la petite voiture du garage et garée sous l'abri à l'arrière de sa maison. C'était une décapotable rouge avec des sièges en cuir noir, assez élégante avec son design italien, et elle semblait en bon état. David l'avait même lavée. Il y avait encore de petites flaques d'eau sous les garde-boues. Laura était curieuse de l'essayer. Les clés étaient dans la voiture.

Conduire cette petite sportive sur la route sinueuse du Col de Vence avec la capote baissée était exaltant. Laura détestait

conduire dans les grandes villes comme Londres. Une fois, elle était tellement exaspérée qu'elle avait garé la Jaguar de son ami Samuel sur un îlot au milieu d'un carrefour pour continuer à pied. Mais ce trajet de montagne était tonique !

Elle fit une boucle dans l'arrière-pays, longea un petit village de montagne et revint par une vallée fluviale étroite aux parois rocheuses impressionnantes. Elle passa devant une haute cascade et traversa un tunnel avant d'émerger, étonnée, sur la route qu'elle avait empruntée le matin précédent, en traînant sa valise derrière elle. Laura se sentait survoltée et criait à gorge déployée : « Cet endroit est incroyable ! »

Dix minutes plus tard, elle garait la voiture sur la place du village de Tourrettes, sous un arbre ombragé. Il n'y avait que quatre autres voitures, dont la vieille Peugeot du moustachu aux yeux bleus. Laura voulait essayer l'autre bistrot, mais elle vit Derek lui faire signe depuis la terrasse du Café Rossi. Elle alla lui dire bonjour.

Derek se leva pour la saluer. « Cette décapotable élégante te va bien », dit-il en souriant. « Puis-je t'offrir un café ? »

« Est-ce qu'ils servent à manger ici ? » demanda Laura. « Je n'ai pas encore déjeuné. »

« Dans ce cas, allons à l'autre bar, le Café Maurel », proposa Derek. « Ils servent leur fameux pan bagnat tout l'après-midi, tant qu'il y a du pain. »

La terrasse du Café Maurel était beaucoup plus petite et n'offrait qu'une vue partielle sur la place du village. Mais les propriétaires, que Derek présenta comme Odette et Georges, étaient sympathiques. Ils échangèrent quelques mots avec eux

et Derek commanda un « pan bagnat avec un panaché » pour Laura et un café pour lui.

« Un pan bagnat spécial pour Laura, » précisa-t-il. Après son départ, Derek expliqua que le pan bagnat est un pain blanc rond saturé d'huile d'olive savoureuse et fourré d'un mélange d'œufs, de légumes crus, d'olives et de poisson. « J'en ai mangé des dizaines dans différents endroits, mais c'est ici, au Café Maurel, qu'ils sont les meilleurs. »

Laura était curieuse de son passé de faussaire, mais elle ne savait pas comment aborder le sujet sans paraître impolie. Derek l'aida. Il voulait manifestement clarifier les choses. « David t'a certainement expliqué pourquoi nous nous sommes rencontrés hier, » commença-t-il.

« En quelque sorte, » répondit-elle prudemment. « Apparemment, tu peux présenter Birch à des artistes qu'il souhaite rencontrer. »

« Exactement, » reprit Derek, « des artistes dont je connais bien le travail et avec lesquels j'ai de bonnes relations. »

Comme Derek semblait prêt à en parler, Laura ne voulait pas tourner autour du pot toute l'après-midi et mettait ses deux pieds dans le plat. « Ils ne t'en veulent donc pas d'avoir contrefait et vendu leur travail pour ton profit personnel ? »

Derek ne s'offusqua pas, mais tenta de corriger ses propos. « Si tu le regardes de manière superficielle et moralisant, tu peux l'appeler des contrefaçons. Mais tu sais certainement que de nombreux peintres célèbres ne voyaient pas d'inconvénient à être copiés : Da Vinci, Rembrandt, Vermeer, Turner, Degas, Matisse, Monet, Van Gogh, Dali, Picasso... et j'en passe. Tous

l'ont même encouragé et ont copié eux-mêmes les autres. Les créations de certains peintres m'ont simplement inspiré et j'ai utilisé leurs techniques. Parfois je les ai même perfectionnées, pour créer des œuvres d'art qui avaient leur entière approbation d'un point de vue artistique. Quant à utiliser leur nom... il est plus facile d'être reconnu quand on est célèbre que pour un peintre inconnu. »

Laura trouvait sa présentation quelque peu tordue, mais elle voulait en savoir plus, pas donner des leçons de morale. Lorsqu'elle ne disait rien, se contentant de le regarder attentivement, Derek pensait manifestement qu'il devait améliorer sa défense. « Je n'ai passé que deux ans en prison pour avoir vendu des centaines de faux, parce que je n'ai jamais volé ni blessé personne. César a sans doute pensé que j'avais pris l'argent qui aurait dû aller sur son compte en banque, mais ce n'est pas vrai, car j'ai fait tout le travail de création, de production et de vente. D'ailleurs, même César ne s'est pas constitué partie civile et n'a pas demandé de dommages et intérêts. C'était juste le procureur de la République française contre Derek Morton. »

Plus intéressée par les faits que par sa tentative tardive de défense, Laura voulut le rassurer, mais aussi lui montrer qu'elle n'était pas naïve.

« Derek, je ne juge pas ce que tu as fait ou ce que tu fais. C'est entre toi et ta conscience. Mais ne me dis pas que tu travailles pour le plus grand bien de l'art. Ce que je trouve plus intéressant, c'est qu'il semble si facile de falsifier et de vendre des faux à des galeries réputées. »

« Les artistes de l'École de Nice sont des créateurs inspirés », expliqua Derek. « Je les respecte. Mais sur un plan technique, ce qu'ils font n'est pas très difficile à reproduire pour moi. Il m'est beaucoup plus difficile, voire impossible, de reproduire parfaitement un peintre de la Renaissance, ou quelqu'un comme William Turner, ou même certains artistes modernes comme Jackson Pollock. Outre leurs compétences et leurs secrets concernant les matériaux utilisés, ils avaient un lien remarquable entre leur main et leur esprit. Le contrôle qu'ils exerçaient sur leurs mouvements était aussi personnel qu'une empreinte digitale. »

Ayant rarement l'occasion de parler à un artiste qui soit également un expert en criminalité comme Derek, Laura mit de côté les considérations éthiques et poursuivit avec curiosité. « Birch a dit que l'art était aussi un investissement. N'y a-t-il pas tellement de faux d'œuvres d'art sur le marché qu'il est désormais difficile de distinguer le vrai du faux ? »

Derek se pencha en arrière et rit.

« Si tu achètes pour investir, tu t'en fiches ! Tant que tu as un certificat d'authenticité délivré par un expert reconnu, tu peux être sûr de sa valeur. Quand il s'agit d'argent, ce n'est pas l'art qui compte, c'est le papier qui l'accompagne. »

Odette apporta le pain bagnat et un panaché, qui est un mélange de bière et de limonade. Laura prit une bouchée du sandwich juteux. L'huile d'olive coula dans son assiette. Ce pan bagnat était vraiment divin. Il avait un goût de vacances, de soleil et de mer.

Entre deux bouchées, elle poursuivit « David m'a dit que tu as étudié l'art et que tu es un peintre talentueux. Pourquoi ne

pas faire quelque chose de ton côté ? Maintenant que tu es connu du public, il devrait être plus facile de te faire reconnaitre. »

Derek regarda le mur derrière Laura. « Mes propres peintures ne sont pas terribles. Je dois admettre que je ne suis pas très créatif artistiquement. Techniquement, oui, j'ai des idées et pas mal d'expérience pour aller plus loin, mais la création pure n'est pas mon fort. »

Son regard se posa à nouveau sur Laura. « Je suis condamné à continuer ce que j'ai commencé. Et tu as raison. J'ai eu un peu de publicité. Quelqu'un de bien placé m'a proposé un partenariat, et maintenant, je ne travaille plus que sur commande. »

Laura ne voulut pas en savoir plus sur ces « commandes ». Elle ne fit donc aucun commentaire et changea de sujet. « Derek, tu as gentiment proposé de m'aider à trouver un logement à Tourrettes. David m'a hébergée pour le moment et je peux y rester aussi longtemps que je le souhaite. Mais David est comme un frère pour moi. Je ne veux pas abuser de son hospitalité et j'aimerais aussi trouver un logement à Tourrettes-sur-Loup, de préférence dans le vieux village. »

Derek haussa les sourcils. « Le vieux village convenait aux habitants tant qu'ils ne connaissaient pas mieux. Maintenant, ils préfèrent leurs villas à l'extérieur. Ces vieilles maisons ont des murs épais en pierre calcaire qui tiennent ensemble comme les pièces d'un puzzle. Le mortier a disparu depuis longtemps. Les maisons ne sont pas isolées, ni dans les murs, ni dans les sols. Elles sont chaudes en été, froides en hiver et humides lorsqu'il pleut plus de trois jours, ce qui arrive parfois. Tu entendras

quelqu'un ronfler deux étages plus bas, et tes fusibles sauteront régulièrement parce que quelqu'un à l'autre bout du village a une mauvaise mise à la terre. »

Le rire de Laura survint si soudainement qu'elle manqua de cracher des morceaux de son sandwich à travers la table. « Oups, désolée. Je comprends si ta mère ne veut pas que tu travailles avec elle. Elle ferait faillite en un mois. Écoute, j'ai vu pire. J'aime l'ambiance de cette communauté artistique. J'aimerais être au milieu de tout ça. »

— C'est ton choix, Laura. Il ne devrait pas être trop difficile de trouver un endroit dans le vieux village. Quelle taille et combien veux-tu dépenser ? »

« Le moins possible, je suis presque fauchée. Mais j'aimerais deux chambres, une cuisine et une terrasse avec vue sur la mer, » dit-elle en affichant un sourire qu'elle pensa convainquant. Mais Derek n'avait pas l'air de le remarquer.

« Je vais voir ce que je peux trouver », dit-il en se levant. « Désolé, mais je dois y aller. J'ai des choses à régler avant de retrouver Birch à Nice. »

Laura lui dit au revoir à la française. « C'était intéressant d'entendre tes expériences. Et merci de m'aider à trouver une maison dans le village. Laisse-moi payer ton café. » Il afficha son sourire de Mick Jagger et s'en alla.

Laura portait encore le short et le tee-shirt qu'elle avait mis le matin même. Après avoir terminé son pan bagnat, elle alla au comptoir discuter avec Odette avant de rentrer chez elle pour changer de tenue en vue de la grande fête.

Lorsqu'elle arriva sur la place du village ce soir-là, elle ne trouva pas de place pour se garer. Les rues étaient bordées de voitures de part et d'autre, même le long de la route d'accès. Il y avait beaucoup de camionnettes près des deux bars, mais elle vit aussi quelques voitures luxueuses. Elle retourna à l'entrée du village pour trouver une place et marcha jusqu'à la place centrale.

Elle ne savait pas où se trouvait le moulin à huile, mais tout le monde dans le village devait connaitre le célèbre sculpteur Roussil. En arrivant sur la place, elle remarqua trois femmes habillées en noir assises sur le banc de pierre le long de la face sud de l'église. L'une d'elles était petite et très âgée ; les deux autres lui ressemblaient et devaient être ses filles. Laura s'approcha d'elles, les salua et leur demanda où elle pouvait trouver la maison de Roussil.

« Quel est le nom du monsieur que tu as dit, Rossen ? » demanda la petite vieille. « Es-tu la fille qui est arrivée hier à pied ? »

Le mot « fille » est flatteur quand on a dépassé trente ans, pensa Laura, mais elle fut plutôt étonnée que son arrivée ait déjà fait le tour du village.

« De nos jours, de moins en moins de gens marchent, » poursuivit la vieille dame sans attendre la réponse de Laura. « Nous avions l'habitude de porter nos figues et nos haricots sur le dos et de marcher jusqu'à Antibes pour les vendre au marché. »

Les deux autres femmes acquiescèrent et l'une d'elles ajouta : « Nous avons traversé le vallon de Pascarressa, et ensuite... »

Laura la coupa. « Je suis désolée, mesdames. Il faudra m'expliquer cela une autre fois. Si vous ne connaissez pas Monsieur Roussil, peut-être pouvez-vous me dire où se trouve le vieux moulin à huile ? »

« Ce n'est pas loin, » dit la petite vieille, « mais tu ne peux pas le visiter, parce qu'un Canadien y vit maintenant. J'ai oublié son nom, avec tous ces étrangers dans le village maintenant. »

« Roussil, je crois qu'il s'appelle », dit la femme à sa gauche, puis elle sourit à Laura. « Ahh, vous avez dit Roussil, pas Rossen, n'est-ce pas ? Allez par-là, » indiqua-t-elle en pointant le long du mur de l'église. « Au bout d'une centaine de mètres, vous verrez un passage étroit entre deux maisons sur votre droite. Suivez ce chemin, il descend jusqu'au moulin à huile. Êtes-vous invitée à la fête ? Il y a une fête là-bas ce soir. »

Laura les remercia, leur souhaita une bonne soirée, puis partit à la recherche du passage étroit derrière l'église. Ni la route, ni le passage lui-même n'étaient très étroits, mais derrière les maisons le chemin devenait assez raide. Il était encore dans son état d'origine, avec de grandes dalles de pierre polies par des siècles d'utilisation. Dès qu'elle eut dépassé la dernière rangée de maisons, elle entendit la musique, qui s'intensifiait à mesure qu'elle se rapprochait. Bientôt, elle entendit des voix et des rires, puis elle aperçut la foule.

Elle n'avait pas vu de scène aussi pittoresque depuis Woodstock ! Le moulin à huile d'olive était lui-même une attraction, avec ses énormes roues à aubes et plusieurs vieux bâtiments en pierre sur différents niveaux. La restauration de l'ensemble était remarquable, avec de grands pots remplis d'arbres et d'arbustes locaux un peu partout. Les bâtiments se

trouvaient au fond d'un vallon verdoyant, entourés d'une végétation luxuriante qui s'accrochait aux parois rocheuses.

Mais le plus remarquable était la foule. Probablement plus d'une centaine de personnes de tous âges, tailles, couleurs et formes, portant toutes les tenues imaginables dans des couleurs vives, riaient, dansaient, buvaient, mangeaient, ou tout cela à la fois.

Lorsque Laura passa le porche et pénétra dans la cour du moulin, peu de gens lui prêtèrent attention. Par les grandes portes lambrissées d'un bâtiment situé sur sa gauche, elle aperçut une vaste salle de réception. Une douzaine de chaises y étaient disposées en rond autour d'une vieille table massive en bois, et un groupe d'hommes et de femmes élégamment vêtus y discutaient.

Les personnes qui se trouvaient dans la cour bondée étaient habillées de manière beaucoup plus décontractée. Leur comportement montrait clairement qu'ils se connaissaient tous.

En descendant quelques marches, Laura entra dans une grande cour où la plupart des gens dansaient, tandis que d'autres étaient assis sur des murets ou debout sur les côtés. De longues tables étaient alignées le long des murs et chargées d'un éventail de nourriture comprenant des salades, du poulet rôti, des saucisses, des langoustes, du fromage, des gâteaux et bien d'autres choses encore. Quelques petits tonneaux, probablement remplis de vin, étaient empilés sous les tables, ainsi que des caisses de bière et d'autres boissons. Sur les murs, d'énormes haut-parleurs diffusaient de la musique : Queen, David Bowie, Michael Jackson, Elton John, Dire Straits...

Laura avait très envie de danser, mais elle voulait d'abord visiter un peu et voir si elle pouvait reconnaître quelqu'un qu'elle connaissait. Alors qu'elle passait un petit porche et entrait dans une autre grande cour, elle aperçut Fred, avec son sourire caractéristique, debout au milieu d'un groupe de jeunes femmes. Il écoutait leur conversation animée.

Laura s'approcha du groupe et se plaça juste derrière Fred. Lorsque le groupe se mit à rire, Fred était le plus bruyant, se tapant les mains sur les cuisses. Deux des femmes regardèrent Laura, et Fred se retourna. Son rire se transforma en un large sourire. « Laura ! » Puis, vers le groupe : « Mesdames, je vous présente Laura, une poétesse Sud-Africaine qui est tombée amoureuse de la place de notre village. Au fait, Laura, quel est ton nom de famille ? »

« Heyns, Laura Heyns ! Salut tout le monde ! »

Lorsqu'elle les salua, elles vinrent une par une lui embrasser les joues en disant leur nom. Elles avaient toutes au moins dix ans de moins qu'elle. Laura était certaine qu'elle aura oublié les noms avant la fin de la soirée. « C'est un plaisir de vous rencontrer. »

Fred lui posa la main sur l'épaule et dit : « Maintenant, je veux te présenter Roussil. Il est juste là. » Laura regarda dans la direction qu'il indiquait et vit un homme d'âge moyen aux jambes de cow-boy, aux cheveux et à la barbe gris et ébouriffés. Il parlait avec la femme exotique que Laura avait vu la veille suivre le moustachu aux yeux bleus. Fred la présenta à Roussil qui lui serra la main.

« Ben là, bonsoir, c'est ben fin d'ta part d'être venu icitte c'te soir-là. J'espère que t'vas triper sur la fête, hein!»

« Je n'en doute pas, Roussil, et félicitations pour le contrat à l'aéroport, » ajouta Laura.

« T'sais, as-tu entendu parler de ça, là? C'est ben vrai, là, ça faisait d'jà un bout qu'c'était l'temps que j'installe mes affaires proche d'la plage, hein? Les Canadiens qu'étaient d'passage ici s'demandaient si j'passais tout mon temps en France à m'tanner l'cul, t'sais? Faut croire que c'tait ben ça, hein? »

La bouche de Roussil ne souriait pas ; il riait avec les yeux. Laura trouvait son regard irrésistible. Elle se tourna vers la jeune femme et lui dit : « Je suis Laura, ravie de te rencontrer. »

L'autre femme mesurait presque une tête de moins que Laura. Elle avait un beau visage brun clair, des lèvres charnues et de grands yeux noirs, mis en valeur par une généreuse quantité de mascara. C'est le seul maquillage qu'elle portait. Ses cheveux longs et bruns, séparés au milieu, tombaient librement dans son dos. Elle portait une longue robe ample aux couleurs vives qui lui donnait l'air d'une rom.

« Je m'appelle Naomi », dit-elle en entourant son gobelet de ses deux mains. Il y eut un moment de silence lorsque Laura ne se pencha pas pour l'embrasser sur la joue.

Mais Roussil les sauva de l'embarras. « Profite du show, là, hein! » il leur dit, « Y'a tellement de monde icitte que j'vas pogner des ampoules à force d'serrer des mains, mais j'vas faire un p'tit tour pareil, t'sais? »

« Il n'est pas nécessaire de serrer la main de tous. Fais-leur la bise, » lui dit Fred.

« Pis là, avec tout ça, j'vas finir par pogner des ampoules su' les joues à force, hein? » Roussil toucha alors l'épaule de Fred,

se retourna et fit quelques pas pour tendre la main à un autre invité.

Fred sourit aux deux femmes. « Mesdames, un autre verre de vin ne me ferait pas de mal. Vous en voulez ? »

« Oui, s'il te plaît », acquiesça Naomi.

« Pas pour moi, Fred », dit Laura. Elle voulait danser, mais tant que Fred n'était pas revenu, il aurait été impoli de quitter Naomi pour s'en aller.

Pourtant, dès que Fred partit, Naomi lui demanda : « Veux-tu venir danser avec moi ? J'ai essayé en vain depuis que je suis arrivée il y a une heure. Il y a toujours quelqu'un qui veut parler. »

« J'aimerais bien, » dit Laura, « mais Fred… ».

« Oh, Fred ne reviendra pas de sitôt. Il nous a déjà oubliés et discute avec quelqu'un là-bas », répondit Naomi.

Pendant plus d'une heure, elles se sont littéralement déchaînées, oubliant le monde autour. À un moment donné, un cercle s'est formé pour applaudir et encourager leurs acrobaties de plus en plus extravagantes. Naomi était une partenaire de danse parfaite, créative, drôle et toujours prompte à coordonner leurs mouvements. Lorsque la musique s'arrêta un instant, elle se laissa tomber sur le sol, épuisée.

« Viens Naomi, allons boire un verre, » dit Laura.

Naomi se leva et elles se dirigèrent vers les tables. Elles portèrent leurs verres vers une terrasse un peu plus calme, où une légère brise apportait un peu de fraîcheur.

« Où est ton partenaire ? » demanda Laura.

« Tu le connais ? » Naomi la regarda.

« Non, je ne suis arrivée qu'hier. Je vous ai vus tous les deux sur la place. Ton partenaire portait le bébé et tu marchais à dix pas derrière lui, ça m'a semblé bizarre. »

Naomi ne réagit pas à sa remarque et dit : « Rudi est resté à la maison avec Miri, notre fille, alors je peux venir danser. D'où viens-tu ? »

« Là, je viens de Londres, » répondit Laura. « Mais je suis Sud-Africaine. Et toi ? »

Naomi regarda la foule sur l'autre terrasse. « Je suis ici à Tourrettes depuis six ans. Avant, nous étions en Allemagne. Je viens de Paris. »

« Tu as l'air et tu danses comme une rom », dit Laura. « Es-tu une danseuse professionnelle ? »

Naomi rigola. « J'essaie de faire de mon mieux. J'aime les Roms. Tu sais, ils viennent de l'Inde. Parfois, je fais semblant d'être en partie indienne. Mais je ne suis qu'une bourgeoise française. J'aime danser, mais je m'intéresse plus aux arts martiaux. J'enseigne l'aïkido avec mon nouveau partenaire. Si tu es intéressée, nos premières leçons sont gratuites. »

Laura se demanda si elle a bien dit « nouveau partenaire ». David avait mentionné les arrangements informels de la communauté bohémienne du sud de la France. Elle regarda Naomi d'un air interrogateur.

« Nous nous sommes séparés, » expliqua Naomi, visiblement consciente des pensées de Laura.

« Je suis désolée de l'apprendre. Et Miri ? »

Naomi sourit à nouveau. « Ne sois pas désolée. La seule raison pour laquelle nous étions restés ensemble, c'est à cause de Miri. Maintenant que j'ai rencontré quelqu'un, nous avons convenu qu'elle vivrait avec moi. Elle rendra visite à Rudi ou il lui rendra visite. Tout dépend des projets d'avenir de Rudi, qui sont encore vagues. Rudi veut terminer son doctorat, puis décider ensuite. Il retournera probablement en Allemagne. »

Elles ont discuté un peu plus puis sont retournées danser. Durant la soirée, Naomi présenta Laura à quelques autres villageois.

Vers la fin de la fête, alors que Laura s'apprêtait à partir, une femme élégante vêtue d'un costume sobre s'approcha d'elle. Son attitude et sa façon de parler contrastait avec l'exubérance des artistes.

« Bonjour, je suis Solange. Vous êtes la femme qui est arrivée à pied, partie en moto et revenue le lendemain avec une voiture de sport. »

Laura ne savait pas quoi répondre à cette remarque et l'a simplement regardé.

Solange lui toucha alors le bras. « Oh, pardon, c'était une remarque sotte, n'est-ce pas ? Mais j'ai trouvé la séquence plutôt amusante. »

Laura ne comprenait toujours pas où Solange voulait en venir et trouva sa façon plutôt agaçante. Elle sourit néanmoins et répondit : « C'est drôle que vous connaissiez tous mes moyens de transport alors que je n'ai passé que quelques heures au village et ne vous ai jamais rencontrée. »

Solange rit. « Bienvenue dans le charmant bourg de Tourrettes-sur-Loup. Vous n'avez sans doute jamais vécu dans un petit village. »

Puis elle ajoute plus sérieusement : « Vous laissez un peu de poussière d'étoiles partout où vous passez, Laura. J'espérais avoir l'occasion de vous rencontrer. J'ai une offre d'emploi très intéressante pour vous, si vous cherchez un travail. Ici n'est pas le bon endroit pour en discuter. Pouvez-vous venir à notre maison dans le village, disons demain matin vers dix heures ? »

Une proposition aussi incongrue de la part d'une personne qu'elle ne connaissait même pas éveilla la curiosité de Laura. De plus, elle avait besoin d'un travail. Il lui restait probablement moins de cent livres, et elle ne voulait pas demander à David de la nourrir.

« Je ne cherche pas de travail, » répond-elle, ce qui était vrai au sens strict. Et pour inverser les rôles, elle ajouta, « Néanmoins, voyons ce dont vous avez besoin. Où se trouve votre maison ? »

Solange sourit d'un air confiant. « Dans le vieux village. C'est facile à trouver. N'importe qui peut vous l'indiquer. Demandez simplement pour Eisabello Giraud. »

4

Le lendemain matin, le temps avait changé. Lorsque Laura ouvrit la porte de la terrasse et regarda dehors, de gros nuages gris couvraient le ciel et l'endroit où la Méditerranée aurait dû se trouver. L'air était poisseux, presque suffocant. Il était huit heures passées et, malgré son envie de rester au lit, elle était aussi curieuse de savoir quel genre de travail Solange avait à proposer. Elle se doucha et enfila la seule robe qu'elle avait emportée. Elle avait laissé deux malles pleines chez son ami Samuel, à Londres, principalement des vêtements et tous ses livres. Samuel avait accepté d'entreposer les caisses dans sa grande maison de Hampstead jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un endroit pour s'installer.

Samuel... Laura l'avait rencontré au Cap. Lorsqu'elle était revenue de Paris en Afrique du Sud, elle avait d'abord essayé de renouer avec sa « famille » à Johannesburg. Mais lorsque Simone a voulu la caser avec un notable qui l'ignorait pratiquement et ne parlait qu'à Simone, Laura est partie au Cap.

Une amie allemande, qui travaillait à l'hôpital Groote Schuur du Cap, lui a présentée Samuel. Il vivait dans le District 6 du Cap. Ce quartier était mixte, une bizarrerie raciale pendant l'apartheid. Samuel travaillait à l'hôpital Groote Schuur pendant la journée, mais il faisait du bénévolat à l'hôpital du District 6 pendant son temps libre.

Samuel n'avait jamais connu son père, mais il adorait sa mère qui protégeait son fils. Leur deuxième rendez-vous a eu lieu chez elle. Juive pratiquante, sa mère avait accepté Laura

uniquement parce que Samuel l'avait assurée que la famille de Laura était également juive.

Samuel n'était pas religieux. Comme beaucoup de Juifs modernes, il gardait un pied dans la communauté, mais ne suivait pas les règles et rituels compliqués. En revanche, Jacob, le père de Laura, était un juif traditionnel. À la maison, Laura devait se comporter strictement comme une juive. Simone était catholique de naissance et sans doute de foi. Mais elle prétendait s'être convertie au judaïsme et interdisait à ses filles de parler de catholicisme à la maison. À l'école catholique du couvent où Simone avait placé Laura, celle-ci devait garder le silence sur sa famille juive. Pire encore, les religieuses disaient à Laura que si elle avait une chance d'aller au paradis, sa famille irait sûrement en enfer.

On pourrait penser que tout cela était déroutant pour un jeune enfant. Mais Laura a fini par douter des rites et croyances religieux, qui lui semblaient souvent hypocrites. Avec le temps, elle a développé sa propre spiritualité.

Samuel voulait se marier, mais Laura y a toujours mis un frein. Très romantique et peu conventionnelle, elle n'en voyait pas l'intérêt et craignait même que le mariage ne nuise à une relation amoureuse. Elle a vécu avec Samuel pendant sept ans. Lorsqu'un ami de l'université a proposé à Samuel un partenariat lucratif à New York, ils ont quitté Le Cap pour les USA. Les deux hommes y ont créé leur cabinet de chirurgie esthétique du type « Nip and Tuck ».

Mais Laura n'était pas heureuse. À 23 ans, elle était encore innocente et pensait aimer cet homme très attentionné qui la couvrait de cadeaux extravagants et l'emmenait à des

événements glamoureux. Il lui a fallu plusieurs années pour comprendre que quelque chose n'allait pas du tout dans leur couple : l'absence totale de rapports sexuelles.

Chaque fois qu'elle interrogeait Samuel prudemment, il changeait de sujet et l'assurait qu'elle était le cadeau le plus précieux de sa vie. Finalement, après qu'ils s'étaient installés à Londres pour créer la filiale britannique du cabinet de chirurgie esthétique, il lui a avoué qu'il était homosexuel. L'homosexualité venait d'être dépénalisée en Angleterre et Samuel voulait « sortir du placard ». Laura réalisa alors que toutes ces années, elle avait été la solution parfaite pour Samuel : une amie loyale, une femme au foyer attentionnée et la couverture idéale pour son image publique. Ils se sont séparés quelques semaines plus tard, mais sont restés amis.

Laura s'habilla et prit sa voiture pour aller boire un café à Tourrettes-sur-Loup. C'était lundi matin. Le Café Rossi étant fermé, elle se rendit à l'autre, le Café Maurel.

Trois hommes de forte corpulence se tenaient au bar et se retournèrent pour la regarder. Un autre, plus âgé, était assis sur un tabouret, le coude droit posé sur le comptoir. Il se tenait la tête et regardait le petit verre de vin blanc posé devant lui. Même si les portes et fenêtres étaient grandes ouvertes, l'air était vicié par les cigarettes et la bière éventée de la veille. Odette balayait le sol et, derrière le bar, un jeune homme polissait les verres en parlant aux hommes qui se trouvaient devant lui.

Odette lui sourit. « Bonjour, Laura. Tu t'es levée tôt. Ce n'est pas le meilleur jour pour visiter la région. Il y aura un orage plus tard dans la matinée. »

« Bonjour Odette, » répond Laura. « Ça en a tout l'air. Mais je n'avais pas l'intention de faire du tourisme. Peux-tu me dire où habite Eisabello Giraud ? Solange m'a invitée à lui rendre visite ce matin. Elle m'a dit que tout le monde sait où elle habite. »

Odette s'arrêta de balayer et se dirigea vers l'entrée en montrant du doigt à travers de la place. « Si tu passes sous l'entrée gauche du village, la maison Giraud est la deuxième sur le coin. Elle a quatre étages et la façade vient d'être restaurée avec des fenêtres en trompe-l'œil sur un côté. »

Laura la remercia et se dirigea vers le bar. Elle hocha sa tête en direction des trois clients qui la regardaient, puis demanda un grand café avec du lait et un croissant. Elle emporta le tout sur la petite terrasse.

Comme il lui restaient dix minutes après son café, elle prit l'entrée droite, sous la tour de l'horloge. Ce village ressemblait vraiment à un conte de fées. Les maisons étaient hautes et étroites, de tailles légèrement différentes, couvertes de tuiles romaines rondes et construites avec des pierres calcaires de taille aléatoire. Les joints entre les pierres étaient d'une couleur légèrement différente pour chaque maison. Seuls les angles étaient constitués de pierres de forme uniforme, beaucoup plus grandes, empilées selon des motifs réguliers. Certaines entrées étaient en pierre calcaire et pourvues de corniches sculptées en arc en plein cintre, tandis que d'autres n'avaient qu'une épaisse poutre en chêne grossièrement taillée qui soutenait la façade de deux ou trois étages situés au-dessus. Comme la ruelle était en pente, toutes les fenêtres semblaient être placées à des hauteurs aléatoires. La plupart d'entre elles avaient des pots de fleurs sur le rebord. Il y avait souvent de grands bassins en

pierre à côté des maisons, plantés de petits arbres ou de plantes grimpantes comme le chèvrefeuille, le jasmin ou la glycine. De petites boutiques présentaient des objets artisanaux, notamment des céramiques, du bois d'olivier, des bijoux, du tissage et de la maroquinerie. Des panneaux indiquaient les maisons des peintres et des sculpteurs.

Pour ne pas se perdre, Laura se contenta de suivre la ruelle longeant la rangée extérieure de maisons plutôt que d'explorer le dédale de ruelles du village. Elle se retrouva bientôt à l'autre entrée du village, à côté de la maison de la famille Giraud. Cette grande bâtisse était en effet très différente des autres. Elle était plus large et plus haute et une belle finition recouvrait les murs, récemment peints en jaune moutarde. De grandes plaques blanches couvraient les angles des murs, donnant l'impression de grands blocs rectangulaires posés alternativement de chaque côté jusqu'au toit. D'un côté du bâtiment, il n’y avait que trois vraies ouvertures, tandis que les autres fenêtres étaient simplement peintes pour ressembler aux vraies. Au deuxième étage, un balcon en trompe-l'œil comportait une vraie grande vasque encastrée dans le mur, à laquelle était suspendue une plante vivante et luxuriante, ce qui renforçait l'illusion.

Laura gravit les deux énormes dalles de pierre qui menaient à la lourde porte d'entrée en bois et, ne trouvant pas de sonnette, utilisa le vieux heurtoir.

Solange ouvrit presque immédiatement et lui sourit. « Juste à l'heure, Laura. Je vous en prie, entrez. Je viens de faire du café. Avez-vous déjà pris votre petit-déjeuner ? »

« Oui merci », Laura répondit, « mais une tasse de café ne me ferait pas de mal. »

De lourds rideaux pendaient devant les fenêtres, laissant le rez-de-chaussée plutôt sombre. Il y avait peu de décorations, mais tout était de bon goût.

« Allons au premier étage où habite ma mère. » Solange sourit. « On peut d'ailleurs se tutoyer, si tu es d'accord. Tu m'aides à porter un de ces plateaux ? »

Solange monta les escaliers plutôt raides devant Laura. La maison était suffisamment spacieuse pour que l'escalier soit dans un hall à part. Au premier étage, sur les trois portes à droite, l'une était ouverte. L'escalier continua de l'autre côté du petit hall.

Solange s'arrêta devant la porte ouverte et demanda : « Pouvons-nous entrer, Mamina ? Mon amie Laura est arrivée. »

Tiens donc, 'amie' est un peu exagéré, pensa Laura.

Dans cette chambre les rideaux étaient ouverts et comme c'était un étage plus haut, la pièce était beaucoup plus lumineuse. La femme qui s'avançait vers elles était une version plus âgée et plus grande de Solange, avec le même corps svelte, la même élégance et la même réserve sobre. Elle portait une longue jupe en lin couleur bordeaux et un chemisier blanc.

« Merci d'être venue, Laura. J'apprécie beaucoup. Solange m'a dit beaucoup de bien de vous. »

Ça va de mieux en mieux, pensa Laura. Elle se demandait pourquoi elles avaient parlé d'elle et où Solange avait obtenu toutes ses informations.

« Entrez, s'il vous plaît. Asseyons-nous à la table près de la fenêtre ». Mme Giraud les fit entrer dans la pièce et s'assit dans l'une des trois chaises confortables disposées autour de la table. Solange vida les plateaux, les mit de côté et elles s'assîmes également.

Ce ne fut pas Solange qui parla en premier, mais sa mère. « Solange m'a dit que vous veniez d'arriver. Je suppose que vous n'avez pas encore entendu parler de mon frère. »

Laura a dû avoir l'air un peu perdue, car au bout d'un moment, Mme Giraud continua. « Ils l'ont trouvé il y a quatre mois, pendu aux chevrons d'une vieille maison en pierre dans les collines, où nous possédons des terres. »

Une annonce aussi dramatique, faite si sèchement et si tôt le matin, surtout par des personnes qu'elle connaissait à peine, était plutôt déstabilisante pour Laura.

« Selon toute apparence, il s'est suicidé », commença Solange, mais sa mère l'interrompit immédiatement.

« Ce n'était pas un suicide. Gastoun n'était pas suicidaire, » protesta-elle.

« Il était alcoolique, Mamina », répondit Solange. « Le suicide est très fréquent chez les alcooliques. »

La mère de Solange lui lança un regard noir. « Si tous les alcooliques se suicidaient, il n'y aurait plus d'alcooliques. Gastoun était mon frère. Je le connaissais mieux qu'il ne se

connaissait lui-même. Il n'était pas dépressif. Il n'avait pas de problèmes matériels ou mentaux qui auraient pu le conduire à des humeurs sombres. »

Solange se tourna vers Laura. « La police, comme moi, et tout le monde sauf ma mère, a conclu au suicide. Néanmoins, ils ont investigué... »

« Pfff, si on peut appeler ça comme ça », interrompît Mme Giraud.

« ...ont mené une enquête », poursuit Solange, « et nous ont informé qu'il n'y avait aucune preuve d'activité criminelle. Pour ce qui est des empreintes de pas, des empreintes digitales, des mégots de cigarettes... »

« Il y avait beaucoup d'empreintes digitales et de pieds autres que celles de Gastoun », interrompit Mme Giraud.

Solange secoua la tête. « Ce qui est normal pour une maison ouverte à tous les passants, là-haut dans les collines. Les enquêteurs ont dit qu'il serait impossible de retrouver tous ces gens. Quoi qu'il en soit, il n'y a aucune preuve d'interférence extérieure. Il y aurait eu des traces dans la maison. Et comme ils n'ont trouvé aucune preuve d'une menace sérieuse proférée à l'encontre de mon oncle… »

« Ce qui n'est pas vrai non plus, Solange ! » Mme Giraud sembla s'impatienter contre sa fille.

La discussion entre la mère et la fille sur la mort de l'oncle de Solange mit Laura mal à l'aise. Elle se demandait quel était le rapport avec l'offre d'emploi de Solange. Elle devait mettre les choses au clair.

« Puis-je interrompre votre discussion ? » demanda-t-elle. « Vous ne m'avez certainement pas invitée pour me demander mon avis sur la question. Je ne connais ni votre oncle, ni le village. Je suis vraiment la dernière personne qui pourrait vous aider à régler vos différends. »

« C'est justement pour cela que je t'ai demandé de venir », répond Solange, à l'étonnement de Laura. « Tu viens d'arriver. Tu ne connais personne et personne ne te connaît. Mais tu es une femme intelligente, parlant couramment le français et l'anglais, habituée à faire face à tout ce que la vie te réserve. Je suis convaincu que tu as le profil ».

« Quel profil ? De quoi parles-tu ? » Laura était complètement perdue.

« Pour enquêter', répondit calmement Mme Giraud. « Pour faire le travail que la police aurait dû faire il y a quatre mois. Avec un regard neuf et notre aide. »

« Mme Giraud... » commença Laura.

« Appelez-moi Eisabello », dit celle-ci. « Nous allons travailler ensemble pendant quelques semaines ou quelques mois. Facilitons la communication entre nous. »

Laura ne savait pas quoi dire. Le bon sens lui dictait de se lever et de partir. Mais l'attitude positive des deux femmes et leur conviction qu'elle était la personne qu'elles attendaient la troublait.

Elle s'efforça de contrôler ses émotions et reprit finalement. « OK. Mme Giraud... Eisabello. Je ne suis pas une détective privée. Je n'ai aucune expérience en la matière et je ne saurais même pas quoi faire. Et vous devez comprendre que je ne suis

pas une aventurière non plus. Si vous avez raison et que votre frère a été assassiné, je ne voudrais surtout pas courir après le meurtrier et attirer son attention. »

« Tu ne vas pas poursuivre un meurtrier, Laura, » dit Solange calmement. « Outre le fait qu'il ne s'agit pas d'une affaire de meurtre... Arrête-toi un instant, Mamina », dit-elle en regardant sévèrement sa mère, puis en se retournant à nouveau vers Laura, « outre le fait qu'il ne s'agit pas d'une affaire de meurtre, nous voulons juste que tu t'informes sur certaines choses. Nous ne pouvons pas le faire nous-mêmes. Tout le monde dans la région nous connaît, nous et notre famille. Grâce à Mamina... », se tournant à nouveau vers sa mère, « … cette histoire a fait couler beaucoup d'encre dans la presse locale. Du coup, nous ne pouvons même plus aller dans un magasin sans nous faire remarquer. »

Se retournant vers Laura, elle ajoute : « Personne ne te connaît et personne ne soupçonnera un quelconque lien avec nous. »

« Et si c'était un meurtre, comme le soupçonne ta mère ? » demande Laura.

« Dans ce cas, nous remettrons toute l'affaire à la police avec les nouvelles preuves que tu auras découvertes, et elle s'en occupera ».

Pour Solange, cela semblait simple et clair. Laura en était beaucoup moins sûre. Comme les guêpes qui attaquent à vue, un gangster acculé peut te tirer dessus avant que tu aies eu le temps de voir son visage.

Tout cela était si étrange que Laura voulut partir. Elle se leva. « Il m'est impossible de m'engager comme ça, » dit-elle. « Je dois y réfléchir. »

Eisabello se leva également. « C'est tout à fait normal, Laura. Avant que vous ne preniez votre décision, permettez-moi d'ajouter que je paierai tous vos frais, plus cinq cents francs par jour. Si vous obtenez un résultat positif, j'y ajouterai dix mille francs. Je parle de nouveaux francs, bien sûr, et en liquide, sans taxes. Ce serait trop compliqué de tout officialiser, d'autant plus que vous êtes Sud-Africaine. ».

Laura la regarda, stupéfaite.

« C'est l'honneur de mon frère, Laura, » expliqua Eisabello. « Il n'était pas un lâche qui fuyait ses responsabilités. Il ne s'est pas suicidé. Je le sais et je veux rétablir son honneur et celui de notre famille. Et je veux que ses assassins soient traduits en justice. »

Solange accompagna Laura jusqu'à sa voiture. « Je voulais expliquer quelque chose sans que ma mère n'intervienne à tout bout de champ. Elle est obsédée par cette affaire et ne comprend pas que personne d'autre qu'elle ne puisse voir les 'preuves' que mon oncle a été 'assassiné'. Il n'y a pas de meurtre, Laura. Mais le fait de savoir que quelqu'un l'aide dans son enquête la calmera. »

« Solange, toute cette histoire n'a aucun sens pour moi. Es-tu prête à me payer 500 francs par jour pour rassurer ta mère ? Et combien de temps tu vas payer pour une enquête dont tu es sûre qu'elle ne mènera nulle part ? On peut prouver l'existence de quelque chose, mais on ne peut pas prouver que quelque chose n'existe pas. »

Solange était d'accord. « Je viens d'apprendre avec toi que ma mère a plus que triplé les honoraires que nous avions convenus. Soit elle te fait confiance pour être aussi efficace qu'Emma Peel, soit elle est désespérée et veut s'assurer que tu acceptes. Mais je suis sûr qu'elle sera bientôt à court d'idées. Il n'y a qu'un nombre limité de possibilités. Elle a d'abord soupçonné un parent éloigné de vouloir se venger d'une vieille querelle de famille. Maintenant, elle est convaincue que des promoteurs étrangers sont derrière le 'meurtre' parce que Gastoun ne voulait pas leur vendre nos terres pour un projet immobilier dans les collines. »

« Ta mère travaille-t-elle ou a-t-elle travaillé ? »

« Elle enseignait l'histoire de l'art à l'école des Gobelins lorsque nous vivions à Paris. À la mort de mon père, elle est revenue ici pour s'occuper de son frère alcoolique. Ils étaient très proches quand ils étaient enfants. »

« OK, Solange. Tu dois comprendre que je doive digérer et réfléchir. Je suis assez spontanée, mais je ne vais pas me jeter à l'eau avant d'en connaître la profondeur. Je reviendrai vers toi dans un jour ou deux pour te donner une réponse. »

« Super, merci Laura de vouloir au moins le considérer. Prends ma carte, » elle la lui tendit, « si tu as des questions, c'est là que tu peux me joindre pendant les heures de bureau. Si tu as besoin d'appeler en dehors des heures de bureau, mon numéro privé est marqué au dos. »

Laura regarda la carte. « Tu es la directrice adjointe de la Fondation Hervé Ricard à Saint-Paul ? »

« Récemment promue, » dit Solange en souriant modestement, « jusqu'il y a peu de temps, je dirigeais la galerie de la Fondation à Paris. »

« Quel âge as-tu, Solange ? » S'ils veulent m'engager comme détective, ils doivent s'habituer à mes questions, pensa Laura.

« Juste un peu plus âgée que toi, » répondit Solange. Après quoi, peut-être pour éviter d'autres questions, Solange lui fit une bise sur la joue, lui sourit et se retourna pour rentrer chez elle.

À ce moment-là, il y a eu un éclair puissant et un coup de tonnerre assourdissant, presque simultanément. Le ciel s'ouvrit et il plut comme un déluge. Laura se précipita dans sa voiture et aperçut Solange, trempée jusqu'aux os, qui traversait tranquillement la place.

Quelques minutes plus tard, la pluie s'était déjà calmée, mais continuait à tomber pendant une demi-heure. Ne voulant pas conduire dans ces conditions, Laura restait assise dans sa voiture et essayait de digérer les événements de la matinée. Elle avait plutôt envie d'écrire ses pensées, ou mieux encore, de parler à quelqu'un. Mais David ne serait pas de retour avant le lendemain soir au plus tôt, et à qui pouvait-elle faire confiance dans ce village ? Pour tout ce qu'elle en savait, n'importe qui pouvait être l'assassin de Gastoun Giraud ou être lié à lui d'une manière ou d'une autre. Elle ne savait pas comment cette microsociété fonctionnait, quelles étaient les relations, les attentes, les griefs. Elle ne connaissait aucun d'entre eux suffisamment bien pour juger de leur capacité à commettre un meurtre sordide de sang-froid. Si c'était un meurtre.

Si Laura comprenait le désir de justice d'Eisabello, Solange la laissait perplexe. Bien qu'elle n'eût aucun doute sur le fait que son oncle s'était suicidé, elle était prête à verser une grosse somme d'argent à Laura pour prouver qu'il s'agissait d'un meurtre. À moins qu'elle se moque de l'argent, ce que Laura ne crut pas. Le peu qu'elle avait vu de Solange le soir précédent et le matin même laissait penser que l'argent était très important pour elle. La façon dont elle s'habillait, même en privé, la façon dont elle parlait et agissait, la façon dont elle contrôlait ses émotions, et surtout sa situation professionnelle, tout cela montrait qu'elle aimait l'argent et le pouvoir.

La vraie question pour Laura était de savoir si elle voulait vraiment s'impliquer. Pendant ses dernières semaines dans l'atmosphère froide, grise et compliquée de Londres, elle a rêvé de sa future vie dans le sud de la France, une vie simple au soleil. Ne possédant rien, elle travaillerait dans les champs sous le ciel bleu et passerait son temps libre à se promener, à écrire, à lire et à parler à ses amis. Elle aurait un chien et rencontrerait enfin l'amour de sa vie.

Et voilà que cette étrange proposition mettait fin à ses rêves. Ou pas ? Selon Solange, ce ne serait que pour une courte durée, peut-être un mois, ou deux tout au plus. Une parenthèse avant de revenir à son rêve de simplicité. Elle décida de le laisser reposer pour l'instant, au moins jusqu'au lendemain. C'était bien connu, il ne fallait pas précipiter les décisions importantes et toujours dormir dessus. La pluie s'étant réduite à une bruine, elle se prépara à rentrer chez elle.

C'était étrange d'appeler « chez moi » un endroit où je n'ai vécu que 48 heures, se dit Laura. D'ailleurs, où était son « chez-moi » ? Avait-t-elle jamais eu un « chez-moi » ? Certainement

pas pendant son enfance à Johannesburg. Ni à Paris lorsqu'elle était mannequin, ni au Cap lorsqu'elle était retournée en Afrique du Sud. Ni à New York avec Samuel, ni à Londres lorsqu'ils avaient déménagé en Europe. Et certainement pas dans son minuscule appartement à Shepherd's Bush, même si elle avait d'abord aimé Walter, comme le grand-père qu'elle n'a jamais connu.

Est-ce que Tourrettes-sur-Loup sera son « chez-moi » ? Si elle acceptait l'offre de Solange, elle pourrait gagner suffisamment d'argent pour payer le loyer d'un appartement dans le village pour un an à l'avance.

La pluie s'était complètement arrêtée et les premières tâches de ciel bleu apparaissaient. Elle démarra la voiture et se dirigea vers Vence. Cent mètres plus loin, elle aperçut Rudi, l'homme aux yeux bleus. Il sortit d'une porte en faisant un signe de la main comme s'il faisait de l'auto-stop. Elle arrêta la voiture. Il ouvrit la portière du passager et sauta à l'intérieur. Il portait une mallette de luxe qui paraissait étrange sur lui.

« Salut », dit-il. « Je m'appelle Rudi. Tu vas à Nice ? »

« Je m'appelle Laura. Ravie de te revoir. Et non, je retourne juste à Vence, où j'habite. »

Rudi regarda autour de lui. « Jolie petite voiture. Une Fiat 124 Spider, l'une des premières, je crois. Une voiture qui plairait aux collectionneurs. »

« Je ne sais pas, Rudi. Ce n'est pas la mienne et je ne suis pas passionnée de voitures. Tant qu'elles fonctionnent, qu'elles sont agréables à conduire et qu'elles ne coûtent pas trop cher,

ça me va. Mais où est ta voiture ? Toi aussi, tu conduis une voiture de collection ».

« Comment sais-tu ? » Rudi la regarda.

Elle sourit et dit : « Je t'ai vu samedi, avec ta famille. Je venais d'arriver au village et j'attendais un ami à la terrasse du Café Rossi. Tu as garé ta voiture devant l'église, tu es sorti et tu es parti avec Miri dans les bras, tandis que Naomi suivait dix pas derrière toi. C'était étrange. C'est pour cela que je m'en souviens. »

« Tu connais Naomi et Miri ? » demanda Rudi en la regardant avec ses yeux bleus grand ouverts.

« J'ai rencontré Naomi à la fête de Roussil hier soir. C'était sympa de rester avec ta fille pour que Naomi puisse danser. Elle est une excellente danseuse, tu sais ? »

Rudi ne répondit pas plus à cette remarque qu'il n'avait répondu aux questions précédentes. Il avait tourné la tête et regardait par la fenêtre de son côté. « Naomi avait besoin de la voiture pour rendre visite à un ami et a emmené Miri avec elle. »

Sa réponse était suivie d'un moment de silence gêné. Laura dit la première banalité qui lui vint à l'esprit : « Alors, tu fais du stop. »

Rudi se tourna légèrement pour regarder droit devant lui. « Oui, mais... ça ne marche pas très bien ici. Les locaux et les touristes ne prennent pas d'auto-stoppeurs. J'ai même essayé d'organiser ce qui fut un grand succès en Allemagne, j'ai essayé de reproduire l'action Point Rouge ici. »

« Action Point Rouge ? » demanda Laura, « je n'en ai jamais entendu parler. »

Rudi expliqua : « En Allemagne, nous avions organisé un boycott des transports publics parce qu'ils voulaient presque doubler les tarifs. Comme beaucoup de gens dépendaient des transports en commun, nous avons fait faire des autocollants avec un gros point rouge au milieu et nous l'avons distribué à tous les automobilistes. Les voitures portant l'autocollant sur leur pare-brise permettaient aux gens de voyager gratuitement. Tu pouvais arrêter une telle voiture et partager le trajet tant que le conducteur allait dans la même direction que toi. Si tu voulais changer d'itinéraire, tu n'avais qu'à descendre et prendre une autre voiture. Ce fut un grand succès et tout le monde a aimé ce système. Mais cela n'a jamais pris en France. Honnêtement, je ne sais pas pourquoi. »

Ils étaient arrivés à Vence, où Laura aurait normalement tourné à gauche pour monter à la maison de David, tandis que Rudi devait tourner à droite pour descendre vers Nice. « Quand es-tu censé arriver à Nice ? » demanda Laura.

Il la regarda avec surprise. « Pourquoi ? Eh bien, je dois être à la faculté des sciences sociales à 2 heures. J'ai un rendez-vous avec mon directeur de thèse cet après-midi. »

Laura l'appréciait plus qu'elle ne voulait l'admettre. Cette conversation décontractée avec lui, après l'étrange discussion du matin, la remettait à l'aise. Elle le conduirait jusqu'au campus. « D'accord, je t'y emmène. »

« C'est gentil, mais pourquoi tu fais ça ? » demanda Rudi.

Laura rit. « Ça c'est une question étrange, surtout venant d'un activiste Point Rouge. Disons que j'ai une brusque attaque de gentillesse. Cela m'arrive parfois. Donne-moi une seconde. Je vais ouvrir la capote pour que nous puissions profiter pleinement de la Côte d'Azur. »

Ils ont parlé de l'expérience de Rudi à Tourrettes-sur-Loup. La famille de sa femme possédait la petite maison rose à l'entrée du village où elle venait de le prendre. Chaque fois que Laura évoquait Naomi ou leur fille Miri, il l'ignorait et parlait d'autres choses. Elle n'insista pas.

Lorsqu'ils atteignirent la côte et tournèrent à gauche sur la route côtière menant à Nice, Laura remarqua nonchalamment : « J'ai entendu dire qu'il y avait eu un suicide à Tourrettes il y a quelques mois. »

Rudi acquiesça. « Oui, c'était Gastoun. Ils l'ont trouvé dans une petite cabane en pierre sur ses terres, dans les collines. J'aimais bien Gastoun. »

« Tu le connaissais bien ? » Laura demanda.

Rudi répondit en regardant droit devant lui. « Ces dernières années je l'ai vu presque tous les matins au bistro, quand je prenais mon café. Il venait pour calmer ses tremblements avec trois 'ballons blancs'. Ce sont de petits verres de vin blanc. Parfois, il n'arrêtait pas de me parler. J'ai l'impression de tout savoir sur lui et sa famille. Mais je n'ai pas vu venir son suicide. Personne ne l'a vu venir. »

Peut-être était-elle trop confiante, mais Laura ne pouvait imaginer Rudi comme un tueur de sang-froid. Elle faisait suffisamment confiance à son instinct pour aller un peu plus

loin. « Quelqu'un m'a dit qu'il s'agissait peut-être d'un meurtre. »

« Quoi ? » Rudi se tourna brusquement vers elle, l'air abasourdi. « Qui a dit ça ? C'est de la folie ! Un meurtre à Tourrettes-sur-Loup ? Et comment peut-on assassiner quelqu'un par pendaison ? Je parie qu'il se serait battu comme un fou. Il aurait fallu toute une bande de tueurs. Eh bien, c'était un petit bonhomme, au moins deux ou trois ! Je ne peux pas imaginer que cela se produise dans ce joli petit village. »

« Il y a qui et comment, mais ma première question serait de savoir s'il y avait un mobile pour qui que ce soit. S'il ne s'est pas suicidé, qui voudrait sa mort ? »

« Absolument. Tous les gens que je connais aimaient Gastoun, » dit Rudi. « C'était un type vraiment sympa, toujours prêt à aider, toujours en train de plaisanter et de rire. Bien sûr, il avait un problème d'alcool, mais qu'il soit sobre ou ivre, il était toujours le même. Et quand il avait sa dose, il rentrait calmement chez lui. »

Rudi pointa sa main de son côté. « Reste sur la voie de gauche et suis les panneaux indiquant le campus. »

Il y eut un moment de silence, puis Rudi reprit la parole. « Il y a quelque temps, il m'a parlé des problèmes qu'il avait eus avec un cousin à propos d'un événement qui s'était produit avant sa naissance. Mais il ne pensait pas que c'était sérieux et en plaisantait même. La seule fois où il a été vraiment contrarié, c'était juste après le Nouvel An. Il m’avait dit que sa nièce, Solange, essayait de le persuader de vendre son terrain à un promoteur italien. Ils prévoyaient une forteresse sophistiquée pour les super-riches dans les collines, un projet bizarre appelé

‘Tourrettes dans le Ciel’. J'ai entendu dire qu'ils avaient conçu la résidence de façon à ce qu'elle ne soit accessible que par hélicoptère, ce qui est délirant. Je pensais que tout cela était pure fiction, mais Gastoun l'a confirmé. Il a dit que son terrain se trouvait en plein milieu du développement. Apparemment, on lui avait proposé beaucoup d'argent. Sa nièce et sa sœur voulaient vendre. Solange était la plus insistante. Elle a dit que Gastoun ne ferait plus rien là-haut. Mais Gastoun voulait le garder pour Solange. Il était sûr que sa nièce regretterait de l’avoir vendu, comme tous les autres habitants qui ont vendu leur terre. Il adorait sa nièce. »

Ils étaient arrivés sur le campus. Rudi ouvrit la porte de son côté. « Merci de m'avoir amené, Laura. Si je ne devais pas préparer mes notes, je t'inviterais à prendre un café. Je me rattraperai quand je te verrai à Tourrettes. Si tu veux visiter cet endroit dans les collines, je peux te le montrer. C'est une belle promenade aussi. »

« Oh, j'aimerais faire ça ! » C'était sorti sans réfléchir. Laura s'empressa d'ajouter : « Bonne chance pour ta réunion de cet après-midi. »

Il lui sourit et ferma la porte. Laura partit rapidement.

5

Malgré son lit extrêmement confortable, Laura avait mal dormi et s'était réveillée en plein cauchemar. Dans son rêve, elle courait dans une ville fantôme, la nuit, poursuivie par quelqu'un d'inconnu. Les personnes qu'elle croisait dans la rue ne semblaient pas la remarquer, comme si elle était invisible. Lorsque, désespérée, elle aborda une femme sans visage pour attirer son attention, celle-ci la traversa de part en part. Laura se retourna pour la voir sortir de derrière elle. La femme parcourut quelques mètres, puis s'arrêta et se retourna lentement. Elle avait maintenant un visage, avec un sourire laid et tordu, plein de haine et de dégoût. C'était le visage de Simone.

Lorsque Laura se retourna pour s'éloigner, une autre Simone se trouvait devant elle. En regardant autour d'elle, elle vit d'autres Simone apparaître partout, jusqu'à ce qu'elle soit entourée d'une foule de ces femmes, toutes avec le même sourire hideux et le même visage déformé. Elles se rapprochèrent lentement de Laura qui transpirait et avait du mal à respirer. La foule de Simones haineuses l'étouffait. Ce n'était pas un sentiment de peur. C'était bien pire encore. En la fixant de leurs regards, elles la vidaient de tout espoir. C'est à ce moment-là que Laura s'est réveillée.

Elle restait un moment dans son lit, le regard fixé sur le plafond, puis se tournait vers la baie vitrée. Il était tôt. Le soleil se levait à peine sur la mer. Elle s'assit sur le bord du lit pendant un moment, se sentant vide et déconnectée. Au bout d'un moment, elle enfila un short et un tee-shirt, puis sortit sur la terrasse. La maison principale était calme, les volets fermés.

Lorsqu'elle était arrivée l'après-midi précédent, la maison semblait déjà vide. Elle n'avait pas vu Birch depuis leur escarmouche. Peut-être était-il parti dans son manoir en Écosse.

En regardant le jardin, Laura se sentit déphasée, comme détachée. Elle avait besoin de changer d'humeur et décida d'aller nager. Comme il n'y avait personne, elle se déshabilla et sauta nue dans la piscine.

Laura était une bonne nageuse. Toute jeune, elle a appris à nager en crawl dans l'océan, à Durban, où elle passait la plupart de ses étés avec sa mère et sa sœur. Elle avait un excellent professeur de natation qui lui disait que le plus important était de contrôler sa respiration. N'ayant pas grand-chose d'autre à faire, elle nageait pendant des heures le long de la côte. À l'époque, on mentionnait rarement les requins. De toute façon, personne ne se souciait d'elle. Simone allait généralement en ville avec Alice, et tant que Laura prenait ses repas et rentrait le soir, elles la laissaient tranquille.

La piscine de Vence était assez longue, probablement 20 mètres. Laura perdit toute notion du temps. Lorsqu'elle rentra à la maison, l'horloge de la cuisine indiqua qu'elle avait nagé plus d'une heure. Se sentant beaucoup mieux, elle alluma la machine à café que David avait reçue d'un ami américain. Elle s'habilla, remplit une grande tasse de café et alla s'asseoir sous les pins. La combinaison de l'exercice et du café fort lui redonnait le moral. Elle retrouvait sa joie de vivre habituelle et se sentit prête à affronter le monde.

‘Essayons d'être logiques, comme dirait Samuel’, pensa Laura. Elle avait besoin d'un travail et Solange lui faisait une

offre très alléchante. En un mois, elle pourrait gagner assez d'argent pour réaliser son rêve et s'installer à Tourrettes-sur-Loup. Pourquoi hésiter ? Quel était le risque ?

D'après ce qu'elle avait compris, Solange et sa mère n'avaient pas les mêmes attentes. Eisabello cherchait un détective privé de type hollywoodien. Elle voulait que Laura prouve que la mort de Gastoun était un meurtre et traduise l'assassin en justice. Solange cherchait simplement quelqu'un de raisonnablement intelligent et motivé. Sous la supervision d'Eisabello, cette personne devait recueillir des informations pour prouver à cette dernière qu'il s'agissait d'un suicide. Première remarque : Laura devait clarifier ce point avec les deux.

Si Eisabello était prête à engager Laura Heyns, surgie de nulle part, et à lui verser beaucoup d'argent, Solange avait dû raconter à sa mère une histoire totalement fictive. Mais Solange disposait aussi d'informations exactes à son sujet. Laura se demandait comment Solange les avait obtenues. C'était peut-être du bluff. Deuxième remarque : elle devait clarifier cette question avec Solange.

Quant à l'enquête, il y avait deux possibilités : soit il s'agissait d'un suicide, auquel cas elle était uniquement payée pour s'assurer qu'ils avaient tout essayé pour convaincre Eisabello. Soit il s'agissait d'un meurtre. Que se passerait-il dans ce cas ? Si c'était un meurtre, la situation serait totalement différente !

Un tueur qui pense que l'affaire est close parce que la police a déclaré qu'il s'agit d'un suicide, et qui découvre ensuite que quelqu'un continue à fouiner, eh bien il veillera à ne pas être démasqué ! Il utilisera tous les moyens possibles ! Ce qui veut dire... Troisième remarque : Laura n'enquêterait pas sur un

meurtre ! Si elle trouvait le moindre indice d'un acte criminel, elle dirait à Solange de porter l'affaire à la police.

Avant de prendre une décision définitive, Laura devait s'entretenir avec Eisabello et Solange pour clarifier ces trois points. Il était presque midi. Elle utilisa le téléphone de David pour appeler Solange. Elle voulait les rencontrer ensemble dans l'après-midi. Après l'appel, elle se rendrait au village pour manger un autre pan bagnat.

Solange répondit à la deuxième sonnerie. « Bonjour Laura, quel plaisir d'entendre ta voix. Je suis sur le point de sortir pour déjeuner. Veux-tu te joindre à moi ? »

Cela ne faisait pas partie de son plan, mais un bon détective doit être flexible, pensa Laura en plaisantant qu'à moitié. « Avec plaisir. Où est-ce qu'on se rencontre ? »

Solange proposa de se retrouver une demi-heure plus tard au Café de la Place à Saint-Paul-de-Vence. « C'est juste à l'entrée du village. Ils gardent toujours une table pour moi sur la terrasse. Il y a des chances de rencontrer des stars de cinéma. Il n'est pas rare de voir des célébrités comme Yves Montand, Serge Reggiani et d'autres faire une partie de pétanque devant le Café. »

Laura roula des yeux. « Sans blagues ! Mais je ne suis pas une fan de célébrités, Solange. D'accord, je serai là. »

Le trajet était court et agréable. Saint-Paul était très différent de Tourrettes-sur-Loup. Malgré une architecture similaire, Saint-Paul n'avait pas l'atmosphère d'un conte de fées. On se serait cru plutôt à Disney World, avec des boutiques de souvenirs médiocres, hors de prix et de faux articles d'artisanat.

Une foule dense se pressait dans les rues, en particulier autour du grand espace recouvert de sable ocre et entouré d'immenses platanes devant le Café de la Place. Quelques dizaines de touristes prenaient des photos des joueurs de pétanque. Quatre des joueurs étaient assez âgés et habillés comme les habitants de Tourrettes-sur-Loup. Deux autres, plus jeunes, portaient des chemises blanches fraîchement repassées et des pantalons de tailleur noirs très chics. Leurs visages donnaient l'impression d'être maquillés. Laura reconnut Yves Montand et Lino Ventura et se demanda si cela ne les dérangeait pas d'être l'attraction touristique attitrée de Saint-Paul-de-Vence.

La terrasse du Café de la Place était bondée. Solange était assise à une table dans un coin et fit signe de la main. Après avoir salué Laura, Solange expliqua qu'elle avait déjà commandé le menu par téléphone depuis son bureau.

« Sinon, nous devrions attendre trop longtemps, car je voulais que tu goûtes à leur spécialité, et il faut du temps pour la préparer. J'ai demandé des huîtres pour commencer et ensuite leur fameux ragoût de homard. »

« Qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'être gâtée par toi ? » demanda Laura.

Solange remarqua l'attitude réservée de Laura et lui adressa un sourire chaleureux. « En fait, ce n'est pas moi qui te gâte. C'est la Fondation Hervé Ricard. C'est elle qui paie. Mais je suis ravi que tu aies accepté de travailler avec ma mère. Ce sera un grand soulagement pour nous. »

L'arrivée du serveur empêcha Laura de protester. Il apporta deux coupes de champagne et repartit aussitôt. Solange fit

tinter son verre contre celui de Laura et dit : « À une longue amitié. »

C'était une autre surprise pour Laura. Elle n'aurait jamais considéré Solange comme une amie, et il était peu probable qu'elle le fasse un jour. Comme elle détestait l'hypocrisie et les mensonges, même les mensonges blancs, elle répondit : « Que la gentillesse guide nos pensées. Mais Solange, je n'ai pas encore accepté ton offre d'emploi. Je voulais d'abord vous rencontrer, toi et ta mère, pour discuter de quelques points importants. »

Solange s'adossa à sa chaise. « Vas-y », dit-elle.

Sa réaction prit Laura au dépourvu. « Tout de suite, avant de commencer à manger ? Et ta mère n'est même pas là, » répondit-elle.

Solange rit. « Pourquoi pas maintenant ? Tu crois que je vais décommander le repas si tu dis non ? Il vaut mieux débarrasser la table avant de manger. Et je peux répondre à tes questions au nom de ma mère. Nous n'avons pas de secrets. Je la connais bien. Alors qu'est-ce que tu crains ? Après notre conversation d'hier, il me semble que ton hésitation soit due à la peur. »

Laura hésita. Mais pourquoi ne pas obtenir des réponses maintenant ? Elle pourra toujours vérifier avec Eisabello plus tard.

« J'ai trois choses qui me tracassent. Premièrement, pour toi, je sors de nulle part. Je ne suis au village que depuis deux jours, et je t'ai rencontré il y a moins de cela. Pourtant, tu connais des faits sur moi que, logiquement, tu ne peux pas connaître. Tu as

même laissé entendre que tu en savais beaucoup plus. Peux-tu m'expliquer cela ? »

Solange sourit amicalement. « Cela t'a impressionné, n'est-ce pas ? C'est ce que je voulais. Je voulais piquer ta curiosité et m'assurer que tu reviendras vers moi. L'explication est très simple. Birch Wilson, le propriétaire de la maison où vit ton ami David, a contacté la Fondation parce qu'il voulait investir dans l'art et qu'il avait besoin de conseils avisés. Vendredi dernier, il m'a invité à dîner chez lui, et ton ami David était présent. Pendant que Birch parlait au traiteur, David me faisait visiter la propriété et nous étions sur sa terrasse lorsque tu as appelé. J'ai entendu une partie de votre conversation. Désolé, c'est mon travail d'être curieux. Après l'appel, j'ai interrogé David. »

Solange sirote son champagne. « Il était réticent à donner beaucoup d'informations, mais j'ai obtenu ton nom et quelques détails sur ta vie passée, comme l'époque où tu étais mannequin à Paris. Je connaissais le directeur artistique de Balmain lorsque je dirigeais la galerie de la Fondation Ricard à Paris, alors je l'ai appelé. Il s'est souvenu de toi, après toutes ces années. J'ai eu l'impression qu'il t'avait appréciée et qu'il était désolé de te voir partir. Je lui ai dit que j'envisageais de t'engager et il t'a recommandé avec enthousiasme. Il a fait l'éloge de ton indépendance d'esprit, de ta détermination et de ta volonté d'accomplir de longues heures d'un travail parfois ardu. »

« Cela explique pourquoi tu en savais plus sur moi que tu n'en saurais normalement sur quelqu'un qui vient d'arriver au village. Mais pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi est-ce que tu t'es renseigné sur moi ? »

« Laura, tu ne peux pas imaginer l'ampleur de l'obsession de ma mère. Depuis que la police a classé l'affaire, elle est de plus en plus désespérée. Elle refuse de parler d'autre chose. Je n'entends que ça quand je lui rends visite. Elle est imperméable à la raison. C'est une monomaniaque. Je lui ai même demandé de consulter un psychologue. Elle ne le fera pas. De son point de vue, il n'y a rien qui ne va pas chez elle. Je suis donc allée voir le psychologue moi-même. Il a décrit son état mental comme une « dissonance cognitive ». Si l'on exprime son désaccord avec elle, elle n'en tiendra pas compte. Si tu lui présentes des preuves, elle remettra en question tes sources ou tes compétences. Présente-lui une argumentation logique et elle ne comprendra pas ton point de vue. En raison de l'amour qu'elle porte à son frère décédé, il est plus facile pour elle de rationaliser ses croyances que de les changer. Les mots ne suffiront pas à la convaincre. Selon le psychologue, elle est la seule à pouvoir se soigner. Il m'a suggéré de m'effacer pour qu'elle puisse faire ses propres recherches. C'est elle qui doit tirer les conclusions. »

Après une nouvelle gorgée de champagne, Solange poursuit. « Après cela, j'étais désespérée de trouver quelqu'un pour l'aider. Je ne peux pas engager un enquêteur professionnel. En France, ils risquent de perdre leur licence s'ils enquêtent sur un crime, sans même parler d'un meurtre potentiel. De toute façon, ma mère pense qu'il serait improductif d'engager un détective. La plupart d'entre eux sont des policiers à la retraite qui s'appuient sur leurs relations avec d'anciens collègues pour obtenir des informations. Et ils ne toléreraient pas qu'elle s'en mêle, qu'elle leur souffle dans le cou tout le temps. Nous devions trouver quelqu'un comme toi, un visage inconnu, nouveau dans la région, quelqu'un d'intelligent, appliqué,

honnête et disponible. Mais une telle personne ne court pas les rues. Ma mère avait en tête un jeune homme, alors que je n'ai pas de préjugés. J'ai saisi l'opportunité de ton arrivée et je reste persuadée que tu es la personne qu'il nous faut. »

« Pour apaiser ta mère ? Cela m'amène à mes autres deux points. Tu penses que cette enquête est fictive. Selon toi, mon travail consiste à confirmer ce que tu sais déjà, à savoir qu'il s'agit d'un suicide. Je ne sais pas comment faire cela, mais laissons cela de côté pour le moment. Ta mère est convaincue qu'il s'agit d'un meurtre. Elle attend de moi que je le prouve et que je traduise le tueur en justice. Je vais être très clair, Solange : Je n'enquêterai pas sur un meurtre. Si j'ai le moindre indice que quelque chose est un peu louche, je te donnerai toutes les informations que j'ai et je sortirai de là. »

« Laura, j'ai déjà répété qu'il n'y avait pas de meurtrier. C'est clair, non seulement pour moi, mais pour tout le monde, sauf pour ma mère. Malheureusement, il s'agit d'un simple cas de suicide lié à l'alcoolisme, comme il en existe d'innombrables en France. Ton rôle sera de suivre les pistes de ma mère, d'enquêter et de répéter les procédures déjà effectuées par la police il y a quatre mois. En enquêtant elle-même, ma mère sera obligée d'admettre que le suicide est la seule explication plausible. Cependant, Laura, je t'en prie, ne dis pas à ma mère que tu refuses d'enquêter sur un meurtre. Cela te rendrait inapte, car ma mère pense qu'il s'agit d'un meurtre. Mais passons maintenant à des choses plus sérieuses. Voici notre hors d'œuvre ! »

Le serveur leur apporta leur entrée, une douzaine d'huîtres chacune. Pendant qu'il posait les assiettes sur la table et discutait avec Solange, Laura jeta un coup d'œil à sa gauche et

aperçut deux hommes assis à une table voisine. Au lieu de se faire face, comme la plupart des gens le font dans un restaurant, ils étaient tous les deux tournés dans leur direction. Laura se demanda si les deux hommes avaient entendu leur discussion. Puis Solange dit « Bon appétit » et elles commencèrent leur repas.

Elles discutaient de choses anodines, évitant soigneusement les sujets sur lesquels les gens ont souvent des opinions divergentes. À un moment donné, vers la fin du repas, Laura demanda à Solange si elle aimait vivre et travailler à Paris. Solange la surprit par son enthousiasme à décrire son travail, l'indépendance, la liberté et la richesse de sa vie sociale avec la galerie. Elle adorait la vie trépidante qu'elle menait et toutes les personnes célèbres qu'elle fréquentait. Laura lui a donc demandé pourquoi elle était revenue. L'humeur de Solange changea brusquement. Il y avait un silence. Laura pensait qu'elle ne voulait pas répondre et s'apprêtait à changer de sujet lorsque Solange dit : « Ils ont découvert des problèmes ici et ont congédié le précédent directeur adjoint. Compte tenu de mes qualifications et de mon expérience à Paris, ils m'ont proposé le poste, assorti d'une augmentation de salaire substantielle. »

Sentant qu'il serait impoli de s'enquérir davantage sur un sujet délicat qui ne l'intéressait de toute façon pas, Laura changea de sujet. « Je ne prendrai pas de dessert, Solange. Je suis complètement rassasiée et je ne peux plus rien avaler, pas même une petite bouchée. S'il te plait, remercie la Fondation Ricard pour ce fabuleux repas. Et merci d'avoir été honnête avec moi. Si tu es d'accord avec les limites que j'ai fixées, je suis prête à accepter ta proposition. Je contacterai ta mère pour convenir d'un rendez-vous et discuter de notre stratégie. »

« Merveilleux ! » s'exclame Solange. « Tu fais le bonheur de deux personnes. Ma mère va être ravie et moi je suis soulagée. Nous allons appeler ma mère tout de suite. Il est trois heures et le bureau de poste sera ouvert. C'est juste au coin de la rue sur notre chemin du retour. »

Elles entrèrent dans le Café de la Place et se rendirent au comptoir. Solange s'adressa à l'homme derrière la caisse pendant un moment. Il regarda Laura et hocha la tête. Puis Solange les dirigea vers la sortie.

Alors qu'elles tournèrent le coin derrière le bistrot, Solange expliqua. « Hervé est le propriétaire. Je lui ai dit que tu travailles pour la Fondation et si tu venais déjeuner ou dîner, il devrait le mettre sur la facture de la Fondation. »

« Tu peux faire ça ? » Laura demanda.

« Privilège exécutif, » dit Solange en riant. « La Fondation paie beaucoup d'impôts. Nous ne pouvons pas déduire suffisamment de frais généraux. »

En traversant la petite rue devant la poste, Laura regarda à gauche et à droite comme d'habitude. Elle remarqua alors deux hommes qui se tinrent à cinquante mètres de là, près du Café de la Place, et regardaient en leur direction. Il s'agissait des mêmes hommes qui étaient assis à côté d'elles sur la terrasse. L'un d'eux était roux, l'autre brun et barbu.

« Solange, tu connais ces deux types ? » lui demanda Laura.

Solange se retourna, mais les deux hommes s'étaient également retournés, et Solange ne voyait que leur dos. « Non, pourquoi ? Viens, il n'y a qu'une cabine téléphonique ici, et elle est probablement encore vide. »

Sa mère décrocha immédiatement. Solange expliqua la raison de leur appel et tendit le combiné à Laura.

Eisabello était ravie. « Laura, je suis très heureuse que vous ayez accepté de travailler avec nous. Avez-vous le temps de venir maintenant ? »

« Bien sûr, je peux être là dans une demi-heure. À tout de suite. » Laura raccrocha, perdue dans ses pensées.

La conversation avec Eisabello était presque cordiale. À l'inverse de l'amabilité maniérée de sa fille, Eisabello se montrait simple et avenante. Les mots de Solange semblaient soigneusement choisis et ciblés, tandis qu'Eisabello était spontanée, généreuse et pratique.

Elle avait préparé du thé glacé et 5 000 nouveaux francs pour Laura. « Ceci vous permettra de démarrer. Les dépenses sont séparées, mais conservez les reçus. J'ai besoin de votre engagement total et je ne veux pas qu'une chose aussi banale que l'argent détourne votre attention. »

Eisabello avait également préparé une copie du dossier qu'elle avait reçu de la police et y avait ajouté ses observations. « Vous pouvez le lire tranquillement chez vous. Pour commencer notre enquête, je vous propose de rassembler toutes les informations que nous pouvons trouver sur la société à l'origine du projet « Tourrettes dans le Ciel ». Il s'agit de Meridione Asset Management SpA.

« Désolé Eisabello, cela me semble un peu vague, » dit-elle. « Quelles sont les informations qui nous intéressent le plus ? »

Eisabello semblait satisfaite de cette question. « J'ai passé du temps à la bibliothèque municipale de Nice à lire des ouvrages sur les enquêtes criminelles. Pour avoir un aperçu de la partie cachée de l'iceberg d'une entreprise, il ne faut pas chercher plus loin que ses finances et ses relations politiques. Nous aurons besoin de leurs dossiers juridiques et financiers, ainsi que de leurs relations bancaires, commerciales et politiques en Italie et sur la Côte d'Azur. Pour ma part, je ne resterai pas inactive. Je vais réactiver les contacts en Italie que j'avais lorsque je travaillais à l'école d'art des Gobelins à Paris. Nous aurons besoin de toute l'aide possible. »

Pour commencer, Eisabello proposait à Laura de lire le dossier de la police et ses notes. Ensuite, elle devrait se rendre sur les lieux du crime et, puisque c'est au même endroit, sur le site du projet « Tourrettes dans le Ciel ». Laura savait qui pouvait l'aider.

Alors qu'elle se levait pour partir, Laura remarqua qu'Eisabello hésitait. « Avant que vous ne partiez... Je devrais peut-être vous informer d'une autre possibilité, que j'ai pratiquement écartée. Si vous avez le temps, rasseyez-vous un instant pour que je puisse vous l'expliquer. »

Une fois que Laura fut à nouveau assise à la table, Eisabello la regarda d'un air visiblement embarrassé. « Cela peut vous paraître farfelu, mais j'ai d'abord soupçonné une vieille querelle de famille d'être à l'origine du meurtre de Gastoun. Le mari d'une cousine s'était mis en tête que sa branche de la famille avait été injustement écartée de l'héritage de notre arrière-grand-père. »

« Cette histoire dure depuis plus de vingt ans, depuis qu'il a épousé ma cousine. Mais elle a repris de plus belle l'année dernière, lors du mariage de sa fille. Nous avions été invités par sa femme, mais lorsque nous sommes arrivés sur place, il a déclenché une dispute qui s'est terminée par une bagarre générale. Il faut dire que certains invités étaient passablement éméchés. Nous avons alors quitté la fête, mais le lendemain, l'homme est venu nous voir à Tourrettes avec un ami. Ils étaient complètement ivres et ont immédiatement commencé à nous disputer. Au début, l'homme nous a accusés d'avoir gâché le mariage de sa fille. Puis il a ressorti ses vieux griefs concernant l'héritage de plus de soixante ans auparavant. Nous n'étions même pas encore nés ! Lorsque Gastoun s'est mis en colère et qu'il les a poussés vers la porte, l'homme s'est débattu et a menacé Gastoun : « Tu vas le regretter, tu es un voleur ! Un jour, je vais te tuer ! » Deux mois plus tard, Gastoun était retrouvé pendu. »

Cette possibilité semblait peu probable à Laura, mais pour l'instant, elles ne devraient rien exclure. « C'est une phrase que la moitié de l'humanité a utilisée au moins une fois dans sa vie. Les gens disent des choses sans vouloir le faire réellement, Eisabello. En plus, il était ivre. »

Eisabello était d'accord. « C'est ce que la police a également dit. Ils l'ont interrogé et il avait une sorte d'alibi. Comme je l'ai dit, depuis, j'ai également rejeté cette idée. Mais maintenant, je me demande si nous ne devrions pas au moins lui parler pour nous assurer que nous n'avons manqué aucune piste. »

Elles convenaient de se retrouver le jeudi après-midi pour rendre visite à la cousine. Elle habitait à La Colle, un village voisin.

Lorsque Laura partit, Eisabello lui tint la main pendant un instant et la regarda d'un air doux et heureux. « Je sais que vos motivations premières diffèrent des nôtres, mais mon instinct me dit que vous êtes une femme bien. Au fond de nous, nous partageons quelque chose : ce besoin de vérité et de justice. Je suis heureuse de mener cette enquête avec vous. »

Pour un instant, Laura pensa que cela frisait la flatterie. Mais l'expression d'Eisabello semblait sincère, et elle avait passé plusieurs mois dans le deuil, ce qui rend les gens émotifs.

« C'est un plaisir partagé, Eisabello, » dit-elle. « Je ferai de mon mieux pour ne pas vous décevoir. »

« Je sais que vous ne me décevrez pas, » répondit Eisabello. « Tenez-moi simplement au courant. »

Eisabello avait remis à Laura une élégante mallette en cuir contenant le dossier et l'argent. Elle la laissa dans le coffre de sa voiture et se rendit au café Rossi. Avant de partir acheter une tenue neutre au centre commercial proche de l'aéroport qu'Eisabello lui avait indiqué, elle voulait voir si Rudi était au bistrot. Il était presque 17 heures et la terrasse se remplissait. Alors qu'elle s'approchait, un bus en provenance de Nice arriva. Parmi la douzaine de personnes qui en descendaient se trouvait celui qu'elle cherchait.

Rudi s'arrêta pour parler à McCampbell, le peintre, et fit signe à une autre table. Fred sortit du bistrot et, voyant Laura, exclama à haute voix : « Voici ma poétesse sud-africaine préférée ! Bonjour, Laura ! » Fred la salua d'une bise sur la joue.

Rudi se retourna et sourit. « Bonjour, Laura. Je peux me venger de ta gentillesse ? »

« Pas avec un verre, Rudi. J'ai autre chose à te demander, » répondit-elle. Puis, s'adressant à la jeune fille qui venait de passer avec un plateau vide : « Un panaché pour moi, s'il te plaît. »

Laura salua McCampbell et ils s'assirent tous à sa table. Comme elle l'apprit bien plus tard, McCampbell était en fait un peintre danois qui vivait à Tourrettes-sur-Loup depuis le début des années 60. À un moment de sa vie, il s'était inventé un héritage écossais, y compris les couleurs et les motifs du kilt qu'il portait toute l'année. Avec ses longs cheveux gris clairsemés et sa barbe hirsute, il était l'image convaincante de ses ancêtres imaginaires. Son rire sonore était reconnaissable de loin.

Ils plaisantaient en se moquant réciproquement jusqu'à ce que Laura leur dise qu'elle cherchait un logement dans le village. « Il y a la maison de Martine, au bout de l'allée qui mène à mon atelier, » dit McCampbell. « Elle est vide depuis que Martine est partie à Ibiza. »

« Tu connais cette maison ? » Laura demanda. « Quelle est sa taille et qui en est le propriétaire ? »

Fred répondit : « J'ai rendu visite à Martine plusieurs fois. La maison a trois grandes pièces superposées et une terrasse sur le toit. La cuisine et la salle de bains, situées au rez-de-chaussée et au deuxième étage, sont ouvertes et séparées seulement par un mur à mi-hauteur de la pièce voisine. Je pense que la maison a besoin de quelques travaux. Je pourrais demander à la grand-mère de Martine si elle veut bien la louer. C'est elle la propriétaire. »

« Ce serait super, Fred, demande-lui, s'il te plaît. J'ai besoin d'autre chose. Rudi, tu as gentiment proposé de me montrer l'endroit où ils veulent construire ‘Tourrettes dans le Ciel’. Quand serais-tu disponible ? »

Fred rit. « Si tu veux y investir, ce n'est pas à Rudi qu'il faut t'adresser. » Laura lui sourit, mais n'y répondit pas.

« Demain matin, si tu veux, » dit Rudi. « Le plus tôt sera le mieux, avant qu'il ne fasse trop chaud. »

« C’est bon pour moi. À quelle heure ouvrent-ils le bistrot ? » demanda Laura.

« Nous pouvons nous retrouver ici à sept heures, » répondit Rudi.

« Parfait. Messieurs, j'aimerais bien rester, mais j'ai encore beaucoup à faire ce soir et, comme vous venez de l'entendre, je dois me lever tôt demain. Bonne soirée à tous ! »

Elle les embrassa et partit acheter un maillot de bain et quelques vêtements pour son nouveau travail.

Lorsqu'elle retourna chez David, une douzaine de voitures et la maison principale brillamment éclairée laissaient penser que Birch était revenu et qu'il avait organisé une soirée. Laura gara sa voiture et entra dans la maison de David. En ouvrant la baie vitrée de la cuisine pour sortir sur le patio, elle entendit les bruits discrets de la réception. Les gens étaient habillés de manière décontractée. Certains étaient debout en petits groupes, un verre à la main, d'autres assis à des tables, discutant en consultant des documents. Une jeune femme avec un plateau de canapés et un jeune homme avec une bouteille de champagne passaient entre les tables.

Elle retourna dans la cuisine, se versa un verre d'eau, puis s'installa dans un transat au bout de sa terrasse. Elle avait emporté la mallette et en sortit le dossier de police. Il n'était pas très épais. Une page reprenait les données personnelles de Gastoun, une autre page couvrait l'autopsie, une page et demie décrivait la scène de crime et cinq pages détaillaient l'enquête.

En résumé, Gastoun Giraud était décédé à l'âge de 55 ans, il n'était pas marié et son adresse fiscale était à Tourrettes-sur-Loup. Outre une sœur et sa fille à Tourrettes, quelques cousins éloignés vivaient dans les villes et villages de la région. Gastoun n'avait pas de parents plus âgés. Adieu le régime méditerranéen, pensa Laura.

L'heure du décès se situait aux alentours de minuit. Une autopsie a été pratiquée 36 heures après sa mort. Gastoun était mort de pendaison. Tous les indices physiques étaient concordants, tels que l'ischémie cérébrale, les lésions vertébro-médullaires et les ecchymoses pharyngées. Le seul problème de santé révélé était un foie pourri. Selon le médecin légiste, il aurait pu vivre encore trois à cinq ans avant que des problèmes de santé majeurs ne se manifestent. Il n'avait « que » 0,5 g/l d'alcool dans le sang, ce qui est peu pour un alcoolique. Aucune autre drogue ou substance chimique n'a été trouvée dans son organisme. Son dernier repas remontait à plus de quatre heures avant sa mort, son estomac et son intestin grêle étaient vides. Sa peau ne présentait aucun signe de lutte, comme des égratignures ou des marques bleues. Ses ongles étaient propres.

Le rapport d'enquête était chronologique. Un habitant de Tourrettes-sur-Loup, dont le nom avait été occulté, avait trouvé le corps. Cette personne habitait plus bas sur le chemin Saint-

Martin, près du village. Il promenait son chien quand celui-ci était entré dans la petite maison et n'en était pas ressorti. Le témoin était allé voir ce qui se passait et avait trouvé le corps. Il affirma n'avoir rien touché, être rentré directement chez lui et avoir appelé la police, qui était arrivée moins d'une heure après. Ce témoin avait un alibi solide pour la période concernée.

Selon l'officier qui a rédigé le rapport, il lui a semblé évident qu'il s'agissait d'un suicide. Il a trouvé une vieille chaise en bois, renversée, près du corps. Il n'y avait aucune trace de lutte sur le sol. L'unique fenêtre était fermée. Ils ont trouvé quelques vieux mégots de cigarettes et de vieilles cartouches de fusil de chasse près de l'abri, mais rien de suspect. À l'intérieur, ils ont trouvé les empreintes digitales d'une douzaine de personnes différentes et, à l'extérieur, des empreintes de pas provenant probablement d'autant de chaussures. Les empreintes de pieds à l'extérieur de la cabane étaient recouvertes de poussière en raison de la tempête qui soufflait depuis plusieurs jours. Il n'y avait pas d'empreintes de pas à l'intérieur, à part celles des chaussures de Gastoun et du témoin, ainsi que des pattes du chien.

Laura leva les yeux. Pourquoi y avait-il une douzaine d'empreintes digitales différentes à l'intérieur, mais seulement les empreintes de pieds de Gastoun et du témoin ? En tout cas, l'absence d'autres empreintes de pieds dans la maison signifiait qu'il s'agissait d'un suicide. À moins qu’une bande de chauves-souris ne l'aient pendu là. Eisabello a dû lire le rapport. Comment pouvait-elle douter de sa conclusion ?

La police avait interrogé une douzaine de personnes, dont le voisin le plus proche, qui vivait au détour d'un chemin, à 500 mètres de là, avec sa femme et ses trois chiens. Ils s'étaient

couchés tous les deux vers 22 heures et dormaient au moment du décès. Leurs trois chiens avaient beaucoup aboyé ce soir-là, mais ils ont mis cela sur le compte du bruit dû au vent fort qui soufflait ce soir-là et n'ont rien soupçonné d'autre. Ils connaissaient bien Gastoun, mais n'avaient aucune relation particulière avec lui. D'autres villageois l'ont confirmé.

La route carrossable s'arrêtait devant leur portail et, à partir de là, il fallait emprunter un chemin rocailleux. Il n'y avait aucune marque visible sur le chemin.

La police avait également interrogé le mari de la cousine d'Eisabello, qui avait menacé Gastoun. Il disposait d'un alibi solide, confirmé par plusieurs personnes. Les autres interrogatoires n'avaient rien révélé d'important non plus.

L'enveloppe brune contenait des photos, mais aucune du corps. La police ou Eisabello les avaient enlevées. Les photos montraient l'intérieur de la maisonnette avec une chaise renversée décentrée, des traces de pas près de l'entrée, une vue lointaine de la scène et un gros plan du visage de Gastoun. La photo semblait récente, car il avait bien l'air d'avoir cinquante-cinq ans, voire plus de soixante.

Laura examina de plus près la photo de l'intérieur de la maison, mais ne vit rien de particulier. Il valait mieux aller voir sur place. Après avoir lu les notes d'Eisabello, elle referma le dossier.

La réception dans la maison principale était entrée dans une nouvelle phase. Tout le monde était maintenant assis près des uns des autres, avec leurs coupes de champagne et deux seaux à glace contenant des bouteilles au milieu d'eux. Les voix étaient plus fortes et les documents fermés.

Laura but une gorgée d'eau et alla chercher son bloc-notes dans sa chambre, lorsque le téléphone sonna. Elle se rendit dans la cuisine pour répondre. C'était Léon du café Rossi à Tourrettes-sur-Loup.

« Laura ? Tu peux venir ? Il y a une femme ici dans le village qui se comporte comme la reine d'Angleterre. Elle menace de faire un scandale si personne ne lui dit où te trouver. »

Le bloc-notes tomba des mains de Laura. Simone l'avait retrouvée.

6

Laura fut stupéfaite, incapable de parler. Elle posa le combiné et regarda le mur en face d'elle. Comment Simone avait-elle pu la retrouver si vite ?

« Laura ? » Elle entendit à peine la voix de Léon dans le combiné. « Que dois-je lui dire ? Elle est au café. » En arrière-plan, Laura entendit la voix de Simone. Son estomac se serra. Elle reprit le combiné.

« Je suis désolé du comportement de cette femme, Léon. Dis-lui que j'arrive. »

Après avoir raccroché, elle s'appuya contre le mur, abasourdie. Pourquoi cette femme la harcelait-elle autant ? Elle avait pratiquement mis Laura à la porte quand celle-ci avait dix-huit ans pour l'abandonner à Paris. Non sans avoir essayé en vain de la caser, à l'insu de Laura, avec un steward qu'elle avait rencontré sur le vol Athènes-Rome. Elle s'était toujours acharnée à ruiner la vie de Laura.

Mais Laura savait que c'était en partie sa propre faute. Les nombreuses lettres qu'elle avait écrites à Simone et à sa sœur Alice ont révélé sa faiblesse. Elle avait cette terrible tendance à pardonner à ses bourreaux et à les supplier de l'aimer.

Elle prit la voiture et descendit au village. Son esprit était étrangement vide. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle devait faire. Lorsqu'elle passa devant la maison de Rudi, elle remarqua qu'il était en train de sortir. Laura arrêta la voiture, mais resta à l'intérieur pendant que Rudi s'approchait.

« Laura, tu es de retour ? Je pensais que tu étais occupée. Je voulais juste voir qui traînait au bistrot. T'as envie de venir ? »

« J'ai un problème, Rudi. Léon vient de me téléphoner, une femme au café veut me voir. »

Rudi s'étonna : « Une femme ? Qui est-ce ? Tu la connais ? »

Laura le regarda brièvement, mais se retourna vers la route. « Légalement, elle est ma mère. Mais de facto, elle ne l'est pas. C'est une histoire compliquée, je t'expliquerai une autre fois. Elle s'est invitée dans ma vie et a toujours essayé de la rendre misérable. Je ne lui ai pas demandé de venir. Je ne sais même pas comment elle m'a trouvé ici. »

Il y eut un moment de silence, puis Laura leva les yeux vers lui et lui demanda : « Tu pourrais venir avec moi pour l'accueillir ? Cela la déconcerterait et me donnerait l'avantage de la surprise. »

« À cause de mon apparence ? » Rudi sourit.

Laura rit : « Ça aussi. Elle sera sidérée ! »

« Comment elle s'appelle ? » demanda Rudi.

Laura regarda droit devant elle. « Elle s'appelle Simone. »

Depuis ce jour, il y a quatre ans, à Bruxelles, elle utilisait le prénom de Simone lorsqu'elle parlait d'elle. Tout avait commencé lorsque Simone l'avait appelée à Londres au milieu de la nuit, presque hystérique, pour lui annoncer que son mari l'avait quittée. Elle se retrouverait sans un sou chez sa cousine à Bruxelles, qui ne pouvait pas non plus l'héberger chez elle. Laura devrait venir immédiatement et apporter de l'argent. Il fallait

également lui trouver un établissement convenable à Bruxelles, car personne ne voulait d'elle.

Plus tard, Laura avait découvert que Simone vivait en fait avec Jacob dans une luxueuse maison de retraite juive à Johannesburg. Son mari ne l'avait jamais quittée. Au contraire, il lui avait payé son voyage en Europe et donné une grosse somme d'argent pour acheter des cadeaux à la famille, y compris à Laura. Elle aurait dû s'en douter, mais Simone ne lui avait jamais menti de manière aussi grossière.

C'était la dernière fois que Laura s'y laissait prendre. Elle a rassemblé tout l'argent qu'elle a pu en si peu de temps et a pris le prochain avion. Lorsqu'elle est arrivée chez la cousine à Bruxelles en début d'après-midi, la gouvernante lui a dit que Simone allait bien. Elle avait même invitée sa cousine au Café Brugmann, en centre-ville, puis toutes deux avaient prévu de faire du shopping tout l'après-midi.

Laura avait pris le prochain vol pour retourner à Londres. Mais c'était le 17 juillet. Deux bombes avaient explosé dans la ville. C'était le chaos. Lorsqu'elle rentra enfin chez elle, après être restée coincée dans un taxi pendant des heures, Samuel lui dit que Simone venait de téléphoner. Elle se plaignit de l'ingratitude de Laura qui refusait de la voir, alors qu'elle avait toujours été son enfant préféré. Lorsque Samuel lui répondit qu'elle avait pris une grosse somme d'argent et s'était envolée pour Bruxelles le matin même pour la voir, Simone affirma que Laura lui avait menti. Elle voyait probablement un autre homme. Elle n'avait pas voulu s'immiscer jusqu'alors, mais il aurait mieux valu le prévenir que Laura était une enfant troublée ayant un long passé d'infidélité.

Ce fut la dernière fois qu'elle entendit parler de Simone. Jusqu'à ce jour.

Laura s'attendait à trouver Simone au Café Risso, en train de se disputer avec Léon et les villageois, mais elle ne la vit pas lorsqu'elle gara la voiture sur la place. En entrant dans le bar, des têtes se tournèrent vers eux. L'une d'elles appartenait à Jonas, un sculpteur lituanien qui habitait dans le vieux village.

Léon la salua. « Je ne veux pas être impoli, Laura, mais ta mère c'est quelque chose. »

Jonas sourit. « Elle est bonne patronne, oui, c'est sûr. »

« Où est-elle ? » demanda Laura.

Jonas répondit. « Leslie lui demande de venir 'Chez Grandmère' pour manger quelque chose. »

« Quoi ? » Laura n'en revint pas. Leslie était peintre et ami de McCampbell. D'après Fred, ils étaient plutôt des rivaux notoires qui se disputaient tout, surtout les attentions féminines.

« Oui, c'est vrai, pas une blague », dit Jonas. « Quand elle était ici avant, elle parlait très fort, tu sais, tout le monde pouvait entendre. Elle dit que toi, tu n'as pas donné ton adresse, et elle veut savoir où toi, tu habites. Moi, je n'ai pas dit que toi tu es chez David, hein. Je lui dis que toi, tu es arrivé il y a une semaine, et que moi, je ne te connais pas depuis longtemps. Mais elle ne me croit pas, non, elle continue parler, parler, mais elle s'assoit à la table, hein. Alors Leslie, il demande : Peut-être offrir boire quelque chose à toi ? Ils commencent parler, oui, et elle se calme un peu. Ils sont partis, moi je crois, il y a peut-être dix minutes. »

« Merci Jonas, » Laura lui toucha le bras et ils quittèrent le bistrot.

« Et maintenant ? » demanda Rudi.

Laura le regarda, un peu perdue. « La connaissant, elle a déjà commencé à préparer Leslie à devenir le fer de lance de sa mission pour me discréditer dans le village. Si tu as un moment, allons sur le banc là-bas. J'ai besoin de réfléchir. »

Ils s'assirent sur le banc situé sous un arbre devant l'église. « Je dois la faire partir. La renvoyer à Bruxelles ou à Johannesburg, mieux encore, sur la Lune. Si je l'ignore, elle va devenir hystérique et personne n'a la moindre idée de ce qui va se passer, y compris elle. »

« Je peux lui dire que tu es allé en Allemagne pour voir ma famille », propose Rudi.

Laura secoue la tête. « Non, Rudi, je ne veux pas impliquer ta famille. Elle est capable de s'y rendre. Et je n'aime pas les mensonges. Je dois lui faire comprendre que s'est terminé. Je ne veux plus jamais la revoir et je me fiche de ce qu'elle pense ou fasse. Laisse-la répandre sa puanteur. Elle le fera de toute façon, elle est venue pour ça. Je vais lui dire cela maintenant. Où se trouve le restaurant 'Chez Grand-mère' ? »

« Viens, je vais te montrer », dit Rudi en se levant.

Le restaurant se trouvait dans le vieux village. Il n'avait pas de terrasse, la salle était petite, avec seulement huit tables. Ils avaient ouvert la porte et les fenêtres.

Simone était assise face à l'un des murs. Laura ne voyait que son large dos. Leslie était tourné vers les fenêtres. Lorsqu'il la

vit, il resta bouche bée. Alors Simone se retourna. Sur les vieilles photos monochromes qu'elle avait vues dans son enfance, Laura avait toujours trouvé Simone très belle. La voyant maintenant, elle la trouvait encore plus hideuse qu'auparavant. La laideur de son caractère avait clairement taché son apparence.

Pendant un moment, Simone fixa Rudi, qui se tenait à côté de Laura. Puis elle se tourna vers Laura et lui dit en français, d'une voix mielleuse et suffisamment fort pour que tout le monde l'entende : « Entre, Laura, et embrasse ta maman. Je suis tellement contente de te voir ! Je ne peux pas croire que tu laisses ta maman attendre sur la place du village avec ces péquenauds ignorants qui ne savent pas comment se comporter avec une dame. Est-ce que c'est la bonne façon de traiter ta maman ? Je ne savais pas où tu étais, personne ne voulait me le dire. Seulement quand j'ai menacé de me plaindre au préfet que la personne du bistrot a fini par t'appeler. Viens, Laura chérie, viens faire un câlin à ta maman ! »

Laura ne bougea pas. « Qu'est-ce que tu veux ? »

Simone semblait préparée pour sa réaction, car elle ne fut pas surprise. Au moins, elle ne continue pas cette mascarade stupide de « maman », pensa Laura.

En regardant Rudi d'un air sévère, Simone pesa probablement l'opportunité d'une remarque dédaigneuse ou son utilité potentielle. Sans doute choisit-elle la seconde option, puisqu'elle lui sourit finalement.

Puis ses yeux se tournèrent à nouveau vers Laura. « Tu ne me présentes pas à ton ami ? »

Laura la regarda avec ce qu'elle espéra être une expression détachée. « Qu'est-ce que tu veux ? » répéta-t-elle.

L'attitude de Simone changea imperceptiblement. Une lueur d'agacement apparut dans ses yeux. « Laura, ce n'est pas une façon de saluer ta mère, qui t'a toujours aimée et pris soin de toi, et qui a sacrifié les meilleures années de sa vie pour toi ! »

Laura regarda autour d'elle et constata que tous les clients ainsi que le propriétaire du restaurant la regardaient. Même le cuisinier était sorti de la cuisine et se tenait dans l'embrasure de la porte. Simone avait commencé son spectacle et retenait l'attention du public.

Laura fit un grand effort pour rester calme.

« Si tu es venu ici pour me visiter, sache que je ne veux pas te voir. Tu peux prendre un taxi pour l'aéroport et ne jamais revenir. »

Se tournant vers Leslie, Simone s'assura que ses mots étaient suffisamment forts pour que tout le monde dans la pièce les entende. « Tu vois ce que je veux dire, Leslie ? Tu vois cette attitude ? »

Elle poursuivit d'une voix tremblante. « Toute ma vie, j'ai fait d'innombrables sacrifices pour lui donner la meilleure éducation possible, compte tenu de ses capacités limitées. Je l'ai même emmenée à Paris et je lui ai trouvé une place dans la haute couture. Et qu'a-t-elle fait ? Elle s'est enfuie pour revenir chez sa mère. Je lui ai ensuite trouvé un homme convenable à épouser, mais elle s'est enfuie à nouveau, cette fois aux États-Unis, avec un gauchiste. Dieu sait comment elle a gagné sa vie

là-bas. Je le sais, mais j'ai honte de vous l'avouer. Bien sûr, l'homme ne l'a jamais épousée. »

Laura resta bouche bée. Elle se demanda si Simone n'était pas en train de perdre la tête. Elle n'aurait jamais imaginé que Simone puisse parler d'elle de cette façon.

Simone poursuivit à voix plus basse. « Tu vois, Leslie, maintenant elle se tient derrière moi comme une idiote. Dans dix minutes, elle viendra me supplier de lui pardonner son insolence. »

Puis elle haussa à nouveau la voix. « J'ai pitié du garçon à côté d'elle. Il ne sait pas ce qui l'attend. Quelqu'un devrait l'avertir qu'elle se sert de lui et passera ensuite à autre chose. C'est sa personnalité. Elle est une prostituée, elle ne peut pas s'en empêcher. C'est sa nature. »

C'était ignoble. Laura se détourna. Ses yeux se brouillèrent. Elle sentait des larmes, mais elle s'en fichait. Elle se mit à marcher, sans savoir où elle allait. Au bout d'un moment, elle s'aperçut que Rudi la suivait.

« Tu as une cigarette, Rudi ? »

« Non, je ne fume pas, » répondit-il.

« Moi non plus, » dit-elle. « J'ai arrêté il y a deux ans. Mais j'ai besoin de quelque chose pour me calmer. »

« Viens marcher un peu, » proposa Rudi, « c'est ce que je fais quand ça ne va pas. »

Ils avancèrent un moment en silence, jusqu'au grand plateau rocheux qui surplombait le village. Même si le soleil était déjà couché, la vue était encore magnifique, avec le village perché

sur son promontoire et les collines boisées qui s'étendaient jusqu'à la côte. Derrière le village, on apercevait la ville de Vence et ses premières lumières, et au-delà, les collines à l'est de Nice qui descendaient jusqu'à la mer. Un avion décollait de l'aéroport.

« Asseyons-nous un instant, s'il te plaît », demanda-t-elle à Rudi. Ils admiraient la vue pendant un long moment en silence.

Puis Laura se mit à parler. Auparavant, elle n'avait jamais parlé de sa vie à personne. Enfin, David en connaissait quelques bribes. Mais ce jour-là, elle avait besoin de se confier à quelqu'un qui l'écouterait. Simone avait brutalement ouvert une plaie infectée que Laura avait trop longtemps négligée.

Elle a parlé de la transaction qui avait tout déclenché. Son enfance faite de rejet, de mensonges, de déceptions et de coups. Sa vie vide et ennuyeuse au milieu de la jet set parisienne. La lueur d'espoir qui était apparue au Cap. Le glamour à New York et à Londres, entrecoupée des apparitions de Simone qui cherchait à détruire tout ce que Laura essayait de construire. Elle a parlé de sa séparation avec Samuel et de sa retraite volontaire à Londres, où elle essayait de reconstruire sa confiance en la vie et sa force émotionnelle. Et comment elle avait imaginé une vie simple et heureuse dans le sud de la France.

Rudi ne l'interrompit pas, ne lui posa pas de questions et ne fit aucun commentaire quand elle avait fini. Laura se sentait mieux. Pour détendre l'atmosphère, elle évoqua son désir d'adopter un chien, une fois installée dans sa maison.

« Et des enfants ? » demanda Rudi. Laura le regarda, surprise. C'était une question plutôt inattendue.

Elle avait repoussé l'idée d'avoir des enfants dans un coin de sa tête. Toute jeune, elle rêvait d'une grande famille heureuse. Elle imaginait un mari attentionné et de nombreux enfants, au moins huit, peut-être dix. Ils vivraient dans une ferme dans la brousse, entourés de beaucoup d'animaux. Son mari serait médecin et piloterait son petit avion pour rendre visite aux tribus bushmans vivant dans des régions reculées. Elle serait infirmière et dirigerait un centre de soins pour la population locale. Mais plus tard, ce rêve s'est évanoui. D'une manière ou d'une autre, elle s'est toujours retrouvée dans les grandes villes. Sans enfant.

« J'aimerais avoir beaucoup d'enfants, une grande famille, » dit-elle enfin. « Et toi ? Je veux dire, pas pour les enfants, mais pour ta vie. Penses-tu que tu trouveras le bonheur dans la vie une fois que ton cœur brisé sera réparé ? Crois-tu que tes attentes professionnelles et tes rêves se réaliseront ? Es-tu sur la bonne voie ? »

« Non. »

La réponse de Rudi fut immédiate, suivie d'une pause. « J'ai l'impression d'être dans une impasse, » ajouta-t-il finalement.

Puis, après une nouvelle pause, il poursuivit : « Pour ma vie amoureuse, tu le sais déjà. Mais aussi professionnellement. Je me rends compte que j'ai fait fausse route. En Allemagne, j'étais naïf et idéaliste, convaincu que le capitalisme est la cause ultime de tous les maux et que ceux qui détiennent le pouvoir ne l'abandonneront pas sans se battre. Mais j'ai toujours été opposé à la violence. Un pouvoir qui s'installe par la violence, va exercer la violence pour se maintenir et finir par y sombrer. Alors que mes camarades idéalisaient Cuba, la Chine ou l'Union

soviétique, je regardais l'histoire. Je me suis aperçu que la révolution ne faisait que remplacer une élite dirigeante par une autre. La nouvelle prêchera des idéologies différentes et utilisera un symbolisme différent, mais en fin de compte, elle aura les mêmes ambitions. Tout comme celle qu'elle vient de renverser, elle succombera à la tentation du pouvoir pour son profit personnel. »

Après une brève pause, il poursuivit : « Je pensais qu'il était possible d'éviter ce scénario et d'apporter des changements réels si l'on essaie d'abord de comprendre, puis de changer les choses en conséquence. Je pensais que c'était là le but des sciences sociales, qu'elles pouvaient servir à améliorer les règles et la structure de la société. Mais après de longues années passées à l'université, j'ai vu le même mécanisme à l'œuvre : népotisme et mandarinat. Les emplois et les fonds de recherche sont accordés en fonction des relations et des intrigues odieuses affectent la vie universitaire. »

Ses paroles étaient amères. Laura se sentit obligée de le réconforter. « Il y a d'autres façons de faire les choses. Tu pourrais écrire des livres. »

Rudi haussa les épaules. « Il y a quelques chercheurs en sciences sociales qui écrivent des livres, publient des articles ou passent même à la télévision. Malheureusement, ils ont moins d'impact sur la société qu'une superproduction de cinéma, comme Star Wars. Ils font partie d'une intelligentsia de gauche apprivoisée. C'est devenu une forme de divertissement comme tant d'autres. Quant aux sociologues travaillant dans des entreprises privées, des agences de publicité, des instituts de sondage ou pour le gouvernement, ils ne changent rien. Ils consolident le pouvoir en place. »

Il la regarda un moment, puis sourit. « Alors je traîne de jour en jour en me disant que je pratique ce qu'Horace appelait ‘carpe diem’. »

Il se leva, lui tendit la main et demanda : « On y va ? ».

Ils restèrent là un moment, l'un face à l'autre. Laura sentit qu'ils avaient tous deux envie d'échanger de la tendresse, mais aucun des deux n'osa le faire. Ils avaient peur d'être mal compris et de profiter de la vulnérabilité de l'autre. Rudi fit donc ce qui se rapprochait le plus d'un baiser. Il la prit dans ses bras et la serra contre lui. Ils rirent tous les deux. Il y avait dans ce rire plus de complicité que les mots ne pourraient en exprimer.

Ils se séparèrent sur la place et convinrent de se retrouver le lendemain matin à sept heures au bistrot pour visiter le chantier.

Alors qu'elle se dirigeait vers sa voiture, Laura remarqua Leslie qui parlait à un habitant du village. Les deux la regardaient fixement. L'expression de Leslie n'était pas très avenante, mais elle changea de direction et s'approcha d'eux. Alors les deux se retournèrent et s'éloignèrent. Laura cria : « Bonsoir Leslie, attends s'il te plaît. »

Le villageois continua à marcher tandis que Leslie s'arrêta et se retourna, un rictus méprisant sur le visage.

« Elle est partie ? » demanda Laura.

« Qu'est-ce que ça peut vous faire ? » rétorqua Leslie. « Je n'ai jamais vu quelqu'un traiter sa mère aussi mal que vous l'avez fait aujourd'hui. »

« Leslie, tu ne sais rien de moi ni de ma relation avec cette femme. Tu ne devrais pas juger une relation dont tu ne sais rien. »

Le visage de Leslie se durcit encore davantage. « Je sais ce que votre mère m'a dit, et ça suffit. Honte à vous ! »

« Et tu ne trouves pas ça choquant, la façon dont elle a parlé de moi ? » demanda Laura.

Leslie devenait furieux. « Non, je ne trouve pas. Cette femme a tant sacrifié pour vous. Elle était là pour vous quand personne d'autre ne l'était. Elle a toujours essayé de vous aider. Maintenant qu'elle est âgée et que son mari l'a quittée, elle vient vous demander de l'aide et un peu de soutien. Et vous l'envoyez balader de la manière la plus ignoble qui soit, et en public. Vous devriez avoir honte ! »

Sa tirade exaspéra Laura. « Comment peux-tu croire ces absurdités ? Tout ce qu'elle t'a raconté ne sont que des mensonges grossiers. Rien n'avait une once de vérité. Tu ne vérifies jamais ce que les gens te disent avant de le croire, ou pire, de le répéter à d'autres ? »

Leslie pointa son index en l'air. « Vous n'allez pas me dire ce que je dois faire ! Vous n'avez pas la probité morale de me donner des conseils ! » Il se retourna pour partir.

« Tu ne m'as pas dit si elle était partie », cria Laura après lui. Il ne se retourna pas, se contentant de lever son poing droit, le majeur tendu.

Cela promet, pensa Laura. Ce n'était pas la première fois que Simone venait perturber sa vie, mais jamais auparavant elle n'avait lancé une campagne de diffamation publique. Que ce

soit par chance ou par ruse, elle avait trouvé la bonne personne pour continuer son sale boulot après son départ. Leslie semblait être un vieil homme amer, plein de regrets pour les occasions manquées dans sa vie, facilement impressionnable et manipulable, et à la recherche d'une mission morale. Il allait maintenant cultiver et répandre la haine qu'elle avait semée en lui. Simone n'avait plus rien à faire ici. Laura était sûre qu'elle était partie. Satisfaite. Mission accomplie.

Laura prit sa voiture et retourna à Vence.

7

Le lendemain matin, lorsque Laura arriva au Café Rossi à sept heures précises, Rudi se tenait debout sur la terrasse, un café à la main. Comme elle s'était levée tôt, Laura avait déjà pris le sien à la maison. Rudi proposa donc qu'ils partent immédiatement.

« Je voudrais te montrer le futur chantier vu d'en haut, tu comprendras mieux l'importance stratégique de la propriété Giraud pour le promoteur. Il y a une route vers là-haut, mais elle n'est pas commode, il vaut mieux prendre ma voiture. Sur le chemin du retour, nous allons voir leur terrain d'en bas. »

La vieille Peugeot de Rudi était drôle, avec des portes avant qui s'ouvraient à l'envers, un tableau de bord métallique, un capot pointu et un pare-brise plat. Mais la voiture était spacieuse et plus confortable qu'il n'y paraissait à première vue.

Ils prenaient la direction d'où elle était venue quatre jours auparavant. Quatre jours seulement, elle avait l'impression que cela faisait des mois ! L'heure était tôt pour tous les deux et ils roulaient en silence. Après quelques kilomètres, Rudi tourna à droite sur une route étroite, juste assez large pour sa voiture.

« Que se passerait-il si quelqu'un venait d'en face ? » demanda Laura.

Rudi la regarda, surpris. « On ne t'a pas appris cela quand tu as passé ton permis ? Celui qui monte a la priorité. En France, ça ne fonctionne pas toujours. Il y a beaucoup de conducteurs agressifs qui essayent de se frayer un chemin. Ils te bloquent jusqu'à ce que tu t'écartes. Et certains conducteurs ne peuvent pas faire marche arrière. Dans ce cas, reculer est plus rapide. »

La route devenait vite un chemin de terre accidenté qui serpentait vers le haut de la montagne en d'innombrables épingles à cheveux. « Quand il fait chaud, je dois m'arrêter à mi-chemin pour laisser refroidir l'eau », expliqua Rudi. « Et dans la descente, je dois m'arrêter à mi-chemin pour laisser refroidir les freins. C'est une vieille dame, après tout. »

Quand Laura eut perdu le compte des virages, ils atteignirent un beau plateau partiellement boisé. Il se prolongeait vers la droite, tandis qu'à gauche, elle aperçut une vallée étroite et profonde. Devant eux, la montagne s'élevait encore sur trois ou quatre cents mètres. Rudi continua à suivre la route vers la droite. Elle se dégradait de plus en plus.

La voiture oscillait comme un petit bateau en haute mer. « Cette route n'est entretenue que pendant la saison de la chasse, mais elle s'améliore un peu plus loin. » expliqua Rudi. Ils passèrent devant une ferme et ensuite un groupe de grands bâtiments anciens qui semblaient abandonnés.

Laura admira le paysage, qui lui rappela ses longues promenades sur la Table Mountain, derrière Le Cap. La même végétation courte, balayée par le vent, entrecoupée de roches, et la même vue imprenable sur sa droite.

Au bout d'un moment, Rudi gara la voiture à l'ombre de quelques arbres. « Nous allons marcher à partir d'ici. Ce n'est pas loin. »

Ils empruntèrent un étroit sentier jusqu'au bord du plateau. De là, la vue était à couper le souffle. Laura estima que la Côte d'Azur s'étendait sur plus d’une cinquantaine de kilomètres devant eux. Sur sa droite, elle voyait une chaîne de montagnes

et sur sa gauche une grande ville. Et devant eux s'étendait la vaste étendue de la Méditerranée.

Rudi fit son travail de guide. « La presqu'île devant nous s'appelle Cap d'Antibes. À gauche, on voit Nice et, à droite, c'est l'Estérel. »

« Si tu regardes vers le bas devant nous, tu vois une très large indentation dans la paroi de la montagne. Apparemment, cet espace couvre une centaine d'hectares. C'est là qu'ils veulent construire 'Tourrettes dans le Ciel'. Même si c'est environ 200 mètres en dessous de l'endroit où nous nous trouvons, la vue d'en bas est similaire à celle que l'on a d'ici. »

Il pointa du doigt vers la gauche. « Là-bas, derrière l'énorme rocher, on peut voir un chemin. Si tu le suis un peu, il s'infléchit légèrement vers nous et, une centaine de mètres plus loin, tu peux apercevoir une maisonnette en pierre. C'est là qu'ils ont trouvé Gastoun, en bordure de la propriété Giraud, qui s'étend de la cabane en pierre jusqu'à ce groupe de grands pins sur la droite. Comme tu peux le constater, leur terrain couvre une grande partie au milieu du projet de développement. Si les Giraud ne vendent pas, le projet tombe à l'eau. Le promoteur ne pourra pas couper la zone pour y construire une forteresse isolée pour les super-riches. »

« Vu d'ici, cela semble évident, » dit Laura. « Mais qu'un promoteur aurait recours au meurtre si quelqu'un faisait obstacle à son projet ? Et d'une manière aussi étrange ? »

Rudi regarda la mer. Au bout d'un moment, il déclara : « C'est presque une question de culture. Aux États-Unis, ils l'abattraient probablement dans la rue. En Corse, ils feraient sauter sa maison dans le village. Et en Sicile, il disparaîtrait de la

surface de la terre. Mais en France, à Tourrettes-sur-Loup ? Je n'en sais rien. Cela semble irréel. »

Au bout d'un moment, il ajouta : « Ce qui ne veut pas dire que c'est impossible. » Puis il la regarde. « Qu'est-ce que ça peut te faire, Laura ? Tu ne connaissais même pas Gastoun. »

Il était évident qu'elle devait s'expliquer avec lui. Le matin, assise sur sa terrasse avec son café, elle y avait réfléchi. Rudi pourrait l'aider beaucoup dans ses recherches. En tant qu'universitaire, il savait où et comment obtenir les informations dont elle avait besoin. Et son instinct lui disait qu'elle pouvait lui faire confiance. Bien sûr, elle pouvait se tromper, mais si elle n'était pas prête à prendre des risques raisonnables, elle n'aurait pas dû accepter ce travail.

« Rudi, asseyons-nous sur le rocher là-bas, je t'expliquerai. » Il haussa les deux sourcils, mais s'exécuta.

Elle prit une grande inspiration et commença : « Promets-moi de garder ce que je vais te dire dans la plus stricte confidentialité. Tu ne dois le raconter à personne, pas même à Naomi. Quand j'aurai fini, tu comprendras. D'accord ? »

Il acquiesça, l'air un peu inquiet. Laura poursuivit : « Eisabello ne pense pas qu'il s'agisse d'un suicide. Elle est convaincue que Gastoun a été assassiné et m'a demandé de l'aider à enquêter. » Elle marqua une pause pour lui laisser le temps de digérer l'information.

Les yeux de Rudi s'écarquillèrent. « Tu es flic ? »

« Non, je ne suis même pas détective privé. Jusqu'à lundi, je n'avais aucune idée que je ferais ce travail. J'aurais ri si tu

m'avais dit cela lundi matin. C'est Solange, la fille d'Eisabello, qui m'a contacté pour ça. »

Elle lui expliqua toute la situation sans réserve, en lui disant également qu'elle était payée pour son travail. « L'une des raisons pour lesquelles j'ai accepté est que j'avais besoin de travailler. Je suis fauchée. »

Rudi sourit. « Et l'autre ? »

« C'est ma raison principale, mais j'aime aussi Eisabello et je la comprends. Si je peux l'aider à retrouver la paix, ce sera l'autre raison. »

Rudi la regarda. « Si Eisabello a raison, tu prends un risque énorme. Si je... »

Elle l'interrompt. « J'ai bien fait comprendre à Solange que je n'enquêterai pas sur un meurtre. S'il y a ne serait-ce qu'un soupçon de meurtre, je me retire. Selon Solange, il n'y a aucun risque qu'il s'agisse d'un meurtre. Selon elle, nous allons mener une enquête fictive, une sorte de thérapie pour que sa mère reprenne pied. Mon rôle est d'aider et de soutenir Eisabello, qui ne peut pas faire le travail toute seule. D'ailleurs, après avoir lu le rapport de police hier soir, il me semble évident qu'il s'agit d'un suicide. »

Rudi se leva, s'étira et se retourna vers elle. « OK, supposons que ce soit le cas. Dans ce cas, pourquoi me demander de garder le secret ? »

Elle se leva à son tour et le regarda sérieusement. « Je te demande de garder le secret pour ma sécurité, pour le un pour cent ou même le zéro virgule un pour cent de chance que ce soit un meurtre. Personne ne doit savoir que je mène une

enquête. Et si je te raconte tout cela, c'est parce que j'ai peut-être besoin de ton aide. Enfin, si tu es prêt à m'aider. »

Rudi sourit. « Tu veux que je joue aussi au détective ? »

Elle sourit. « Non, mais j'ai besoin d'informations sur le principal suspect d'Eisabello, la société italienne Meridione Asset Management SpA. C'est elle qui est à l'origine du projet 'Tourrettes dans le Ciel'. Je suis sûre que tu sais où trouver ce dont j'ai besoin. »

Rudi fut surpris. « Tu dis 'principal suspect' ? Il y en a d'autres ? »

« Demain après-midi, nous rendons visite au parent éloigné dont tu as parlé hier, celui qui a eu une altercation avec Gastoun, » répondit Laura. « Il a déjà été blanchi par la police, mais Eisabello veut lui parler pour faire toute la lumière sur cette affaire. »

Rudi semble encore hésiter. « Quelles sont les informations dont tu as besoin sur l'entreprise italienne ? »

Elle prit une nouvelle inspiration avant de répondre. « J'aimerais voir leurs dossiers juridiques et financiers, leurs informations bancaires, leurs relations d'affaires, leurs liens politiques et les coordonnées de leurs investisseurs en Italie et sur la Côte d'Azur. Et toute information inhabituelle publiée à leur sujet dans la presse italienne et française serait également utile. » Rudy semblait amusé.

« Qu'y a-t-il de si drôle ? » demanda-t-elle.

« Tu ressembles déjà à l'inspecteur Laura, » dit Rudy en riant. « Mais je pense que je peux t'aider, au moins pour la partie

documentaire. Pour ce qui est des articles de presse, c'est une autre histoire. Ce serait un travail assez fastidieux. Il faudrait fouiller dans les archives d'une douzaine de journaux et passer au crible d'innombrables microfilms de ces dernières années. Mais je connais un journaliste à Nice Matin. Je pourrais lui demander comment procéder le plus efficacement possible. Il ne se douterait de rien. Je mène plusieurs recherches locales et je l'ai déjà consulté à plusieurs reprises. »

Laura fut satisfaite de sa réaction. Elle était presque excitée à l'idée de travailler avec Rudi. Il dut remarquer quelque chose, car il lui demanda : « Pourquoi toi tu souris maintenant ? Qu'est-ce que j'ai dit de drôle ? »

« Rien de drôle, Rudi. Je suis juste reconnaissant que tu veuilles bien m'aider. Laisse-nous jeter un coup d'œil à la propriété Giraud, en bas. »

La descente par la route sinueuse était assez impressionnante. Rudi ne voulait pas trop utiliser les freins. « Si les mâchoires de freins de ces vieilles voitures surchauffent, elles ne fonctionnent plus. Dans ce cas nous devrions descendre sans freins, ce qui est impossible avec une voiture aussi lourde, » expliqua-t-il.

Plusieurs fois, la vieille Peugeot dérapa dans les virages, mais Rudi connaissait sa voiture et la route. Ils retournèrent au village, puis remontèrent le chemin Saint-Martin. Rudi gara la voiture devant la dernière maison et ils marchèrent quelques centaines de mètres sur le sentier rocailleux.

À l'extérieur de la maisonnette, il y avait en effet de nombreuses empreintes de pas. La zone avait été complètement piétinée. Laura fut surprise de constater que la

porte était fermée mais non verrouillée. La chaise avait été placée debout contre un mur, près de la seule fenêtre. C'était une petite pièce, presque aussi haute que large. La corde avait été enlevée.

« Il n'y a pas grand-chose à voir ici après quatre mois, » remarqua Rudi.

Laura regarda autour d'elle. Alors que le rapport de police n'avait relevé que deux empreintes de chaussures distinctes, le sol était maintenant rempli de traces de pas allant dans toutes les directions. « Pour les indices dans cette remise, nous n'avons que le rapport de police. Il semble qu'ils aient été assez minutieux. La poussière des empreintes digitales est encore visible sur toutes les surfaces. Comme ils n'ont trouvé que deux empreintes de chaussures distinctes à l'intérieur de la remise, mais beaucoup d'autres à l'extérieur, cela signifie que le sol avait été balayé peu de temps avant que Gastoun ne soit retrouvé ici. »

« La police n'en a pas parlé dans son rapport ? » demanda Rudi.

« Non, curieusement, ils ne l'ont pas mentionné. Mais ils ont mentionné la fenêtre, qu'elle était fermée et ne pouvait pas être actionnée de l'extérieur », répondit Laura. « Ce qui signifie que personne d'autre ne se trouvait dans la pièce au moment de sa mort. »

Ils retournèrent ensuite à la voiture et descendirent au village. Rudi se gara sur la place. Elle lui tendit un petit papier. « C'est le téléphone de David. Je reste chez lui pour l'instant. » Elle ouvrit la portière de la voiture et en fit le tour. Debout

devant lui, elle lui demanda : « Qu'est-ce que tu fais cet après-midi ? »

Il la regarda, étonné, puis lui sourit.

« Mon directeur de thèse s'impatiente parce que je traîne les pieds depuis presque quatre ans. L'autre jour, il a fait des demandes précises et veut me revoir lundi. Je dois travailler un peu. »

Sentant sa déception, bien qu'elle essayât de la cacher, il lui prit les deux mains et ajouta : « Mais je ne travaille que jusqu'à huit heures ce soir. Après, je suis libre. On se retrouve au café ? » Elle sourit. Il lui serra légèrement les mains et partit.

Lorsque Laura arriva au bistrot à huit heures ce soir-là, la terrasse était bondée. De petits groupes de personnes se répandirent à l'extérieur, certains assis autour du lavoir, d'autres sur le mur de l'autre côté de la rue. Elle salua ceux qu'elle connaissait déjà, mais remarqua que quelques personnes se tournaient vers elle avec des regards hostiles et glacés. La plupart de ceux-là étaient des gens à qui elle n'avait jamais parlé. Elle supposa que Leslie, le fer de lance de Simone, en était responsable. Elle devrait probablement lui reparler.

Elle décida de jeter un coup d'œil à l'intérieur du bistrot pour voir si Rudi était déjà arrivé. Le bruit était assourdissant, comme d'habitude. Rudi était au bar et parlait à l'un des habitants. Elle dut se faufiler dans la foule et, à un moment donné, elle sentit distinctement quelqu'un lui toucher les seins. Lorsqu'elle se retourna, elle vit deux des frères Dalmasso. La famille avait une entreprise de construction dans la région. Le frère aîné, un

homme d'une trentaine d'années à la carrure lourde et au visage de bouledogue, se tourna vers son cadet et cria : « Le libre-service est gratuit ! »

« Tu as tort, » cria Laura, car il n'y avait pas d'autre moyen d'être entendue dans le bruit ambiant. « Je te donnerai un coup de pied si tu touches encore à mes seins, espèce de sale petit con. »

Plusieurs hommes se retournèrent et la regardèrent, puis se tournèrent vers l'autre. Son expression changea. Il ne souriait plus. Son père le regarda aussi sévèrement, lui fit un signe de la tête et ils sortirent tous les deux.

Rudi avait vu ce qui s'était passé. Il se fraya un chemin dans la foule et cria à l'oreille de Laura : « Allons dehors. »

Elle le suivit dans la rue. Ils traversèrent la route en direction du village. « Marc Dalmasso t'a embêtée ? » demanda Rudi.

« Il m'a attrapé les seins quand je le passais », répondit Laura.

Rudi secoua sa tête. « C'est un connard notoire, mais je n'ai jamais entendu parler d'une agression pareille. Les Dalmasso sont les plus fervents supporteurs du maire. Ce genre de comportement n'est pas bon pour les relations publiques. Je pense que son père va lui faire comprendre ce qu'il en pense. »

Laura haussa ses épaules. « Je l'ai vu venir. C'est le résultat de la visite de Simone. Leslie met le paquet. Je sentais la tension dans l'air quand je suis arrivée. Mais je ne m'inquiète pas, ça va passer. »

Rudi la regarda un peu soucieux, puis changea de sujet. « Demain, je serai très occupé, mais dans l'après-midi,

j'essaierai de me renseigner sur ce promoteur italien. Viens au café vendredi matin, et je te dirai ce que j'ai trouvé. »

Comme s'ils l'avaient prévu auparavant, ils traversèrent la place et entrèrent dans le vieux village. Pendant un moment, aucun d'entre eux ne parla ; tous deux semblaient perdus dans leurs pensées. Quand ils arrivèrent à la sortie sud, le soleil venait de se coucher et la nuit commençait à tomber. Ils pouvaient encore voir suffisamment pour marcher sur le petit sentier caillouteux qui menait du village à travers les oliveraies jusqu'à l'ancienne voie ferrée.

Lorsqu'ils passèrent devant un large plateau rocheux, Laura demanda à Rudi s'ils pouvaient s'y asseoir un moment. Le rocher descendait en pente douce vers la route et offrait une vue magnifique sur les environs. Avec ses rainures délavées et sa surface encore chaude du soleil, il ressemblait au dos d'un animal géant. Laura s'imagina être assise sur un énorme éléphant. Les premières étoiles apparurent dans le ciel et les senteurs de la Provence flottèrent dans l'air. Laura s'allongea et ferma les yeux.

Lorsqu'elle les ouvrit, elle vit Rudi la regarder tendrement. Avec sa main la plus proche de lui, elle saisit la chemise de Rudi et l'attira vers elle. C'était spontané, sans réfléchir, comme s'ils étaient ensemble depuis des mois. Elle voulait sentir ses lèvres sur les siennes, sentir son haleine, ses phéromones, sentir son corps contre le sien. Ils s'allongèrent côte à côte et, au fur et à mesure, leurs baisers et leurs caresses devinrent de plus en plus passionnés.

Cette nuit-là, ils ont fait l'amour sous les étoiles. Ils étaient tous deux perdus dans l'espace. Laura se sentait heureuse et

enivrée. Par la suite, aucun des deux n'a pris la peine de s'habiller. Ils sont restés longtemps nus sous le ciel. Ils parlaient de leurs désirs, de leurs passions, de leurs rêves, de leurs peurs et de ce qui les rendait forts. Et de ce qu'ils feraient s'ils vivaient sur une autre planète, là-haut dans la Voie lactée. Soudain, une étoile filante traversa le ciel et sembla tomber dans la mer.

« Vite Rudi, fais un vœu ! Mais ne me le dis pas, » dit Laura en riant. Elle souhaita que la soirée dure pour l'éternité.

Ils auraient certainement passé la nuit sur les rochers chauds si un autre couple n'était pas descendu le sentier depuis le village. Lorsqu'ils entendirent rire au loin, Laura se leva d'un bond pour s'habiller. Rudi trouva amusant qu'elle soit si pudique, mais il ne dit rien et s'habilla lui aussi.

Plus tard, alors qu'ils se tenaient tous les deux dans les bras l'un de l'autre, Rudi la regarda soudainement et lui dit : « Je ne me suis jamais senti aussi... complet, aussi paisible. »

Il avait l'air presque inquiet. Laura sentit le besoin de le rassurer et dit : « Mais c'est normal, Rudi. » Ça sonnait ridicule et ils éclatèrent tous deux de rire. Il la serra dans ses bras, puis ils rentrèrent au village.

Aucun des deux n'avait envie de retourner au bistrot. Laura savait que Rudi était seul à la maison, mais elle ne voulait pas épuiser toute la joie de ce moment. Elle avait peur que ce bonheur naissant ne s'évapore à nouveau.

Lorsqu'elle lui annonça qu'elle retournerait à Vence, il acquiesça et ils convinrent de se retrouver au café le vendredi matin. Lorsqu'elle partit, Rudi resta au milieu de la route, la regardant s'éloigner.

8

Laura se réveilla fraîche, pleine d'énergie et profondément amoureuse. Malgré l'heure matinale, elle trouva David dans la cuisine en train de préparer un steak. Elle fut ravie de le voir et l'embrassa sur la joue. En plaisantant, il lui proposa de partager la viande.

« Tu sais que je suis végétarienne, mais je prépare quelque chose pour que nous puissions manger ensemble pour échanger nos histoires. J'ai des nouvelles extraordinaires à t'annoncer ! »

Elle prit un pot de yaourt dans le réfrigérateur et versa du lait dans un grand verre. Lorsqu'elle sortit son petit-déjeuner sur la terrasse, David avait déjà commencé son steak.

« Tu ne vas pas le croire, David. Je suis maintenant détective privé ! » Elle répéta toute l'histoire des derniers jours, de la soirée chez Roussil à la visite du terrain des Giraud, mais ne mentionna pas sa soirée avec Rudi, pour éviter de faire deux révélations totalement différentes.

David l'écouta sans l'interrompre. Par deux fois, elle dut lui rappeler que son steak était en train de refroidir, alors qu'il la regardait dans un silence stupéfait. Une fois qu'elle eut terminé et qu'elle se prépara mentalement à ses objections, la réaction immédiate de David fut inattendue.

« Laissons Simone de côté pour l’instant, je vais parler à Leslie et essayer de le calmer un peu. Mais je suis profondément désolée, Laura, et je m'excuse sincèrement. J'aurais dû être plus prudent et réservé avec Solange. Je croyais qu'elle faisait une conversation amicale, qu'elle posait des questions d'ordre

général. Ton appel était inattendu et elle ne te connaissait pas. Je n'avais pas soupçonné que les questions de Solange étaient délibérées. Si son but était d'obtenir des informations précises de ma part, elle est exceptionnellement douée. »

« Tu ne devrais pas t'inquiéter pour ça, David. Solange m'a dit qu'elle avait eu du mal à obtenir des infos de toi. Ce qu'elle a appris du directeur artistique de Balmain avait bien plus de valeur à ses yeux. Mais elle le connaissait bien et lui a dit qu'elle voulait m'engager. Il était donc normal qu'il lui donne ces renseignements. »

David n'était toujours pas convaincu. « Si je ne lui avais pas dit ton nom et parlé de ton travail à Paris, tu ne serais pas dans cette situation. Je ne peux qu'espérer que Solange a raison et que c'est un suicide. Je n’aimerais pas te voir enquêter sur un meurtre. »

« Moi non plus, David, » répondit Laura. « Mais le rapport de police indique clairement que les seules empreintes de pas récentes trouvées à l'intérieur de la maisonnette étaient celles de Gastoun et du témoin qui l'a trouvé. C'est une preuve évidente qu'il s'agit d'un suicide. Je me demande comment Eisabello peut encore en douter. »

David réfléchit. « Elle a peut-être visité la remise et, comme toi, a remarqué que le sol avait été balayé peu avant. Cela semble en effet étrange. Je me demande pourquoi la police n'y a pas prêté plus d'attention. »

Laura y avait déjà réfléchi. « Peut-être parce qu'ils n'ont pas vu d'autres pas récents devant la porte, » dit-elle. « Il est également peu probable qu'un meurtrier pende sa victime. Il faudrait au moins deux agresseurs, voire trois. C'est une façon

improbable et risquée de tuer quelqu'un. Il y a des façons bien plus faciles. »

« Si un tueur veut effacer ses traces, il vaut mieux faire croire à un accident ou à un suicide », dit David. « Mais comment sont-ils entrés dans la remise ? Y a-t-il une fenêtre ? »

« Oui, il y a une fenêtre, » répondit Laura, « mais elle était fermée la nuit où Gastoun est mort et on ne peut pas l'ouvrir de l'extérieur. »

David se leva. « Retournons-y. Je veux voir l'endroit de mes propres yeux. »

Avec la moto de David, ils arrivèrent à la cabane en pierre en moins de vingt minutes. Ils pouvaient même emprunter le sentier muletier jusqu'en bas du champ et laisser la moto là. Lorsqu'ils arrivèrent à la maisonnette, David jeta un coup d'œil rapide à l'endroit devant la porte. Il passa ensuite le coin pour inspecter la fenêtre sur le côté. Le sol était rocailleux à cet endroit, et il y avait quelques broussailles. David poussa contre les battants, mais ils étaient verrouillés de l'intérieur.

« Personne n'a pu passer par cette fenêtre pour entrer dans le cabanon », déclara Laura.

David n'était pas d'accord. « Avec un gros tournevis, je pourrais l'ouvrir en dix secondes. Je l'ai fait de nombreuses fois, dans les rues de l'East End de Londres quand j'étais jeune. Si tu enveloppes ton tournevis dans un morceau de chiffon, tu peux même l'ouvrir sans laisser de trace. Théoriquement, ils auraient pu entrer dans la remise sans passer par la porte d'entrée. Une fois leur travail terminé, ils ont nettoyé le sol et claqué la fenêtre. Le sol à l'extérieur étant rocailleux, ils n'auraient pas

laissé d'empreintes de pas. Le rapport de police mentionne-t-il cette possibilité ? »

Laura réfléchit. « Ils ont mentionné la fenêtre dans la description de la scène du crime. On peut aussi voir le bas de la fenêtre sur une photo. Mais manifestement, ils n'ont pas pensé que c'était important. »

Ils restèrent tous deux silencieux pendant un moment. Puis Laura se souvint de quelque chose. « Eisabello avait ajouté quelques notes personnelles au dossier. Elle s'était informée sur les enquêtes criminelles. Je me souviens de sa longue note sur les « conclusions biaisées ». Il semble que ce soit un danger bien connu, surtout en l'absence d'autres preuves ou indices. En résumé, Eisabello estime que la police a trouvé peu d'indices en faveur d'un acte criminel et davantage de preuves de suicide. Elle a donc penché en faveur de ce dernier. Selon elle, le parti pris de la police a nui à l'enquête. Ils n'ont même pas vu d'indices laissant douter de leur conclusion préconçue, sans parler de recueillir des indices. »

David s'appuya contre le mur et regarda à travers le champ. Il semblait préoccupé. Laura ressentit le besoin de le rassurer.

« David, il est possible que Gastoun ait été assassiné, du moins en théorie. Toutefois, cela ne signifie pas pour autant que c'est le cas. Et s'il est possible d'entrer dans la remise par la fenêtre latérale, cela ne prouve pas que quelqu'un l'ait fait. Bien sûr, il est étrange que le sol ait été balayé alors que le reste de l'abri était sale. Mais cela ne signifie pas que quelqu'un ait voulu effacer les traces de pas sur le sol. Nous aussi, nous avons des préjugés. Parce que nous voulons être sûrs qu'il ne s'agit pas d'un crime, nous ne recherchons que les éléments qui

pourraient prouver qu'il s'agit d'un crime. Nous devons être conscients de ce biais et ne pas surestimer les possibilités théoriques. Je garderai cela en tête. Mais maintenant, retournons au village pour boire quelque chose. J'ai soif. »

C'était le milieu de la semaine et la terrasse du Café Rossi était vide. Seul Fred était assis à l'une des petites tables rondes près de l'entrée du bar. La table avait disparu sous le journal local qu'il étudiait. Lorsqu'il entendit la lourde moto, il leva les yeux et les salua.

« J'espérais te voir, Laura. J'ai les clés de l'ancienne maison de Martine. La grand-mère est d'accord pour la louer, mais elle n'a pas d'argent pour faire des travaux. Je lui ai proposé que tu avances les frais et elle les déduira du loyer. Veux-tu voir la maison ? »

David parut surpris. Laura lui expliqua qu'un jour ou l'autre elle devrait déménager de chez lui, et que c'était une bonne occasion. « Viens voir la maison et donne-moi ton avis, » lui dit-elle.

La maison se trouvait au cœur du village, à l'angle d'une impasse avec une ruelle qui menait au vieux château abritant la mairie. Ses trois pièces trapézoïdales, superposées, étaient spacieuses et s'agrandissaient à chaque niveau car les murs étaient plus épais en bas. Depuis la terrasse du haut, on pouvait voir les toits du village et les collines alentour, la côte et, au-delà, la mer Méditerranée.

« Cette maison est spacieuse et la vue est magnifique ! » Laura s'exclama : « Je la prends ! Quels que soient les travaux à faire ! » Elle n'avait rien trouvé de choquant en montant

l'escalier étroit et en colimaçon depuis le rez-de-chaussée, donc cela ne peut pas être trop cher, supposa-t-elle.

Pourtant, même Fred se montrait plus réaliste. « Laisse-moi d'abord demander l'avis de Patrick. C'est un rénovateur expérimenté. Il pourra te dire ce qu'il faut faire, ce que cela coûte et combien de temps cela prendra. » En descendant, il ajouta : « Tu auras aussi besoin de quelques meubles. »

Voyant son visage déçu, il plaisante : « Tu ne pourras pas dormir ici ce soir, tu sais ? ».

David rit. « On dirait que tu commences à la connaître. »

Laura posa ses mains sur les épaules de Fred et l'embrassa sur le front. « Fred, tu es mon héros. »

Ils invitèrent Fred à prendre un verre. Il promit de parler à Patrick plus tard dans la soirée.

De retour chez David, Laura alla nager. Elle avait besoin de se changer les idées et de se calmer. Après avoir enfilé son nouveau maillot de bain, elle se jeta dans la piscine. Comme toujours lorsqu'elle nage, elle perdait la notion du temps. Lorsqu'elle sortit finalement de l'eau, Birch était assis sur la terrasse et parlait à David.

« Bonjour, Birch, » dit-elle en s'approchant de la table. Il se retourna et se leva. Ils échangèrent un baiser d'air à la française.

« Bonjour, Laura. Chaque fois que je te vois, tu m'impressionnes à nouveau, et je ne parle même pas de ta silhouette. Tu nages depuis que je suis rentré, et cela fait plus d'une heure ! »

Il semblait avoir oublié la tension initiale qui régnait entre eux. Laura était contente de le voir, car elle voulait discuter de la voiture dont elle avait encore besoin pour quelque temps, même une fois installée à Tourrettes-sur-Loup. Quand l'enquête serait terminée, elle n'en aurait plus besoin. Cependant, elle décida de ne pas parler de l'enquête.

« Je vais préparer quelque chose à manger. Veux-tu te joindre à nous pour le déjeuner, Birch ? »

Il sourit : « Avec plaisir. Je vais chercher une bouteille de vin. » Alors qu'il s'asseyait, Laura entra dans la maison.

Après sa douche, elle enfila des vêtements légers et prépara un repas simple : de l'aloyau pour les hommes et un grand bol de salade pour tout le monde, avec une sélection de fromages. En revenant, ils avaient acheté du pain à Tourrettes. Le pain de seigle de Leschoni, le boulanger derrière l'église, était réputé. Certains de ses clients venaient de loin.

Birch avait apporté une bouteille d'excellent vin de sa cave et l'atmosphère était détendue. Après qu'ils aient échangé quelques plaisanteries et des nouvelles sans grand intérêt, Laura mentionna qu'elle avait trouvé une maison à Tourrettes et qu'elle pourrait s'y installer dans une semaine ou deux.

« Birch, tu m'as gentiment laissé utiliser la petite voiture rouge cette semaine. Je voulais te demander si je pouvais l'utiliser encore quelques semaines, même si j'habite à Tourrettes-sur-Loup. J'ai accepté d'aider une amie à recueillir des informations et j'ai besoin de me déplacer. Une voiture me faciliterait la tâche. »

Birch rit. « Ce vieux tacot ? Je te le donne. » Puis il lui lança un regard hésitant, comme s'il allait changer d'avis, mais il avait une autre idée.

« Mon cadeau pour toi si tu m'accompagnes à la vente aux enchères d'œuvres d'art à Monaco vendredi soir. » Il sourit d'un air penaud. « Hier soir, je me suis disputé avec ma petite amie, qui devait m'accompagner. Je ne veux pas y aller seul. Comme tu sembles apprécier l'art et t'y connaître, je peux briller avec toi à mes côtés. »

Laura réfléchit un instant. À ses yeux, Birch était un riche macho, mais pas un violeur. Bien que la frontière entre les deux soit floue, elle se trouverait dans un lieu public. De plus, ce serait l'occasion idéale pour elle de rencontrer les riches et célèbres de la Côte d'Azur.

« D'accord, » répondit-elle finalement. Cependant, il y avait un gros problème : elle n'avait rien à se mettre pour une telle occasion. Elle se renseignerait auprès d'Eisabello, qui devait savoir où trouver des boutiques de location de vêtements de luxe d'occasion.

David était rayonnant. Elle avait rétabli la paix. Pour l'instant.

Après le déjeuner, alors que Birch et David discutaient d'autres sujets, Laura s'assit dans son coin préféré sous les pins pour écrire ses pensées. Depuis sa retraite à Londres, c'était devenu une habitude qui l'aidait à digérer les événements mentalement. Parfois, cela l'amenait aussi à écrire des poèmes.

Un peu après trois heures, elle prit sa voiture pour se rendre à Tourrettes.

Eisabello l'attendait devant l'église, une boîte de gâteaux à la main. Pendant le trajet, elle donna plus de détails sur le problème avec la cousine et son mari, mais les deux femmes ne parlaient pas de l'enquête.

Le village de La Colle était étendu et la cousine habitait un bungalow dans un quartier résidentiel plutôt modeste au fond d'une vallée. Elles garèrent la voiture devant la maison, derrière une camionnette cabossée. L'espace devant la maison était jonché de matériel de plomberie hors d'usage, d'outils de jardinage, d'une voiture partiellement démontée et d'un tas de bois, probablement récupéré sur des chantiers. C'était tellement encombré que la porte d'entrée était partiellement bloquée.

Eisabello sonna, mais personne ne répondit. Au troisième coup de sonnette, elles entendirent quelqu'un bouger à l'intérieur, puis s'approcher de la porte en traînant les pieds. L'homme qui ouvrit était encore en train de rentrer sa chemise dans son pantalon. Ses cheveux étaient ébouriffés et ses vêtements froissés et tachés. Il les regarda avec des yeux rouges.

« Bonjour, Laurent. J'espère que nous ne te dérangeons pas, » dit Eisabello d'un ton enjoué. « Cela fait un moment que je voulais venir vous voir. Comme j'avais du temps devant moi et cet excellent gâteau, j'ai dit à mon amie Laura : 'allons rendre visite à Laurent et Camille. Ce sont des gens sympas, toujours heureux d'accueillir leur cousine'. Et nous voilà ! »

L'homme regarda Laura, puis la boîte, puis Eisabello. Peut-être était-ce la voix avenante d'Eisabello, ou peut-être son esprit n'était-il pas encore complètement fonctionnel, mais

sans un mot, il s'écarta pour les laisser entrer. L'intérieur de la maison reflétait le chaos de la cour d'entrée. L'air y était étouffant et vicié. C'était l'atmosphère des pièces exiguës qui sont rarement aérées.

Eisabello se rendit dans la cuisine, qui était moins encombrée, et posa sa boîte sur la table. « Camille n'est pas là ? » demanda-t-elle.

« Elle est à côté », grommela-t-il.

« Tu peux aller la chercher, Laurent ? Dis-lui que je passe juste pour prendre un café et partager ce gâteau. Je vais faire chauffer l'eau pendant ce temps. »

Étonnamment, il ne protesta pas et s'exécuta. Moins de cinq minutes plus tard, il était de retour avec sa femme. Eisabello présenta Laura. Lorsque la bouilloire siffla, Camille alla chercher dans le placard quatre tasses et quatre cuillères, un paquet de sucre et une petite bouteille de café instantané. Elle tendit un couteau à Eisabello et lui demanda de couper le gâteau.

La suite montrait les compétences en communication d'Eisabello. Ils commencèrent par échanger des banalités jusqu'à ce qu'Eisabello pose des questions sur leurs enfants. La conversation s'orienta ensuite naturellement vers des sujets familiaux jusqu'à ce qu'Eisabello mentionne la mort de Gastoun. À partir de ce moment-là, la chaleur de sa voix, qui avait déjà amené Laura à se demander ce qu'elle essayait de faire, disparut et sa voix devint plus dure.

« Nous ne vous avons pas vu à l'enterrement », déclara Eisabello. « Certains se sont posé des questions. »

« Qui ? Quelles questions ? » demanda Laurent.

« Eh bien... » Eisabello savait qu'une pause pouvait focaliser l'attention. « Ta prestation devant notre maison, à la fin du mois de janvier, le lendemain du mariage, a été le sujet de conversation du village pendant une semaine. À l'enterrement, tout le monde s'en souvenait encore. Surtout de ta menace que tu allais tuer Gastoun. »

« Quoi ? » Laurent se leva. Il fut d'un coup pleinement réveillé et furieux. « Alors, tu dis maintenant que j'ai tué ton frère ? »

« Je ne dis rien, Laurent. Mais quand tu n'es pas venu à l'enterrement, les gens de Tourrettes se sont demandés pourquoi. »

Laurent s'approcha d'Eisabello. « Je ne portais pas Gastoun dans mon cœur, et je te l'assure, c'était un voleur. Mais je ne suis pas un assassin. Tu nous as déjà envoyés les flics. Arrête tes conneries, d'accord ? Il s'est suicidé, cet imbécile. »

Eisabello semblait bien le connaître ; elle n'était pas intimidée. « Gastoun n'était pas un voleur, » répondit-elle calmement. « Si tu veux reparler de l'héritage, tu l'accuses de quelque chose qui s'est passé avant sa naissance. Et nous n'avons jamais envoyé la police à tes trousses. C'est ton comportement à Tourrettes qui les a rendus méfiants. C'est toi qui les as attirés. »

Camille s'affairait à l'évier, essayant de se tenir à l'écart de la discussion. Son mari fit un autre pas vers Eisabello. « Les flics disent que je suis hors de cause, il y a des témoins. Mais écoute-moi : s'il ne s'était pas suicidé, j'aurais fini par le faire. Maintenant, sors d'ici et ne reviens plus ! Plus jamais ! »

Eisabello se leva. « Je veux que tu saches que la police rouvre le dossier. Nous avons maintenant la preuve qu'il s'agit d'un meurtre. Alors, prépare-toi à être à nouveau interrogé, Laurent. » Elle se tourna ensuite vers Camille et lui dit : « Je suis désolée pour toi, cousine, mais tu l'as épousé. Sache qu'il n'est jamais trop tard pour arranger les choses. » Puis elle fit un clin d'œil à peine perceptible à Laura et se dirigea vers la porte.

Une fois dans la voiture et le coin de la rue tourné, Eisabello prit une grande inspiration et expira lourdement. « Bon sang, ce n'était pas facile, mais je me sens mieux. Je me méfie toujours de cette brute. Je pense qu'il est capable de tuer, surtout quand il a bu. Et il connaît suffisamment de voyous pour l'aider. J'ai inventé l'histoire de la réouverture du dossier par la police. S'il est coupable, il ne pourra plus dormir. C'est tout ce que nous pouvons faire avec lui pour l'instant.

« Mais il a raison, j'ai lu dans le rapport qu'il avait un alibi en béton, confirmé par plusieurs personnes, » objecta Laura en la regardant.

Eisabello grimaça. « Pfff... deux de ses amis ont prétendu qu'ils jouaient aux cartes chez l'un d'entre eux et leurs épouses l'ont confirmé. Je n'appellerais pas ça une preuve irréfutable. Ces ivrognes sont prêts à témoigner de n'importe quoi si tu leur offres une bière. Il se peut même qu'ils l'aient fait ensemble. Et leurs femmes, comme Camille, ont peur des coups dès qu'elles ouvrent la bouche. Ce sont tous des lâches. Mais nous savons ce que des lâches peuvent faire quand ils sont ivres. Voyons comment nous avançons avec l'enquête. Peut-être nous allons trouver quelque chose de mieux pour lui faire perdre pied. Pour l'instant, concentrons-nous sur le promoteur italien. »

Pendant le voyage de retour au village, Laura parla à Eisabello du dossier de la police et de ce qu'ils avaient remarqué pendant ses deux visites à la remise.

« Mais ne nous emballons pas. » conclut-elle. « J'ai lu votre note détaillée sur les conclusions hâtives. C'est aussi un avertissement pour nous. Aucun de ces faits ne prouve que votre frère ait été assassiné. »

« Vous avez raison, Laura, » répondit-elle. Mais le ton de sa voix suggérait un manque de conviction derrière ses mots.

9

En même temps, au sud-ouest de Naples...

La température extérieure avoisinait les 40 degrés. Naples était étouffante. Mais ici, à Posilippo, au sud-ouest de la ville, la brise marine rafraîchissait l'air et les grands arbres du parc qui entouraient la villa faisaient baisser la température de plusieurs degrés. Huit voitures de luxe étaient garées devant la villa. Les chauffeurs et gardes du corps se tenaient à proximité, la plupart d'entre eux fumaient.

À l'intérieur de la villa, huit hommes et une femme étaient réunis depuis plus d'une heure. Il était rare que les dirigeants des différents pays européens se rencontrent tous en personne. La plupart d'entre eux étaient d'ailleurs restés debout pendant toute la durée de la réunion ! Un seul était assis dans un grand fauteuil confortable, la femme debout derrière lui. Les sept autres hommes, ainsi que les trois gardes du corps postés derrière la porte, étaient debout depuis le début de la réunion. Bien que la pièce fût climatisée, certains d'entre eux commençaient à trouver le temps long.

La voix de l'homme dans le fauteuil était suave, presque douce, mais son regard était dur. « Peut-être que tu deviens vieux, Guiseppe. Tu sembles mou et paresseux. C'est mauvais pour ta santé, crois-moi. Il fut un temps où je pouvais te faire confiance pour faire avancer les choses. »

« Avec tout le respect que je vous dois, Don Cesare, comme l'a dit Mario, ce n'est pas notre faute, c'est la loi européenne.

Tant qu'ils n'ont pas terminé leur enquête, nous ne pouvons pas continuer. Tous nos sites sont sous scellés. »

La femme qui se trouvait derrière Don Cesare éclata de rire. « Tu es devenu un citoyen allemand respectueux de la loi, Guiseppe ? » demanda-t-elle.

« Donna Marando, je peux traiter avec les douanes et les fonctionnaires allemands, je peux traiter avec leurs députés, et même avec la plupart des ministres du cabinet Schmidt. Mais il s'agit ici d'affaires communautaires. Nous avons besoin d'une meilleure équipe à Bruxelles. C'est à Bruxelles que nous devons résoudre ce problème, pas en Allemagne. »

Il se tourna alors vers l'homme assis dans le fauteuil. « Si je peux me permettre, Don Cesare… »

« Fanculo ! » s'exclama la femme. « Arrête de nous raconter tes sottises ! Ce qui nous intéresse, c'est ce que tu as fait, Guiseppe, et ce que tu as l'intention de faire d'autre que de bronzer ton gros cul ! Tu devrais organiser des grèves, déclencher des bagarres, donner des coups, lancer des bombes s'il le faut... au lieu de venir ici avec tes explications idiotes sur les procédures européennes et leurs enquêtes débiles ! »

Certains des hommes debout se regardèrent les uns les autres, puis baissèrent les yeux en fixant leurs pieds.

Après un moment de silence, l'homme dans le fauteuil reprit la parole d'une voix douce. « Tu as deux semaines pour rouvrir tous nos sites en Allemagne. Et je veux que tu viennes ici chaque semaine pour me dire où tu en es. De même pour Mario, Pietro, Ermano et Valentino. Capito ? » Les hommes acquiescèrent.

« Et maintenant, Benito, viens me donner de bonnes nouvelles. Comment avancent nos opérations en France ? »

10

Le lendemain matin Laura se leva tôt. Elle n'avait pratiquement pas dormi de la nuit, impatiente de voir Rudi. Alors qu'elle garait la voiture sur la place du village et se dirigeait vers le café Rossi, Rudi sortit de la porte avec une grande tasse de café. Dès qu'il la vit, il fit demi-tour et retourna à l'intérieur pour en prendre un deuxième.

Ils s'installèrent à une table sur la terrasse latérale, près de l'ancien lavoir du village. Laura raconta à Rudi les observations de David et lui dit aussi qu'elle avait visité l'ancienne maison de Martine. « Elle nécessite quelques travaux. Fred a dit qu'il demanderait à Patrick, » ajouta-t-elle.

Rudi le savait déjà. « Hier soir, Fred a traîné Patrick du café à la maison, » dit-il en riant. « Patrick était fatigué après une dure journée de travail, mais Fred a insisté jusqu'à ce qu'il accepte. Quand ils sont revenus, Fred avait l'air content. Bien qu'il y ait apparemment pas mal de travaux à faire, Fred a persuadé Patrick de commencer lundi prochain, malgré le fait qu'il ait des projets urgents qui l'attendent. »

De tels gestes d'amitié touchaient Laura profondément. Elle connaissait Fred depuis moins d'une semaine et n'avait même pas encore rencontré Patrick. « Il faut que je trouve un moyen de les remercier. Fred m'a beaucoup aidée depuis mon arrivée. »

Rudi sourit. « Fred est très extraverti, mais avec ses manières caustiques, il n'a pas beaucoup de vrais amis. Il semble te considérer comme une candidate potentielle. Mais parlons de

ton enquête. J'ai quelques informations concernant Meridione Asset Management SpA. »

Rudi goûte son café et poursuit : « Je vais utiliser un acronyme pour faciliter la discussion et appeler la société MAM. Si tu te demandes ce que SpA veut dire, c'est l'équivalent italien d'une société anonyme. Elle ne fait pas d'appel public à l'épargne et ses actionnaires sont anonymes. Cependant, elle doit publier ses comptes annuels, ce que MAM ne fait pas. Ce n'est pas inhabituel, surtout en Italie, où il suffit de payer une petite amende chaque année. Il est donc probable que nous n'ayons jamais les comptes, mais j'y travaille encore. Peut-être pourrai-je obtenir l'information d'une autre manière. Quoi qu'il en soit, ce ne serait de toute façon pas très important. »

Il fit une pause pour qu'elle lui demande ce qu'il voulait dire par là.

Laura s'exécuta. « Pourquoi cela ? »

Rudi sourit. « D'après ce que j'ai trouvé, MAM n'est que la couche externe d'une structure assez complexe de poupées russes. Ils ont imbriqué plusieurs entreprises les unes dans les autres. La dernière partie visible est basée aux Bahamas. MAM ne signe que les gros contrats et délègue le travail à ses filiales. Tu peux être sûr qu'elle ne fait aucun profit et atteint tout juste le seuil de rentabilité. L'argent entre et sort, tandis que les bénéfices sont dissimulés dans les paradis fiscaux. Cela non plus n'est pas inhabituel. De nombreuses grandes entreprises s’organisent de cette façon pour éviter les impôts. Cela permet également d'éviter des contrôles et des questions gênantes telles que : ‘Qui contrôle les opérations’, ‘Qui est responsable’, ou ’Qui empoche l'argent’. »

Rudi poursuivit : « Le nom Meridione Asset Management SpA suggère qu'il ne s'agit pas de promoteurs immobiliers, mais d'investisseurs. Qu'importe, d'après ce que j'ai pu découvrir, ils ne s'occupent que de grands projets immobiliers dans toute l'Europe. Et si l'on considère l'ensemble de la structure, leur rôle ne se limite pas au financement de projets. Leur filiale CDS SpA, un acronyme pour Costruzioni del Sud, gère tous les projets qu'ils financent, y compris en dehors de l'Italie. CDS ne construit rien non plus. Ils ne font que gérer les projets, les décomposent en tâches qui sont alors sous-traitées à des entreprises de construction locales. » Rudi la regarda pour voir si elle suivait.

Elle lui sourit. « Je t'écoute, ne t'inquiète pas. Je suis étonnée de voir comment le secteur de la construction est organisé. Il y a beaucoup de sous-traitance par des sociétés imbriquées les unes dans les autres, avec des cloisons étanches entre elles. »

Rudi acquiesça. « Jusqu'à présent, je n'ai pu examiner que les projets italiens de la CDS, qu'elle sous-traite toujours aux trois mêmes grandes entreprises de construction italiennes. Et c'est là que ça devient intéressant. L'une de ces entreprises a récemment fait faillite. Elle avait construit la Torre dei Lombardi. Tu as peut-être entendu parler du terrible accident qui s'est produit il y a deux ans ? La Torre dei Lombardi, qui mesurait 120 mètres de haut, soit trente-deux étages, aurait été le plus haut bâtiment d'Italie. Elle s'est effondrée pendant sa construction en 1976, tuant 115 ouvriers et en blessant deux fois plus. L'enquête ordonnée par le juge a révélé que tous les matériaux utilisés, en particulier le béton, étaient de mauvaise qualité. Les sections brisées des poutres présentaient des impuretés que l'on ne trouve que dans le fer de basse qualité. En outre, les plans originaux approuvés par les autorités avaient été

simplifiés sans autorisation. La plupart des ouvriers étaient des immigrés clandestins sans permis de travail valide, et les règles de sécurité les plus élémentaires n'avaient pas été respectées sur le chantier. »

« La totale ! C'est incroyable ! Y a-t-il une loi qu'ils n'ont pas enfreinte ? » demande Laura.

« Ce n'est pas tout. J'ai également contacté Lucas, le journaliste de Nice Matin, pour lui demander comment rechercher des informations spécifiques dans les archives des grands journaux français et italiens. Il voulait savoir ce que je cherchais, et quand j'ai mentionné MAM, il m'a demandé si c'était pour leur projet 'Tourrettes dans le Ciel'. Il sait que j'habite dans le village. Puis il m'a dit que ce n'était pas leur seul projet sur la Côte d'Azur. Ils en ont au moins quatre autres le long de la côte, entre l'Italie et Saint-Tropez, tous situés dans des endroits similaires, avec des vues spectaculaires. Deux d'entre eux se trouveraient même dans des réserves naturelles protégées, ce qui est pour le moins surprenant. »

« Mais ce qui est encore plus intéressant pour nous, c'est ce que Lucas a récemment lu dans plusieurs grands journaux italiens : l'accident de la 'Torre dei Lombardi' n'est pas le seul problème de MAM en Italie. Le juge d'instruction a découvert que les deux autres sociétés sous-traitantes sont entièrement contrôlées par la mafia calabraise. Lucas avait alors écrit un article sur MAM. Son rédacteur en chef a modifié le texte, qui passait d'une information critique à ce que Lucas qualifie de publicité virtuelle. Lucas a refusé de signer l'article, qui n'a jamais été publié. Il me donnera le brouillon de son article initial si nous en avons besoin. »

Laura était impressionnée. « Tu as obtenu toutes ces informations en un seul après-midi ? »

Rudi sourit. « Entraînement. Cela fait partie de ce qu'on nous apprend en sciences sociales : comment trouver les informations dont nous avons besoin. Mais on nous apprend aussi à garder un esprit critique. Les faits que je t'ai racontés semblent impressionnants à première vue. Tu entends les mots mafia, fraude fiscale, malversation, poupées russes... et tu pourrais être tentée de tirer des conclusions hâtives. Certes, ce ne sont pas des anges. Mais cela ne veut pas dire qu'ils ont tué Gastoun, ni même que Gastoun a été tué. »

Selon Laura, Rudi minimisait un peu trop la valeur de ces informations, ce qui l'étonnait. « Que je comprenne bien. Nous savons que Gastoun a refusé de vendre son terrain à une société qui, à son insu, servait de couverture à une importante branche de la mafia italienne. Son refus est peut-être ou peut-être pas à l'origine d'un meurtre. Le sol de la remise a été balayé, ce qui pourrait avoir été fait, ou non, pour effacer les empreintes de pas. Tout cela prouve peut-être, ou peut-être pas, que Gastoun a été assassiné. Ai-je bien compris ? »

Rudi sourit. « Parfaitement résumé ! Frustrant, non ? Sur la base de ces observations nous ne pouvons que formuler une hypothèse : Gastoun a probablement été assassiné par des assassins de la mafia. Mais sans preuve pour étayer notre hypothèse, la police nous dira que ce ne sont que des spéculations, et ça ne la convaincra pas de rouvrir le dossier. »

Alfred passa devant eux avec un balai. « Ah, Laura, tu es là. David vient d'appeler. Il veut que tu le rappelles. Il dit que c'est important. »

David, et c'est important ? A-t-il perdu quelque chose, ou pire... était-ce pour Simone ? Laura entra dans le café et demanda le téléphone.

« Laura, c'est du rapide », dit David. « Je ne voulais pas l'expliquer à Alfred. Eisabello vient d'appeler. Elle m'a dit qu'elle devait te parler d'urgence. Elle attend ton appel. »

Soulagée qu'il ne s'agissait pas de Simone, Laura dit à David qu'elle était à Tourrettes et qu'elle irait voir Eisabello immédiatement. Elle raccrocha, l'expliqua à Rudi et ils convinrent de se revoir après sa visite chez Eisabello.

Quand Laura frappa à la porte d'Eisabello, celle-ci ouvrit immédiatement. Cette fois, elle salua Laura en lui faisant des bises à la française. Elles avaient la même taille. « Montez, s'il vous plaît. »

Une fois assises à la table devant la fenêtre du salon d'Eisabello, celle-ci expliqua : « J'ai quelque chose d'important à vous montrer. » Elle marqua une pause.

Une fois sûre d'avoir toute l'attention de Laura, elle poursuivit : « Avant cela, je dois vous expliquer quelque chose indispensable à votre compréhension. Gastoun était très traditionaliste. L'une de ses habitudes était de porter son plus beau costume lorsqu'il se rendait en ville. Le jour de sa mort, nous sommes allés faire des courses à Vence le matin. Lorsque nous sommes rentrés à midi, il avait rechangé pour ses vêtements habituels. Aujourd'hui, j'ai trié tous ses vêtements pour donner les plus beaux à une association caritative. Je ne voulais pas laisser d'objets personnels dans ses poches, alors j'ai tout fouillé. Voici ce que j'ai trouvé dans le costume qu'il portait le matin du jour de sa mort. »

Eisabello tendit à Laura une feuille de papier pliée. Laura la déplia. C'était une feuille de papier à lettre ordinaire avec une seule phrase dactylographiée au milieu de la page :

À minuit, dans la vieille maison en pierre sur votre terrain, au-dessus du Chemin Saint-Martin.

Laura resta sans voix. Elle n'arrivait même pas à penser clairement pendant un moment. Quelqu'un avait attiré Gastoun dans la remise. Ce bout de papier était la preuve qu'il avait été assassiné. Après tout ce que Rudi venait de lui dire, l'effet de cette note était comparable à une bombe. Gastoun avait été victime de la mafia !

Elle résuma pour Eisabello ce que Rudi avait découvert sur Meridione Asset Management SpA et conclut qu'ils devaient remettre la note à la police. « Il y a certainement des empreintes digitales sur cette feuille, y compris les vôtres et les miennes maintenant. »

Eisabello secoua la tête. « Vous pensez vraiment que ces personnes ont été assez imprudentes pour toucher le papier sans gants ? Et que pensez-vous que la police fera ? Que prouve une phrase anonyme dactylographiée sur un papier ordinaire ? Un papier trouvé quatre mois après la clôture de l'enquête ! Et trouvé comme par hasard par moi, la râleuse qui n'arrêtait pas de se plaindre que la police ne faisait pas correctement son travail ! »

Eisabello semblait en colère. « Savez-vous ce qu'ils vont me dire ? Que j'ai écrit ce papier moi-même pour les convaincre de rouvrir le dossier ! Mais ce n'est pas moi qui l'ai écrit, Laura. Pourquoi aurais-je fait cela ? Pour vous ? Vous aviez déjà accepté de m'aider dans l'enquête. J'ai trouvé ce papier et

devais vous le montrer. J'ai toujours été convaincu qu'il s'agissait d'un meurtre, mais maintenant, nous avons une preuve irréfutable : Gastoun a été assassiné. Ce que vous m'avez dit hier, le sol balayé, la fenêtre, et maintenant la connexion mafieuse de cette entreprise... tout concorde. »

Laura eut le vertige. Cette enquête tournait soudain au cauchemar. Est-ce que Eisabello pensait vraiment pouvoir traquer un tueur envoyé par la mafia ? Elle se souvint alors de l'incident de Saint-Paul.

« Eisabello, vous souvenez-vous, quand nous avons appelé de Saint-Paul mardi pour vous dire que j'accepte le travail ? Nous avons téléphoné depuis la poste. Lorsque nous avons traversé la route et que j'ai regardé en arrière pour voir s'il y avait des voitures, j'ai vu que deux hommes nous suivaient et nous observaient. Pendant le déjeuner, les mêmes deux hommes étaient assis à la table voisine de la nôtre ; tous deux étaient tournés vers nous. »

« Laura, ne soyez pas paranoïaque maintenant. Mardi, vous n'aviez même pas encore commencé à enquêter, et Solange a toujours été convaincue qu'il s'agissait d'un suicide. Pourquoi quelqu'un vous aurait-il suivie ? En fait, je n'ai pas appelé Solange ce matin pour l'avertir, je vais le faire maintenant. Ce sera une grande surprise pour elle ! Quant aux deux hommes de Saint-Paul, Laura, c'était une pure coïncidence. Ils étaient intéressés par autre chose. Vous êtes une belle femme, vous savez ? »

La remarque sembla déplacée et Laura ne réagit pas. Elle avait autre chose en tête. Elle ne voulait pas que Solange soit au courant du papier. C'était irrationnel, un sentiment qu'elle

ne pouvait expliquer. D'autant plus que Solange avait toujours été gentille, même généreuse. Non, elle n'était pas impliquée dans le meurtre de son oncle pour aider la mafia. L'idée était absurde.

Eisabello sentit son inquiétude. « Laura, je ne suis ni stupide ni naïve. Il ne me viendrait pas à l'idée de me battre contre la mafia. Tout ce que je veux, c'est convaincre la police de rouvrir le dossier. D'admettre au moins qu'il s'agit d'un meurtre. Et si possible, traduire en justice le meurtrier et ses commanditaires. Nous ne pouvons pas le faire nous-mêmes. Je sais que la mafia est une affaire pour Interpol. Mais pour l'instant, nous n'avons aucune preuve pour convaincre la police locale de rouvrir le dossier. Dites-moi, qu'est-ce que nous sommes censés faire ? Abandonner ? Maintenant que nous avons la preuve qu'il s'agit d'un meurtre ? Nous savons que nous sommes sur la bonne voie. Pour moi, la seule véritable nouvelle information est la confirmation du lien avec la mafia. Redoublons simplement de vigilance, même si personne ne sait que nous enquêtons. »

Elle avait raison. Elles ne pouvaient pas tourner le dos et continuer à vivre comme si de rien n'était. Laura ne pourrait pas vivre avec cela sur la conscience. Un innocent avait été assassiné et personne ne semblait s'en soucier, à part eux deux. Il y avait aussi David et Rudi, mais ces deux-là semblaient plus intéressés par la protection de Laura que par la justice pour Gastoun. Elle devrait au moins aider Eisabello à réunir suffisamment de preuves pour que la police prenne le relais.

« Vous avez raison, Eisabello. Nous devons être très prudents. Et c'est pourquoi ce papier doit rester secret. Vous ne devez même pas en parler à Solange. Cela n'apportera rien à l'enquête. »

Eisabello parut confus. « Pourquoi dites-vous cela, Laura ? Solange est ma fille et Gastoun était son oncle. Elle a le droit de savoir. »

Laura ne pouvait pas expliquer son hésitation, ce n'était même pas clair pour elle-même. Elle tenta une dernière fois. « J'ai lu que dans les situations critiques, les agents secrets appliquent la règle du 'besoin de savoir'. Même s'ils font confiance à quelqu'un, ils ne lui révèlent pas d'informations critiques. À moins que cela ne soit utile à leur cause. »

« Laura, je comprends ce que vous dites. Mais Solange doit vraiment savoir. C'est pour sa sécurité et la nôtre. À partir de maintenant elle doit être prudente, pour nous protéger. Si je lui disais simplement de faire attention, elle se moquerait de moi. Elle doit voir la preuve qu'il s'agit bien d'un meurtre. Je continue de penser que les deux hommes à Saint-Paul n'étaient intéressés que par votre apparence, mais à l'avenir, ça ne fera pas de mal de surveiller nos arrières, tous les trois. »

Laura était à court d'arguments, et sa suspicion à l'égard de Solange lui paraissait déraisonnable. Il valait mieux changer de sujet. « Puis-je avoir une photocopie de cette lettre, s'il vous plaît ? »

Eisabello en avait déjà préparé une. « La librairie à côté de la boulangerie a une photocopieuse. Ils me laissent parfois l'utiliser. »

« Merci, Eisabello. J'ai une tout autre question à vous poser. Pouvez-vous me conseiller un magasin qui loue des vêtements de luxe dans la région ? J'ai une invitation pour une soirée chic à Monaco vendredi soir, mais je n'ai rien à me mettre. »

Eisabello réfléchit un instant. « J'ai entendu dire qu'il y avait un tel endroit à Cannes, mais je ne pourrais pas vous dire le nom ou l'endroit. Écoutez, je vais vous montrer quelques vêtements que j'ai. Vous pourrez probablement les porter si vous en trouvez un qui vous plait, parce que nous avons toutes les deux à peu près la même taille. Je ne les ai pas portés depuis que j'avais votre âge et je n'en aurai certainement plus besoin à l'avenir. »

Une demi-heure plus tard, Laura avait trouvé une tenue simple mais magnifique, avec des chaussures assorties. C'était une robe très audacieuse à dos nu, longue et moulante, d'un bleu Yves Klein uni, avec de magnifiques motifs brodés de la même couleur.

Eisabello insista sur le fait que, parmi les trois robes qui plaisaient à Laura, celle-ci était certainement celle qui attirait le plus l'attention. « La coupe et la couleur vous vont parfaitement. Vous allez attirer tous les regards ! J'ai toujours pensé que si je n'avais pas les moyens de m'offrir une robe de Haute Couture, je devais impressionner autrement. De plus, la couleur de cette robe est un clin d'œil à l'École de Nice. »

« Merci, Eisabello. Je n'en aurai besoin que pour une nuit. Je la rendrai lundi. »

- Ne la ramenez pas, Laura. Gardez-la. Je suis sûr que je n'en aurai plus besoin et Solange non plus. Elle est plus petite que moi. Je suis contente que vous la portiez maintenant. »

Elles retournèrent dans le salon et s'assirent à la table. Eisabello apporta deux verres de thé glacé. « Réfléchissons à ce que nous allons faire maintenant, » dit-elle.

« Gastoun a dû recevoir le papier quelque part, » dit Laura. « Il était dans le costume qu'il portait ce jour-là, et il est écrit « à minuit ». Nous savons donc que le tueur était sûr que Gastoun lirait le papier avant minuit le même jour. Il a dû recevoir le papier le matin du jour fatidique et, lorsqu'il l'a lu, il portait déjà son costume. Je pense que le papier était dans la boîte aux lettres. »

Eisabello secoua la tête. « Nous n'avons pas de boîte aux lettres. Pendant les travaux de restauration de la façade, qui ont duré plusieurs mois, nous avions une boîte postale au bureau de poste. Comme j'ai pris l'habitude d'y aller tous les matins, nous l'avons conservée depuis. »

Il n'y avait qu'une seule autre possibilité, pensa Laura. « A-t-il quitté la maison ce matin-là ? »

Eisabello secoua la tête. « Non, pas que je sache. Le seul moment dont je ne suis pas certaine, c'est lorsque j'ai rendu visite à Mme Graziani, une vieille dame qui vit seule à côté du château. Chaque fois que je vais faire des courses à Vence, elle me donne une longue liste d'aliments qu'elle ne trouve pas ici, au village. J'étais peut-être partie pour une demi-heure. Gastoun était là quand je suis partie et aussi quand je suis revenue. S'il avait quitté la maison, c'était vraiment à toute vitesse et pour peu de temps. »

Laura crut savoir où il était allé. « C'est une piste pour commencer. »

Quand elle prit congé d'Eisabello, celle-ci, après l'avoir embrassée, recula d'un pas tout en la regardant et en lui touchant le bras droit. « Laura, je reconnais que c'est potentiellement dangereux. Même si je ne sais pas comment

faire sans vous, je ne peux pas vous demander de prendre des risques. C'est à vous seule de décider. Si vous souhaitez arrêter maintenant ou plus tard, je serais perdue, mais je comprendrais. »

Laura ne savait pas quoi répondre, elle a donc simplement esquissé un sourire rapide, puis s'est retournée pour partir. Elle était plus effrayée qu'elle ne l'avait jamais été. Mais que pouvait-elle faire d'autre que de rester éveillée et d'essayer d'être plus intelligente pour anticiper ceux qui finiraient tôt ou tard par la poursuivre ? Si ce n'est déjà le cas.

Elle devait parler à David et à Rudi, de préférence en même temps. S'ils étaient toujours prêts à l'aider, ils pourraient réfléchir ensemble. Laura mit la robe, les chaussures et le dossier avec la photocopie dans sa voiture et appela David.

Il répondit à la troisième sonnerie. « Ah, Laura. C'était important ? »

« Oui, c'était. David, est-ce que je peux amener Rudi ? J'ai besoin de vous parler à tous les deux. » Il accepta et elle se rendit à la petite maison rose, à la sortie du village.

Il n'y avait pas de sonnette, mais la porte du petit jardin était ouverte. Laura monta les marches et frappa à la porte. Naomi ouvrit la porte avec un grand sourire. Elle était pieds nus, vêtue d'une combinaison en lin aux ourlets effilochés, sans chemise en dessous.

« Laura ! Comment vas-tu ? C'est une visite de courtoisie ou tu cherches Rudi ? »

Naomi était la seule française que Laura ait rencontrée à ne pas la saluer spontanément par un baiser sur la joue, peut-être

parce qu'elle était plutôt petite. Elle ne lui offrit qu'un sourire, mais ne l'invita pas à entrer.

« Ce n’est pas une visite, Naomi, je cherche Rudi. Il m'aide à collecter des informations. »

Naomi la regarde avec ses grands yeux marron foncé. « Je sais, Rudi me l'a dit. Il doit revenir vers onze heures. Veux-tu entrer et l'attendre ? »

Il était 10 h 30. Laura n'était pas d'humeur à bavarder et elle devait voir Fred. « C'est très gentil de ta part, Naomi, mais je dois voir quelqu'un. Demande à Rudi de venir au Café Rossi dès qu'il le pourra, c'est important. » Elle embrassa Naomi sur la joue et s'en alla. Étrangement, elle se sentait presque reconnaissante envers Naomi.

Fred était assis à une table du Café Rossi, en train de lire Nice Matin. Laura commanda deux cafés et s'assit à sa table.

« Tiercé ? » demanda-t-elle.

« Oui, mais les courses d’aujourd’hui n’ont aucun intérêt. Quant à ta maison, je l'ai montrée à Patrick… » commença Fred.

« Rudi m'a dit, » l’interrompit Laura. « Tu es un ange, Fred. Je ne sais pas comment te remercier. »

Fred rit. « Un ange déchu, si tu tiens à utiliser l'imagerie religieuse. J'ai promis à Patrick qu'il recevrait deux cents francs lundi pour acheter les fournitures dont il a besoin pour commencer. J'espère que ça ira. Il pense que les travaux de plomberie, d'électricité et de peinture vont prendre deux semaines et coûteront environ mille deux cents francs au total. Des nouveaux francs, malheureusement. J'en ai déjà parlé à la

grand-mère de Martine. Elle a proposé que tu restes six mois sans loyer et que tu payes ensuite 200 francs par mois. »

« Fred, je vais lancer une pétition pour que tu sois gracié et que tu puisses retourner au paradis ! »

Léon avait posé leurs tasses de café sur le comptoir et elle se leva pour aller les chercher. « Veux-tu un croissant avec ton café ? »

Ils ont parlé de la vie au village et Fred a raconté des histoires drôles de son enfance dans la banlieue nord de Paris et de son travail dans cette ville. Ingénieur informatique de profession, il travaillait dans un centre de données à Paris lorsqu'il a « reçu l'appel », comme il disait. Avec sa compagne, il a disparu pendant un an dans l'ashram de Rishikesh, en Inde. C'est dans ce même ashram que les Beatles avaient médité quatre ans plus tôt. Lorsque sa petite amie a rejoint le rang des maîtresses du gourou, Fred est parti. Lors d'une brève visite à Katmandou, il a rencontré une fille de Tourrettes qui l'a emmené ici. Fred a trouvé un emploi dans un grand cabinet comptable de Nice, équipé d'un IBM 5100 flambant neuf à l'époque. L'année suivante, sa compagne est retournée au Népal tandis que Fred restait à Tourrettes.

« Je travaille toujours à temps partiel pour cette entreprise à Nice. Je les forme à un tout nouveau logiciel et j'écris de petits programmes pour personnaliser et adapter le logiciel à leurs besoins. D'ailleurs, ils m'attendent pour une réunion. Il faut que j'y aille. »

Après le départ de Fred, Laura s'apprêta à prendre le journal que Fred avait laissé sur une table voisine, lorsque Rudi arriva.

« Naomi m'a dit que c'était important. Que se passe-t-il ? » demanda-t-il.

Laura regarda derrière elle, baissa la voix et passa à l'anglais. « Nous avons la preuve du meurtre, Rudi. As-tu quelques heures de libre ? J'aimerais vous parler ensemble, toi et David. »

La nouvelle étonna Rudi. « Bien sûr. Je dois aller à Nice cet après-midi, alors je te suis en voiture. »

David était dans la cuisine, en train de hacher des crudités dans un grand bol posé à côté de lui. Une grande pièce de viande rouge était posée dans une assiette près de la cuisinière. Laura rangea la robe bleue et les chaussures dans sa chambre, prit le dossier avec la photocopie et retourna dans la cuisine.

David sembla inquiet. « Rudi vient de me dire que tu as la preuve qu'il s'agit d'un meurtre ? »

Laura essaya d'afficher un sourire rassurant, mais eut l'impression que ce fut plutôt une grimace. « Sortons sur la terrasse, boire un verre. Je vous expliquerai à tous les deux. »

Une fois installés à la terrasse de David, elle demanda à Rudi de commencer par résumer à David les informations sur Meridione Asset Management SpA. Quand Rudi avait terminé, Laura leur raconta sa visite chez Eisabello et leur montra la photocopie de la note que cette dernière avait trouvée dans la poche de Gastoun. David regarda la note un moment, puis la passa à Rudi.

Il se pencha en avant sur sa chaise, les mains croisées, et fixa la table devant lui. Après un moment de silence, il dit : « Je comprends ta position, Laura. Je ressens la même chose. Nous ne pouvons pas fermer les yeux sur le meurtre brutal d'un

homme innocent. Mais nous ne savons pas ce qui nous attend. S'ils sont prêts à tuer quelqu'un qui se met en travers de leur chemin, nous pourrions être les prochains. »

Rudi porta le papier à ses yeux. « C'est une excellente photocopie », dit-il. « On peut même voir que l'impression de la lettre O est plus faible et que le T semble légèrement penché vers l'arrière. »

David se tourna vers lui. « Et tu penses que c'est important ? »

« Cela peut le devenir, » répondit Rudi, « si jamais nous mettons la main sur la machine à écrire qu'ils ont utilisée, ce serait une preuve ». Puis il se tourna vers Laura. « Qu'est-ce que tu penses faire ? »

Laura regarde de l'un à l'autre. « Je veux trouver suffisamment de preuves pour convaincre la police de rouvrir le dossier. Tout ce que nous avons... ou plutôt tout ce que j'ai, c'est ce bout de papier. Nous pouvons penser qu'Eisabello dit la vérité, mais la police ne le pensera pas. Mais je vois une possibilité pour aller plus loin. Le meurtrier devait être sûr que Gastoun lise le papier le jour même. Comme Gastoun n'avait pas de boîte aux lettres, il ne reste qu'une seule autre possibilité : l'un des deux bistrots. »

Rudi acquiesça. « Gastoun a certainement profité de l'absence d'Eisabello pour se précipiter dans l'un des bistrots pour sa dose matinale de 'ballons blancs'. Les deux bistrots transmettent des messages aux habitants. Cependant, il ne faut pas négliger la possibilité que le papier lui ait été donné par quelqu'un dans la rue. »

David secoue la tête. « Pas dans la rue. Trop risqué. On ne sait pas qui regarde. Les villageois sont curieux. Et à Vence, si Eisabello avait vu quelqu'un lui passer un papier, elle aurait insisté pour savoir ce qui se passait. Mais s'il l'a eu dans l'un des bistrots, est-ce que cela signifie que le tueur est un local ? Cela pourrait désigner le mari de sa cousine. »

« En tout cas, cela signifie que le tueur connaissait les habitudes de Gastoun, » déclara Laura. « Mais dans quel bistrot Gastoun a-t-il reçu le mot ? Et qui l'a laissé pour lui ? Je suis à peine arrivée ici, je ne peux pas aller de bistrot en bistrot pour demander : 'Hé, avez-vous donné un papier à Gastoun le jour où il a été retrouvé mort ?' On se demanderait ce qui se passe. Cela soulèverait beaucoup de questions. »

« Moi je peux le faire, » dit Rudi. « Je le connaissais bien, et je suis formé pour poser des questions sans éveiller les soupçons. »

Laura lui sourit. « Les sociologues font d'excellents détectives. »

Rudi rit. « Il n'y a pas beaucoup de débouchés pour les diplômés en sociologie. Lors de la prochaine journée d'information, je proposerai une carrière dans la police. Ils vont adorer ça. »

David s'impatienta. « On peut manger maintenant ? »

« Attends une minute, David, » dit Laura. « Je veux d'abord mettre les choses au clair. Je suis tout à fait consciente des risques de cette enquête et je n'ai pas honte de vous dire que j'ai peur. Mais je ne peux pas abandonner maintenant. Ce n'est pas seulement pour Eisabello, c'est pour ma propre conscience,

mon sens de la morale et de la justice. Après nos conversations et compte tenu de l'enquête à venir, je sais que votre aide serait inestimable, et si je ne dis pas vitale, c'est uniquement pour ne pas vous forcer la main. Vous devez prendre votre propre décision de continuer ou arrêter ici. Si vous arrêtez, je comprendrai, sans rancune. Si vous continuez, nous partagerons l'argent que je reçois d'Eisabello. C'est le moins que je puisse faire. »

David se rassied. « Laura, tu es mon alter ego. Tu crois vraiment que je te laisserais traverser ça toute seule ? Si je peux t'aider, dis-le-moi et je serai là. Et ne parle pas d'argent. C'est une blague ou quoi ? »

Rudi acquiesça. « Je suis totalement d'accord avec David. J'ai pas mal d'autres choses à faire et ne serai pas toujours disponible. Mais tout ce que je peux faire pour t'aider, te soutenir et te protéger, je le ferai. Et ne parle plus jamais d'argent. Mais il y a une chose que je voudrais vous suggérer à tous les deux. Nous devons être très prudents. Mettons-nous d'accord sur le principe du « besoin de savoir » et n'en parlons à personne. S'il était nécessaire de révéler un fait, ne disons jamais plus que ce qu'ils ont besoin de savoir pour faire avancer notre enquête. »

Laura a dû avoir un grand sourire, car Rudi lui a demandé : « Qu'est-ce qu'il y a de drôle, Laura ? C'est un principe que nous utilisions lorsque nous préparions nos opérations en Allemagne, quand j'étais encore un activiste de gauche. C'est utile dans toutes les opérations risquées. »

Laura redevint sérieuse. « Rien de drôle, Rudi. J'ai souri, parce que j'avais dit exactement la même chose à Eisabello ce

matin, quand elle a voulu parler du papier à Solange. Je ne peux pas expliquer pourquoi, mais je ne fais pas entièrement confiance à Solange. Eisabello était choquée et, en fait, elle avait raison. Solange doit savoir. »

David avait visiblement faim. « Je vais préparer les steaks. »

Après le déjeuner, Rudi partit à l'université. Laura fit la vaisselle et s'assit sous un des grands pins. Elle voulut méditer pour se changer les idées, mais elle était trop fatiguée et s'est vite endormie.

Lorsqu'elle se réveilla, David était parti. Se sentant fraîche et déterminée, avec toute son énergie pour terminer cette enquête, elle décida d'évaluer la situation. Comme elle avait toujours trouvé que ses idées étaient plus inspirées lorsqu'elle marchait, elle se mit en route sans but précis.

Elle emprunta une petite route à flanc de montagne et s'engagea sur un petit sentier qui menait vers une étroite vallée fluviale. Le chemin montait vers le haut d'une falaise abrupte. Il y avait un passage aérien particulièrement étroit le long du sommet de la falaise, sans protection. Elle pouvait voir la rivière cascader le long de petites piscines rocheuses à une cinquantaine de mètres en contrebas.

Le chemin se terminait brusquement. Elle s'assit sur un rocher en saillie et regarda autour d'elle. Le soleil se couchait derrière la paroi devant elle. Malgré la beauté du paysage, elle se sentait déprimée. La scène lui semblait décrire une métaphore de son enquête. C'était la fin de la journée et de la piste, et elle était dans une impasse. S'ils ne découvraient pas la personne qui avait laissé le mot pour Gastoun, Laura ne voyait pas comment ils pourraient continuer.

La seule autre tactique était de bluffer, de provoquer le tueur en espérant qu'il commette une erreur. Par exemple, en faisant croire qu'elle connaissait le meurtrier de Gastoun. Mais ce serait aussi stupide que de se jeter d'ici dans l'une de ces piscines en contrebas.

Elle se leva et rentra chez elle.

11

En même temps, ailleurs...

Pour la première fois, il avait l'impression que cela n'allait pas bien se terminer. Il ne savait plus quoi faire.

« Que suggérez-vous ? »

« Je vous suggère d'arrêter de philosopher et de revenir sur terre. Regardez la situation dans son ensemble, y compris ce qui vous concerne personnellement. Oubliez les règles, les convenances et les principes et regardez vos intérêts vitaux ! »

« Mes intérêts vitaux ? Qu'entendez-vous par là ? »

« Je l'ai déjà expliqué à plusieurs reprises. Légalisez tout, inscrivez-le dans les livres. Ensuite, c'est une affaire pour les tribunaux. »

« C'est totalement inacceptable. »

« Je ne vois pas d'autre solution. »

Il ne répondit pas, mais se détourna pour regarder par la fenêtre. « Esposito m'a dit que vous étiez derrière l'affaire. »

« C'est donc ça. Et vous le croyez ? »

Il continua de regarder par la fenêtre pour gagner du temps. Il avait espéré que sa remarque ferait l'effet d'une bombe et ne s'attendait pas à une réaction aussi calme.

« Je me le demande. On peut dire que vous et moi, nous avons un passé… trouble. »

« Je ne vois pas de problème pour moi, mais vous avez raison en ce qui vous concerne. »

« Nous verrons cela plus tard, une chose à la fois. Que vous soyez responsable ou non, vous devez l'arranger. Vous aviez insisté sur le fait vous en prendriez la responsabilité. »

« Nous tournons en rond. Je le répète une fois encore : légalisez tout, inscrivez-le dans les livres. Tant qu'il s'agit d'une opération externe qui n'est pas inscrite dans les livres, vous n'êtes pas en mesure de négocier. »

« Au contraire, je pense que oui, justement. Je lui ai fait une contre-proposition. Mais il m'a ri au nez. »

« Si c'est ce que vous aviez mentionné tout à l'heure, je le comprends. Vous l'aviez insulté. »

« À un moment donné, il est devenu extrêmement arrogant. »

« Sans blague. Je pense que vous ne vous rendez pas compte de la gravité de votre situation. Il perd patience, ça a assez duré. »

« Qu'est-ce que cela veut dire ? De quel côté êtes-vous ? On dirait presque que c'est vous qui perdez patience. »

« Cela veut dire que vous devez résoudre ce problème rapidement, sinon vous affronterez des conséquences. »

« Est-ce une menace ? Je n'en crois pas mes oreilles ! »

« Vous semblez vraiment bouché. Je n'ai rien d'autre à y ajouter. Vous savez ce qui vous reste à faire. »

Choqué par le ton et ses mots, il regardait encore par la fenêtre lorsqu'il entendit le bruit de la porte qui se refermait derrière lui.

12

Cette nuit-là, Laura avait bien dormi et se réveilla en voyant le soleil se lever sur la Méditerranée. Un continuum de couleurs illuminait le ciel. Du jaune vif au bleu foncé, la mer reflétait toute la palette du ciel. « Quelle belle façon de commencer la journée ! » pensa-t-elle.

Elle prit une tasse de café, puis sauta dans sa voiture, impatiente de rencontrer Rudi. Après avoir garé sa voiture sur la place, elle se dirigea vers le Café Rossi lorsqu'elle le vit sortir de la porte du bistrot. Il tenait une grande tasse de café crème dans chaque main. En lui souriant, il se dirigea vers leur table habituelle, près de l'ancien lavoir du village. Ils s'assirent et après avoir échangé quelques mots tendres, Laura lui raconta son après-midi.

Rudi sembla impatient de partager ses découvertes avec elle. « Ce que j'ai découvert confirme l'authenticité de la note et nous aidera probablement à retirer le cousin de notre liste, une fois pour toutes. Gastoun avait reçu la note de Georges Maurel, au bistrot du Café Maurel. »

« Tu en es sûr ? » demanda-t-elle avec enthousiasme.

Si sa question agaçait Rudi, il ne le montrait pas. « J'ai parlé à Alain, le fils de Georges. C'est un homme qu'Alain n'avait jamais vu auparavant qui lui a remis le mot la veille du jour fatal. L'inconnu est entré dans le bistrot et a demandé s'il pouvait laisser un message à Gastoun Giraud. Il a dit que c'était important et qu'il devait être certain que Gastoun la recevrait le lendemain. Alain lui répondit que son père verrait Gastoun certainement le lendemain matin, puisque le Café Rossi sera

fermé. L'homme lui a alors remis une lettre fermée sur laquelle le nom de Gastoun était écrit à la main, mais rien d'autre, pas de nom de l'auteur du message.

« Il se souvient de la scène quatre mois plus tard ? » demanda Laura.

« En fait, Alain se souvenait très bien de cet homme. Il avait les cheveux roux, un fort accent italien et portait en avril un costume d'été de couleur crème clair, d'apparence coûteuse, et des gants de cuir assortis. Alain a trouvé que c'était une drôle de façon de s'habiller. »

Laura eut soudain un flash. « Rudi, l'un des deux hommes qui a suivi Solange et moi, mardi dernier, à Saint-Paul, était lui aussi roux. L'autre était brun et portait la barbe. J'avais déjà remarqué les deux hommes près de notre table au restaurant. Les hommes roux ne sont pas nombreux dans cette région, je n'en ai pas vu, à part David. »

Rudi parut intrigué. « Nous devons supposer qu'il s'agit du même homme. Mais ils ne pouvaient pas encore te connaître. Peut-être qu'ils surveillaient Solange. Mais pourquoi ? Et comment savait-il qu'il pouvait laisser un mot pour Gastoun au bistrot ? L'homme devait être sûr que Gastoun ne le chercherait pas le soir même et qu'il n'irait pas au rendez-vous au mauvais moment. Et où est l'enveloppe manuscrite ? »

« Pour l'enveloppe, je demanderai à Eisabello. Quant à tes autres questions, il aurait pu demander au village comment joindre Gastoun, et quelqu'un lui a dit de laisser un message au bistrot parce que Gastoun s'y rendrait tous les matins. Comme le Café Rossi était fermé… »

Rudi était sceptique. « Un villageois ne l'aurait-il pas plutôt envoyé chez Gastoun ? »

Après que Rudi eut noté toutes leurs questions dans un petit carnet, ils continuèrent à spéculer pendant quelque temps, mais finirent par se rendre rapidement compte qu'ils ne faisaient que repousser la vraie question : quoi faire maintenant ? Même si Eisabello avait l'enveloppe, la seule façon de faire avancer l'enquête était de retrouver l'homme aux cheveux roux. Et après ?

Rudi était plutôt pessimiste. « Si ces gars-là se rendaient compte que tu es à leurs trousses, tu serais en danger. »

« J'ai pensé la même chose hier. C'est probablement la fin de notre partie de l'enquête. Je vais informer Eisabello de tes découvertes et lui demander pour l'enveloppe. Après quoi, s'il n'y a rien d'autre à faire, je rédigerai un rapport qu'Eisabello ou Solange peuvent donner à la police. J’espère que cela suffira pour réouvrir le dossier. Le témoignage d'Alain authentifie le papier, et le papier prouve qu'il s'agit bel et bien d'un meurtre. »

Laura regarda Rudi. Comme il acquiesça, elle continua : « Je ferai cela demain. Ce soir, je serai à Monaco. J'ai été invitée à une vente aux enchères d'œuvres d'art. Cela n'a rien à voir avec notre enquête, mais c'est l'occasion de jeter un coup d'œil derrière le mur des super-riches. S'il y a du nouveau, je te le dirai. »

Laura se leva. Rudi lui prit la main et demanda : « Tu as des nouvelles de Simone ? Tu crois qu'elle est partie ? Quand j'ai salué Leslie au bistrot hier soir et que je lui ai posé la question, il ne m'a pas répondu. Il s'est juste détourné. »

« Les gens comme Simone séparent le bon grain de l'ivraie. Je ne pense pas qu'elle soit encore là, » répondit Laura en le tirant vers elle. « Leslie a pris le relais, » ajouta-t-elle en l'embrassant tendrement. Puis avec un sourire elle s'en alla.

Laura traversa la place et frappa à la porte d'Eisabello. Elle lui ouvre en souriant. « J'allais vous appeler et vous voilà ! Montez, Laura, je vous en prie. Solange est là. Elle a des nouvelles importantes et sera heureuse de vous voir. »

Lorsqu'elles atteignirent le salon d'Eisabello, Solange descendit les escaliers du deuxième étage. « Bonjour Laura. » Son expression était inhabituellement réservée. « Je dois y aller. Ma mère te mettra au courant. »

« Reste une minute, s'il te plait. J'ai aussi des nouvelles importantes, » répondit Laura. « Nous avons identifié la personne qui a laissé le mot pour Gastoun au bistrot Café Maurel. »

Les yeux de Solange s'élargirent légèrement. Eisabello était ravie. « Vous êtes fabuleuse, Laura, vraiment. Tu vois, Solange, je te l'avais dit ! »

Solange fronça les sourcils. Son expression était un étrange mélange d'incrédulité et de distraction. « Tu as identifié la personne qui a laissé le mot dans le bistrot ? »

« Je n'ai pas encore son nom et son adresse, mais j'ai une excellente description. Et tu sais quoi, Solange ? C'est l'un des deux types qui étaient assis à côté de nous au Café de la Place et qui nous ont suivies jusqu'à la poste, celui qui a les cheveux roux ! »

Eisabello était la première à réagir. Elle était sceptique. « Comment pouvez-vous en être si sûr ? » demanda-t-elle. « Vous n'avez pas vu l'homme au bistrot. »

Laura se tourna vers elle. « Je n'ai pas encore de preuve, Eisabello, mais la description de l'homme qui a laissé le mot au Café Maurel correspond à l'un des hommes qui nous avait suivis à Saint-Paul. D'ailleurs, il avait mis le mot dans une enveloppe. Est-ce que vous avez cette enveloppe ? »

« Oui, je l'ai, » répondit Eisabello. « Gastoun l'avait mise dans sa poche, avec le papier. Je ne vous l'avais pas montrée l'autre jour parce que c'était une enveloppe toute ordinaire marquée « Gastoun Giraud », rien d'autre. Je l'ai laissée dans sa chambre. Vous la voulez ? »

« Oui, s'il vous plaît, j'en ai besoin. Son nom est écrit à la main. »

Eisabello acquiesce : « Exacte, mais tout en majuscules. Un instant. »

Alors qu'Eisabello montait dans l'appartement de Gastoun au deuxième étage, Solange lui cria : « Au revoir, Mamina. »

« Je dois y aller, Laura. » dit-elle en se tournant vers la sortie. « Fais bien attention aux hommes roux. »

Laura trouva que c'était une remarque insensible. « Je ne trouve pas ça drôle, Solange. Tu ne te rends pas compte qu'ils ont attiré ton oncle dans un guet-apens et qu'ils l'ont assassiné ? »

Solange s'arrêta et se retourna lentement. « Non, Laura, je ne me rends pas compte de cela, » répondit-elle. « Mais je me

rends compte que tes spéculations sont pathétiques. Elles n'aident pas ma mère, bien au contraire. »

« Tu as vu la note… » commença Laura.

Solange l'interrompt. « Rien ne prouve que l'enveloppe que Gastoun a reçue au Café Maurel contenait le papier que ma mère m'a montré. Ce papier pourrait dater de l'année dernière, pour ce qu'on en sait. Si c'était une preuve factuelle de meurtre, comme tu le prétends, pourquoi ne le montres-tu pas à la police ? »

Laura fut perplexe. « Tu doutes de l'authenticité du papier ? Tu soupçonnes ta mère de mentir et la famille Maurel de faire un faux témoignage ? »

Solange la regarde calmement. « Comme ma mère, tu veux monter un dossier à charge, pour prouver qu'il s'agit d'un meurtre. Bourrée de préjugés, tu t'accroches à tout ce qui semble t'aider. Tu ne te demandes même pas un instant s'il n'y a pas d'autres explications à ton bazar de découvertes. J'ai aussi fait des recherches. Mais je l'ai fait de la manière la plus évidente, en interrogeant notre maire sur le projet 'Tourrettes dans le Ciel'. Il m'a dit que le projet était abandonné. Abandonné ! L'affaire est close ! Alors, s'il te plaît, dis-moi pourquoi quelqu'un, rouquin ou non, voudrait la mort de mon oncle ? Il n'y a pas de motif. Maintenant je te prie de bien vouloir m'excuser. J'ai une longue journée devant moi. » Elle partit sans un mot de plus.

Eisabello descendit. Laura était toujours en train de regarder la porte, abasourdie par la nouvelle et par le comportement hostile de Solange.

« Impossible de retrouver l'enveloppe, Laura. Je suis sûre de l'avoir laissée sur la table de nuit de Gastoun. Si vous en avez vraiment besoin, je demanderai à la femme de ménage. »

« Oui, s'il vous plaît, demandez-lui », répondit Laura. « Mais Eisabello, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que le projet 'Tourrettes dans le Ciel' avait été abandonné ? »

« Parce que je n'en ai pas eu l'occasion, » répondit Eisabello. « Solange ne me l'a dit qu'il y a une heure. Quand vous êtes arrivé ce matin, j'étais sur le point de vous appeler pour en discuter. Cela n'a pas de sens de tuer Gastoun parce qu'il fait obstacle à leur projet et d'abandonner le projet quelques semaines plus tard. »

Ce n'était en effet pas logique, mais il fallait en être certain. « Serait-il possible de vérifier cette information, Eisabello ? Comme vos terres se trouvent dans le périmètre du projet, il est normal que vous demandiez au maire où en est le projet. »

« Mais Solange lui avait déjà posé cette question hier. Qu'est-ce qu'il y a Laura, vous ne lui faites pas confiance ? »

C'était une question délicate à laquelle Laura ne pouvait pas répondre. Ses doutes n'étaient pas rationnels. Mais il fallait vérifier l'information. « Nous devons être sûrs, Eisabello. Solange a pu mal comprendre ou mal interpréter ce que le maire lui a dit. Si l'information est correcte, cela signifie qu'ils n'ont pas tué Gastoun à cause de son refus de vendre, mais pour une autre raison. »

Eisabello était d'accord que cela changerait leur enquête. Elle promit de parler au maire et d'appeler Laura par la suite.

Alors qu'elle se dirigeait vers sa voiture, Laura remarqua Derek Morton perché sur le mur près de la station de taxis, sa valise à côté de lui. Il attendait manifestement un taxi.

« Bonjour, Laura. Je suis en route pour Paris. Les vacances sont finies, retour au travail et au plaisir. »

Elle le salua. « Tu travailles à Paris ? »

« Oui, je vis et travaille là-bas depuis des années, » répondit Derek. « Ces dernières semaines, j'avais juste rendu visite à ma mère. Au fait, j'ai appris que tu as trouvé une maison. C'est une bonne nouvelle. Ma mère n'avait rien qui puisse te convenir. »

Puis il ajouta en riant : « Hier soir, elle m'a dit qu'une rumeur circulait selon laquelle tu allais ouvrir un bordel à Tourrettes. »

Laura avait le souffle coupé. « C'est Leslie ! C'est dingue ! S'il continue comme ça, il m'obligera à porter plainte pour diffamation. »

« Je ne sais pas d'où cela vient, Laura, » répond Derek. « Malheureusement, une fois que ces calomnies circulent, elles prennent une vie propre. J'en sais quelque chose. Ma mère s'en moque, même si c'était vrai. Mais certaines personnes ici adorent ce genre de rumeurs, elles en rajoutent même. Ça va être dur pour toi ces prochaines semaines. »

Le taxi arriva et s'arrêta devant eux. « Désolé, je dois partir maintenant. Voici une carte avec mon adresse et mon numéro de téléphone. Puisque tu t'intéresses à mon travail, viens me voir à Paris. Je te montrerai mes tableaux. Tu seras impressionnée. » Il afficha un dernier sourire à la Mick Jagger et monta dans le taxi.

Laura regarda la carte et lit ‘Derek Morton - Fine Arts’. Son atelier se trouvait à Saint-Germain-des-Prés, dans le sixième arrondissement, un quartier plutôt chic et cher de Paris.

Derek est plein de surprises, pensa-t-elle en glissant la carte dans la poche arrière de son jean et en se dirigeant vers sa voiture.

David n'était pas chez lui, et la maison principale semblait également silencieuse. C'était la fin de la matinée, et avant son rendez-vous chez le coiffeur qu'Eisabello lui avait recommandé, Laura avait le temps d'écrire ses pensées et d'aller nager.

En fin d'après-midi, Eisabello l'appela. Elle avait rencontré le maire.

« Vous aviez raison de me pousser à vérifier l'information, Laura. C'est plus compliqué que ce que Solange nous a dit. Le projet ‘Tourrettes dans le Ciel’ n'a pas été abandonné, mais simplement suspendu. Cette suspension est probablement due à l'enquête concernant Meridione Asset Management Srl. Jusqu'à ce que ce soit résolu, tous leurs projets en France ont été suspendus, mais aucun n'a été abandonné. Le maire est confiant que le projet va redémarrer et être achevé. Il ignore toutefois combien de temps cela va prendre. »

« Ça change quand même quelque peu les choses, Eisabello, » dit Laura. « Je suis sûr qu'ils avaient prévu ces problèmes depuis quelque temps. Pourquoi commettre un meurtre pour faire avancer l'un de leurs chantiers en France quand ils savaient que tous leurs sites en Europe allaient être bloqués ? J'y réfléchirai plus tard. Pour l'instant, je me prépare pour la réception de ce soir. Nous en reparlerons demain. »

Laura n'était pas d'humeur pour la soirée, mais elle l'avait promis et la voiture était en jeu. Birch avait suggéré qu'ils se rencontrent à 19 heures, car Monaco se trouvait à cinquante minutes de route. En sortant sur la terrasse, dans sa robe et ses chaussures bleues Yves Klein, elle vit Birch en train de parler à David.

Il s'arrêta au milieu de sa phrase et la regarda stupéfaite. Après une brève pause, il fit une citation théâtrale en tendant les deux bras,

> *« Si je pouvais écrire la beauté de tes yeux, et en chiffres tout nouveaux compter tes grâces, l'âge à venir dirait : « Ce poète ment ; de tels traits célestes n'ont jamais touché de visages terrestres. »*

En lui souriant, Laura répondit :

> *« Soyez méprisés, comme les vieillards qui mentent plus que de raison ! »*

Birch rit et, tout en embrassant ses joues, il demanda à voix basse : *« Se peut-il que la modestie trahisse davantage notre sens que la légèreté de la femme ? »*

Laura lui a répondu à l'oreille : *« Il ne suffit pas de parler, mais de parler vrai. »*

Il recula d'un pas et l'examina. « En te regardant, je me sens mieux après ma dispute avec ma copine. »

« Birch », répondit-elle, « rappelle-toi qu'il faut juste regarder, pas toucher ». Il poussa un soupir et ils dirent au revoir à David.

Ignorant les limitations de vitesse, Birch conduisait sa Bentley de façon sportive sur la corniche entre Nice et Monaco, tout en écoutant Keith Jarrett. C'était un interlocuteur charmant et sophistiqué qui en savait plus sur l'art que ce que ses remarques lors de leur première rencontre ne le laissaient supposer.

Lorsqu'elle lui demanda s'il comptait acheter des tableaux lors de la vente aux enchères, il la regarda en souriant.

« Non, cela va être trop cher pour moi, » dit-il. « Ce soir, nous sommes les invités de Jean Ricard. Il y a deux semaines, j'ai acheté quatre tableaux à la Fondation et j'ai exprimé mon intérêt pour commencer une petite collection. Ricard a probablement pensé qu'il fallait me gâter, et il m'a offert cette invitation pour la vente aux enchères de ce soir, en me disant que j'y rencontrerais des gens intéressants. À la Fondation, j'avais rencontré Andy Warhol. Il était occupé dans un atelier lorsque Ricard m'a fait visiter les lieux. Warhol avait l'air sympathique. C'est un privilège de serrer la main d'une légende. »

Laura n'avait pas imaginé que Birch pourrait éprouver des sentiments aussi humbles.

« C'est la première fois que tu viens à Monaco ? » demanda Birch.

« Non, » répondit-elle, « j'étais déjà venue il y a quelque temps, deux fois pour être précise, pour les défilés de Lanvin. Mais à chaque fois, nous sommes rentrés à Paris le lendemain. »

Ils arrivaient dans la Principauté de Monaco. Laura trouvait l'endroit étrange. Malgré sa petite taille, Monaco était un état souverain depuis un peu plus d'un siècle. Deux kilomètres carrés pour 30 000 personnes, sans compter les personnes quatre fois plus nombreuses qui étaient vitales pour le pays et viennent ici tous les jours parce qu'elles n'ont pas les moyens de vivre à Monaco ou parce qu'elles n'y sont pas autorisées. Les résidents officiels avaient le revenu par habitant le plus élevé du continent, mais ils faisaient profil bas, tandis que la famille régnante amusait le monde entier avec son feuilleton permanent.

Birch arrêta sa Bentley devant l'Hôtel de Paris. Un portier ouvrit la porte de Laura pendant que Birch remettait ses clés au voiturier. Alors qu'ils passaient devant la statue équine au centre du hall, un homme caressa la patte avant droite du cheval. Laura savait que les joueurs faisaient cela en pensant que cela leur porterait chance. L'homme jeta un coup d'œil à sa robe quand elle passait, et elle remarqua qu'il avait les cheveux roux et les yeux gris. Elle frissonna, mais se calma rapidement en pensant qu'elle devenait paranoïaque.

Alors qu'ils se dirigeaient vers la salle Empire, où se déroulait la vente aux enchères, Laura se retourna. Le rouquin était en train de parler à un homme brun et barbu. Cette fois, sa montée d'adrénaline était justifiée. Il s'agissait bien des deux hommes qui l'avaient suivie à Saint-Paul, mardi. Heureusement, ils ne regardaient pas dans sa direction, ce qui signifiait qu'ils ne l'avaient pas reconnue. Mais que faisaient-ils là ?

Lorsque Laura pénétra dans la Salle Empire, son attention fut immédiatement détournée. Le décor « grand siècle » n'était pas de son goût, mais elle devait admettre qu'il était éblouissant.

De luxueuses colonnes de marbre, des plafonds dorés et des fresques extravagantes ornaient la pièce. Il y avait beaucoup de monde, mais l'endroit était spacieux et ne paraissait pas bondé. Une quinzaine de grandes tables rondes, régulièrement réparties, pouvaient accueillir dix personnes chacune. La plupart des femmes portaient des robes de soirée de créateurs et étaient assises. Seules quelques-unes étaient debout, en petites groupes, entourées d'hommes. La plupart des hommes portaient des costumes sombres et des nœuds papillon, comme Birch. Il s'agissait bien d'une réunion de riches collectionneurs d'art.

Birch donna son nom à une femme d'âge moyen qui représentait la maison de vente aux enchères. Elle consulta une liste et leur tendit une brochure en papier glacé. Une autre femme, beaucoup plus jeune, les conduisit à une table près de la terrasse. À travers la grande baie vitrée Laura voyait les palmiers de la place du Casino. Un homme ressemblant vaguement à Maurice Chevalier les accueillit.

Birch se tourna galamment vers elle. « Laura, je te présente M. Jean Ricard, directeur et propriétaire de la Fondation Hervé Ricard. » Puis il se tourna vers Ricard : « Monsieur Ricard, voici ma compagne, Laura. » Elle regarda Birch avec surprise. Il lui sourit, gêné, alors elle ne le corrigea pas et tendit sa main à Jean Ricard. Ce dernier s'inclina si bas que Laura crut un instant qu'il allait lui faire un baiser de la main à l'ancienne. Leurs sièges se trouvaient à la droite de M. Ricard et sa jeune compagne, qu'il leur présenta comme sa petite-nièce. Les trois autres couples à leur table ressemblaient aux mondaines habituels, semblables à ceux que l'on trouve sur les photos de la section « People » de Paris Match. Ils étaient d'âge moyen, trop bronzés, et avaient

tous l'air d'avoir récemment assisté à trop de réceptions somptueuses et de galas de charité.

Le groupe à la table voisine de la leur était beaucoup plus animé. Seul l'un d'entre eux était assis tranquillement, observant la salle. Il rayonnait d'assurance et d'autorité. Probablement âgé d'une soixantaine d'années, il portait un costume coûteux et avait des cheveux gris, mi-longs, mais impeccablement coiffés. Sa barbe, taillée de près, était également grise.

Les yeux de l'homme parcoururent leur table et se posèrent un instant sur Jean Ricard, qui parlait à sa jeune compagne. Il avait dû se rendre compte que Laura l'observait, car il tourna son regard vers elle. Laura lui sourit, mais il ne lui rendit pas son sourire. Lorsque la femme à sa gauche lui parla, il se détourna de leur table et regarda dans la direction de l'entrée de la salle.

Laura n'en crut pas ses yeux lorsqu'elle vit le rouquin de l'entrée s'approcher de l’homme, s'incliner légèrement et lui parler près de l'oreille. L'homme plus âgé acquiesça et le rouquin s'éloigna.

Laura était stupéfaite. La barbe grise de la table voisine connaissait manifestement les deux hommes qu'elle avait vus dans le hall. S'agissait-il d’un parrain dont les hommes sécurisaient le hall pendant qu'il assistait à une vente aux enchères d'œuvres d'art ? Pourquoi avait-il fixé Jean Ricard ? Laura paniquait, mais elle ne pouvait pas simplement se lever et partir. De toute façon, il n'y avait pas de danger immédiat, se dit-elle. Ils ne pouvaient pas savoir que Birch l'avait invitée à venir ici. Mais tout au long de la soirée, elle garda un œil et une partie de son attention sur la table avec le chef de la mafia.

Assise à côté de l'un des plus célèbres marchands d'art, elle essayait d'apprendre tout ce qu'il voulait bien lui dire sur le marché de l'art, en espérant que ça l'aiderait à comprendre la raison de la présence du chef mafieux.

« L'art est devenu un actif alternatif, » déclara M. Ricard. « Les investisseurs et les fonds de pension s'intéressent désormais aux avantages d'investir dans une collection d'œuvres d'art, et cela se répercute sur les prix. Certains tableaux doublent de valeur chaque année, d'autres quadruplent. Nous verrons ce soir quel est le montant des enchères pour les artistes américains contemporains. Si vous regardez la table là-bas, de l'autre côté, il s'agit du fonds de pension des chemins de fer britanniques. C'est probablement le plus grand fonds d'investissement de Grande-Bretagne. Et ceux qui sont assis à la table près de l'entrée appartiennent aux fonds de pension du gouvernement norvégien, l'un des plus grands fonds d'investissement d'Europe. Mais, Madame Wilson…, je suis désolé, j'ai oublié votre prénom... »

« Laura », dit-elle.

« Laura… la métonymie latine de la victoire », dit-il en la regardant. « Birch ne m'avait pas parlé de vous quand je l'ai invité à la Fondation. Je vous aurais invités tous les deux. Vous êtes l'épouse de Birch, n'est-ce pas ? »

Laura aurait pu jouer le jeu de Birch, mais elle désapprouvait les mensonges, même anodins. Si quelqu'un déformait la vérité en sa présence, elle n'interviendrait peut-être pas pour le corriger, mais lorsqu'on lui posait une question aussi directe, elle ne pouvait pas s'empêcher de dire la vérité.

Avec un sourire, elle a donc répondu : « Non, nous ne sommes que de bons amis. J'espère qu'il ne vous a pas dit le contraire. »

« Non, je ne crois pas, » répondit Jean Ricard. « Sauf qu'il vous a présenté comme sa compagne, » sourit-il. « C'est pour cela que j'avais supposé à tort votre relation. Vous vous appelez donc Laura... »

Le ton de sa voix indiquait clairement qu'il s'attendait à ce qu'elle révèle son nom de famille, mais avec un chef de la mafia qui manifestement connaissait Jean Ricard, assis juste à côté, elle était confuse et un peu trop méfiante. Elle répondit simplement : « Oui, Laura. »

Ricard la regarda un instant, puis acquiesça et se tourna vers sa petite-nièce. Son cours accéléré sur le marché de l'art des années 70 était manifestement terminé.

Tous les tableaux des artistes américains furent vendus. Parmi eux figuraient de grands noms comme Mark Rothko, Andy Warhol et Jasper Johns. Les enchères étaient annoncées en dollars américains, et certains tableaux ont atteint des prix à huit chiffres. L'homme aux cheveux blancs qu'elle soupçonnait d'être un parrain avait acheté les cinq tableaux les plus chers : deux Lichtenstein, deux Rauschenberg et un Hopper. Le total s'élevait à plus de soixante millions de dollars, sans compter les frais !

À la fin de la vente, la plupart des participants se sont levés. Certains partaient, d'autres continuaient à discuter en petits groupes. Laura remarqua que Jean Ricard se tenait à côté du parrain. Ils discutèrent avec animation. Ricard gesticulait des deux bras tandis que l'homme à la barbe grise pointait son doigt

sur la poitrine de Ricard. C'était encore plus surprenant. Non seulement ils se connaissaient, mais ils avaient manifestement un différend !

Laura aurait préféré rentrer immédiatement chez elle, mais Birch voulait aller au bar pour rencontrer des gens. « Tu as passé plus de temps avec Ricard qu'avec moi, » se plaignit-il en plaisantant.

Lorsqu'ils sortirent finalement de l'hôtel, alors que le voiturier remettait les clés à Birch, Laura lui demanda : « Tu n'as pas peur des tests d'alcoolémie sur la route ? Je peux conduire. »

Birch sourit : « Jamais ils n'arrêteraient une Bentley. Mais si tu veux conduire, vas-y. » Il lui lança les clés.

Sur le chemin du retour, elle lui demanda s'il connaissait l'homme à la table voisine de la leur, qui avait acheté cinq des tableaux les plus chers.

« Je l'avais vu la semaine dernière, » répond Birch. « Le jour où Ricard m'avait invité. Quand j'arrivais, l'homme quittait la Fondation avec trois autres personnes, dont une très belle femme. Ricard m'avait expliqué qu'il s'agissait d'un riche industriel italien, un collectionneur d'art connu. Mais je m'intéressais plus à la femme. Malheureusement, elle n'est pas venue ce soir à la vente aux enchères. » Sa voix trahissait son regret.

« As-tu remarqué les deux hommes dans le hall d'entrée de l'hôtel, l'un aux cheveux roux et l'autre à la barbe brune ? »

Birch rit : « Je ne fais pas attention aux hommes. Je suis hétéro. »

‘Sans espoir’, pensa-t-elle. Birch continua à parler de femmes, de celle qu'il avait vue quitter la Fondation, de sa petite amie, et de plusieurs autres qu'il convoitait. Laura n'écoutait pas vraiment, elle s'enfonça littéralement dans un épais maquis de spéculations.

Contre toute attente, cette soirée avait donné une toute nouvelle perspective à leur enquête. Si Gastoun n'avait pas été tué parce qu'il barrait la route à un projet de développement rentable, son assassinat était-il lié à l'art ? Que disait Jean Ricard ? « L'art est devenu un investissement recherché. »

Gastoun était-il l'une des premières victimes de ce nouveau marché ?

13

En même temps, ailleurs...

« Che palle ! Il ne viendra plus. Fanculo ! »

« Il a senti un rat. Que-ce que tu lui as dit ? »

« Je lui ai dit que j'avais l'argent, et il a dit qu'il viendrait. J'ai proposé de l'amener et de le ramener après, mais il a voulu prendre sa propre voiture. »

« C'était stupide. Tu aurais dû insister, en faire une condition. »

« Tu fais toujours l'intelligent ! Toujours parler, parler, parler. Quand il faut agir, tu ne sais que rater, échouer, foirer. »

L'autre se leva d'un bond. « Che cazzo dici ? Vaffanculo ! »

Son partenaire se contenta d'un sourire moqueur. « J'étais sûr dès le départ que ce boulot allait être merdique. Je n'aurais pas dû t'écouter. « Dix sacs pour ensacher un vieux crouton, » as-tu dit. Tu ne m'as pas dit qu'elle avait toute une liste ! Cette femme est dingo ! »

« Le contrat venait de Lucio. Il disait que cela venait d'en haut. »

« Et tu l'as cru ! Lucio ! Le plus barjo des mabouls ! »

« N'oublie pas que le contrat à Bellagio venait de lui. Cinquante sacs pour fumer la place de ce fouleck. »

« Oh oui, je m'en souviens ! Ce dont je me souviens, c'est qu'il ne nous avait pas dit que le type dormait dans la barraque. »

« Oh pauvre, ça te travaille toujours ? »

« T’es vraiment givré. J'aurais demandé le double ! Je me casse, il ne viendra plus. »

14

« Un lien entre le meurtre de Gastoun et le marché de l'art ? » David répéta ce que Laura avait dit. « On ne peut écarter aucune piste, mais franchement, cela me paraît un peu tiré par les cheveux. »

C'était le samedi matin, et ils étaient tous les trois assis sur la terrasse de David. Laura venait de leur raconter le coup de fil d'Eisabello, ses observations lors de la vente aux enchères la veille et ses réflexions qui en découlaient. Les doutes de David firent baisser son enthousiasme, mais elle ne savait pas comment mieux expliquer son intuition. Rudi vint à son secours. Il avait dessiné un cercle sur une feuille de papier avec des croix à trois, six, neuf et douze heures.

Il posa le papier sur la table devant eux. « Voici comment je vois les choses, David. On sait qu'un inconnu aux cheveux roux et à l'accent italien a laissé le message pour Gastoun au bistrot. Soit c'est le tueur, soit il est lié au tueur. Ensuite, un rouquin a l'air d'être lié au parrain de la mafia, l'homme qui se présente comme un homme d'affaires italien, celui que Laura a rencontré hier soir. » Rudi indiqua trois heures sur le cercle.

« Jean Ricard connaît cet homme. Ils se sont disputés hier soir. » Le stylo de Rudi indiqua six heures. « Jean Ricard est un des plus grands marchands d'art, il possède la Fondation Hervé Ricard à Saint-Paul, et il est le boss de Solange. »

« Le rouquin que Laura a vu hier soir est l'un des deux hommes qui avaient suivi elle et Solange à Saint-Paul il y a quelques jours. » Rudi était arrivé à neuf heures.

« Avec Jean Ricard comme patron de Solange et Gastoun son oncle, la boucle est bouclée et les coïncidences sont vraiment nombreuses. Tu ne crois pas qu'on devrait confier tout ça à la police ? »

« Quoi ? Ton dessin ? » David rigola. « Tu penses vraiment que c'est le genre de preuve qui convaincra la police ? »

Rudi ne réagit pas à la provocation. « Non, pas le dessin. On devrait préparer un rapport complet. Nous avons des preuves solides. Alain Maurel peut témoigner que le rouquin a laissé le message et pourra sûrement l'identifier. Le papier lui-même est une preuve. Et Laura peut témoigner que le rouquin l'avait suivi à Saint-Paul et parlait au parrain qui se disputait avec Jean Ricard, l'employeur de Solange. »

David secoua la tête. « Rudi, je pensais que t'étais plus futé que ça. Pour la police, tes « faits » ne sont que des spéculations. Nous n'avons pas de preuves que les deux rouquins sont le même mec. Pour le prouver, il faudrait qu'Alain et Laura rencontrent le rouquin, mais je ne sais pas comment faire pour arranger ça, ni comment ça finirait. Et puis, l'enveloppe, elle a disparu. Eisabello est la seule à pouvoir dire que le papier était dans l'enveloppe et que les deux étaient dans la poche de Gastoun. Mais elle est grillée auprès des flics. Alors, comment vas-tu prouver que la lettre que Georges a donnée à Gastoun contenait le papier que Eisabello a montré à Laura ? Et pour le reste de tes …preuves, j'ai bien peur que la police ne soit pas tellement intéressée par les conversations entre un rouquin et un vieux gris, ni par les disputes entre les riches et influents. »

Davis prit une gorgée de café et regarda Rudi. « Ouais, ta présentation, elle sonne logique - pour nous. Ce cercle, il existe

que dans nos têtes. On se dit que les deux roux, c'est le même mec, et que la barbe grise doit être un parrain de la mafia. Mais on ne peut même pas prouver que Gastoun a un lien direct avec eux. »

« Alors, pourquoi la barbe grise ne serait pas le proprio de la boîte italienne ? » David continua « Moi, j'crois que c'est une histoire immobilière. La mafia est habituée aux enquêtes pour tous les délits possibles. Elle sait que l'affaire sera classée et que, comme d'habitude, dans peu de temps elle pourra continuer son travail. En attendant, ils achètent les terrains. Il est possible, je ne dis pas que c'est courant, qu'une personne soit tuée parce qu'elle ne veut pas vendre son terrain à la mafia. Mais je n'ai jamais entendu dire qu'un type avait été assassiné par la mafia pour un tableau. Et qu'est-ce que Gastoun a à voir avec l'art, à part être l'oncle de Solange ? »

Les hommes ! se dit Laura. Ils ne manquent jamais l'occasion d'un bon combat de coqs.

« D'accord, alors pas de 'rapport pour la police', » dit-elle à voix haute. « Nous devons continuer à enquêter. Si j'avais une petite caméra espionne, je prendrais une photo du rouquin que nous pourrions montrer à Alain. Je ne manquerai pas de le croiser à nouveau. »

« Espérons que non, » dit Rudi. « Il commencerait à se demander qui tu es et pourquoi tu apparais partout. Mais bon, quelle est la suite ? »

« J'aimerais quand même visiter la Fondation Ricard », dit Laura. « David a peut-être raison, mais cet endroit est devenu un point névralgique de notre enquête. Comment puis-je y entrer ? »

« Achète un billet pour l'exposition en cours », dit David en souriant.

« Oui, mais en tant que simple visiteur, Laura n'aurait pas accès à la zone privée, en dehors de l'espace d'exposition. La meilleure façon de visiter est de passer par Heinz, » répondit Rudi. « Il y a quelques semaines, il m'a montré le site. Je l'avais aidé à monter un gigantesque four qu'il devait construire pour cuire une énorme sculpture. Une autre fois, il m'avait déjà invité à regarder un artiste belge au travail. Il peignait simultanément avec les deux mains sur de grandes plaques de céramique. Hier soir, il m'a annoncé qu'il ouvrirait un four demain. Si tu veux visiter la fondation, je peux dire à Heinz que tu aimerais y assister. Mais tu dois savoir qu'il est un grand buveur et un coureur de jupons incurable. »

Laura rit. « Je sais. McCampbell l'appelle le « satyre du village ». J'ai eu ma première expérience avec Heinz le jour de mon arrivée. C'était il y a une semaine, d'ailleurs ! »

Incroyable, c'était il y a seulement une semaine ! Laura avait l'impression que cela faisait une éternité. Son rêve d'une vie simple et tranquille dans le sud de la France s'envolait.

« Oui, demande-lui, Rudi. Une visite dans son atelier me permettra de lui parler de Jean Ricard, des visiteurs et des choses inhabituelles qu'il a pu remarquer. Je pourrai même me faufiler un peu. Si on me surprend, je dirai que je rends visite à Heinz et que je me suis égarée. La Fondation n'est quand même pas une fosse aux lions. »

« Non, mais ils ont quatre bergers allemands qui courent en liberté sur le terrain, » dit Rudi.

« S'ils n'attaquent pas les artistes qui y travaillent, ils ne sont pas agressifs, » répliqua Laura. « En général, je m'entends bien avec les chiens. »

« Attendez, » dit David. « Avant de discuter de tels détails, demande-toi ce que tu espères obtenir en visitant la Fondation et en fouinant un peu partout. »

« Je n'ai pas de plan précis », répondit Laura. « Les nouvelles pistes s'ouvrent quand on ne les cherche pas activement. Trois personnes que nous avons rencontrées dans le cadre de cette enquête sont liées au monde de l'art. Tu peux douter de la valeur du cercle de Rudi, mais il a raison de dire que notre enquête tourne autour de la Fondation. Et je n'ai même pas encore vu l'endroit. »

Rudi était d'accord. « Moi aussi, je continue de penser que l'art joue un rôle. Nous savons que les investisseurs s'intéressent de plus en plus à l'art. Ils ne s'y intéressent pas pour la beauté, la rareté ou la maîtrise de l'artiste, ils considèrent une œuvre d'art comme une simple marchandise rentable. Peut-être que le chef de la mafia utilise l'art pour blanchir son argent sale. En général, lorsqu'ils blanchissent de l'argent, ils perdent : ils échangent cent dollars contre quatre-vingts ou même soixante. Avec la hausse des prix sur le marché de l'art, ils peuvent même espérer réaliser des bénéfices. »

« D'accord, je commence à comprendre votre raisonnement, » lâcha David. « S'il veut blanchir son argent plus efficacement, il va acheter des œuvres d'art coûteuses en espérant que leur valeur se multiplie. C'est la raison pour laquelle il s'est rendu à la Fondation, pour obtenir des conseils. Ensuite, il s'est rendu à la vente aux enchères de Monaco. OK,

si Rudi contacte Heinz Weiner pour te faire entrer à la Fondation, je vais parler à Derek Morton pour en savoir plus sur le côté sombre du marché de l'art. Peut-être que Derek a entendu parler de la Mafia. »

« Derek est à Paris », répondit Laura. « Je l'ai vu partir hier. Il m'a dit qu'il vivait et travaillait habituellement à Paris et m'a donné sa carte. Il vient de sortir de prison, mais son studio se trouve à Saint-Germain-des-Prés, pas loin de la maison de Serge Gainsbourg. Pour un artiste inconnu, Derek est plutôt bien loti. »

« Cela ne le rend pas suspect, Laura. Peut-être que sa mère a investi à Paris », dit David. « Dommage qu'il soit parti. Je ne peux pas l'interroger au téléphone sur un sujet aussi délicat. »

Rudi se leva. « Je suis désolé, mais j'ai promis à Naomi qu'elle aurait la voiture cet après-midi. En plus, je dois travailler sur ma thèse. Mais je suis sûr de voir Heinz ce soir au bistrot. Je lui dirai que tu iras le voir demain, Laura. Sois là-bas vers dix heures. »

Laura l'accompagna jusqu'à sa voiture. « Je devrais avoir terminé vers midi, » lui dit-elle. « Ce serait bien d'aller nous promener à la montagne après. »

Rudi dit qu'il préparerait un pique-nique. Puis ils se sont quittés en se disant tendrement au revoir.

15

Le dimanche matin, Laura se réveilla avec un thème récurrent dans la tête, quelque chose qu'elle avait dû rêver ou lire des années plus tôt : « se préparer c'est survivre ». Cela lui revenait sans cesse au point de l'agacer, mais elle ne se souvenait ni du rêve ni de l'origine de l'expression.

David s'était couché tard et dormait encore. Elle sortit sur la terrasse et respira profondément. Un vent chaud amenait le parfum iodé de la mer. La lumière était extraordinaire, les couleurs étaient si pleines et nettes, si saturées que sur une carte postale on aurait dit qu'elles étaient manipulées.

Des sentiments inconnus, proches de l'extase, bouillonnèrent dans son corps, se transformèrent en vers, et elle ressentit le besoin familier d'écrire. De retour dans la cuisine, elle alluma la machine à café de David, prit une douche et sortit sous les pins, avec son café, un bloc-notes et un stylo.

Deux heures plus tard, elle se présenta à l'entrée de la Fondation à Saint-Paul-de-Vence. Plusieurs cars de touristes étaient arrivés et une longue file de visiteurs s'était formée. Prête à attendre son tour et à expliquer à la caissière qu'elle rendait visite à Heinz, elle le vit sortir de l'espace d'exposition et se diriger vers son atelier. Lorsqu'elle l'appela par son nom, il lui fit signe d'entrer.

« Tu es venu avec un bus de touristes japonais ? », plaisanta-t-il après les salutations d'usage. « Tu pourras visiter l'exposition Max Ernst plus tard. Viens d'abord voir mon atelier, c'est toujours un moment excitant quand j'ouvre un four. Cette fois-ci, j'ai cuit mes propres pièces. »

Comme Rudi, Heinz était allemand. Il était plus petit et avait au moins dix ans de plus que Rudi, avec un corps musclé et un crâne chauve. Sa barbe blonde laissait juste assez de place pour son sourire taquin, accentué par ses yeux gris-bleu pétillants. Il porta une salopette et des sandales, rien d'autre. Sa personnalité espiègle était en totale contradiction avec son apparence hyper masculine. C'était un mélange inhabituel, qui expliquait certainement une partie de son succès auprès des femmes.

Alors qu'ils traversaient le magnifique jardin méditerranéen, entretenu par plusieurs jardiniers dévoués, trois des quatre bergers allemands s'approchèrent d'eux. Ils reniflèrent avec méfiance le dos de la main tendue de Laura, pendant que Heinz leur parlait, expliquant qu'il s'agissait d'une de ses amies qui venait le visiter. Laura lui demanda s'il était sûr qu'ils avaient bien compris. Il répondit qu'il était presque sûr qu'ils ne comprenaient pas un mot de ce qu'il disait, mais qu'ils associeraient désormais à son odeur un sentiment de sécurité et d'acceptation.

L'atelier de Heinz comprenait plusieurs bâtiments pour le stockage, les outils et la préparation. Une grande pièce avec plusieurs tables intégrées offrait un vaste espace de travail, et un hangar séparé abritait quatre fours de tailles différentes. Chacun d'entre eux produit un résultat différent, expliqua Heinz. Le plus petit était le plus grand que Laura ait jamais vu. À l'extérieur, près de la porte, se trouvaient les restes d'un cinquième four, encore plus grand, qu'il avait construit il y a quelques mois. Il expliqua que les deux grandes pièces réalisées par un célèbre sculpteur espagnol ne rentraient dans aucun autre four et il fallait en construire un sur mesure.

Pour ses propres créations, Heinz avait utilisé le four à bois, qu'il préférait. « Je suis un 'pyromane discipliné' dans l'âme », expliqua-t-il, « et le feu vif produit toujours des effets surprenants. »

En ouvrant le four avec précaution, il semblait impatient de voir le résultat, et celui-ci était stupéfiant. Il avait cuit deux grands disques de terre d'environ un mètre de diamètre et deux blocs massifs. C'étaient des formes géométriques nettes, avec des arêtes vives. L'argile débordait en bourrelets bruts d'une fissure qui traversait chaque sculpture à l'endroit parfait. Il n'avait pas utilisé d'émaux. Les pièces avaient été colorées par les flammes, allant du brun rougeâtre au gris bleu foncé. Certaines parties étaient brillantes, d'autres ternes. Laura savait, grâce à un ami potier qui vivait sur Table Mountain au-dessus de Le Cap, à quel point il est difficile de cuire de grandes pièces en argile solide. Elles explosent souvent et se déforment dans le four.

Bien que les sculptures en céramique de Heinz parussent magnifiques à Laura, Heinz n'était pas convaincu. « Les protubérances suintantes donnent l'impression que c'est de la merde qui sort par-là, littéralement, » proclame-t-il. « Ce serait un symbole, mais pas celui que je recherchais. Je vais les détruire. » Il invita Laura de s'assoir à une petite table métallique posée sous un arbre et lui demanda si elle voulait une bière ou un verre de vin. Elle répondit qu'un verre d'eau serait parfait.

Ils discutèrent pendant un moment de sa vie passée, de ses voyages en Europe et au Japon pour parfaire ses connaissances auprès de maîtres céramistes, et de son travail avec des artistes célèbres. Lorsqu'il l'interrogea sur ses projets à elle et lui

demanda si elle comptait rester dans la région, elle alla droit au but. « En ce moment, j'aide la mère de Solange à surmonter le suicide de son frère. Cela l'a profondément affectée. »

« Je la comprends, » dit Heinz. « Lorsque mon amie japonaise est morte dans un accident, j'ai été dévasté. Le suicide doit être pire. Et Gastoun était un type bien. »

« Tu le connaissais bien ? » demande-t-elle.

« Tout le monde le connaissait à Tourrettes, » répondit Heinz. « Quelques jours avant sa mort, il est venu à la Fondation pour parler à sa nièce. Comme il avait perdu son permis de conduire depuis longtemps, il devait venir à pied de Tourrettes. Je l'ai rencontré quand il repartait. Il semblait très contrarié, parce que Solange voulait vendre les terres familiales. Mais il n'avait vraiment pas l'air déprimé ou suicidaire. »

Laura fut surprise. « Pourquoi a-t-il fait tout ce chemin à pied pour la rencontrer ici ? Il aurait pu parler à Solange quand elle rentrait à la maison. »

Hans la regarde. « À Vence ? Solange habite à Vence, elle y a son appartement. Gastoun vivait avec sa sœur à Tourrettes. Tu ne le savais pas ? »

Laura ignora la question et demanda plutôt : « Et elle ne leur rendait pas visite tous les jours ? »

« Tu n'as pas l'air de connaître Solange, » dit Heinz en riant. « Solange n'a pas la fibre familiale et vient à Tourrettes le moins possible. Elle avait honte de son oncle alcoolique et méprise les gens de Tourrettes. Pour elle, ce sont des bouseux, alors qu'elle se voit comme une Parisienne sophistiquée. Ne te laisse pas

tromper par son charme séducteur, ce n'est pas sincère. Elle ne s'intéresse qu'à elle-même. »

Heinz devait nettoyer le four et le recharger. Comme cela allait lui prendre le reste de la matinée, il lui proposa d'aller voir l'exposition. C'était l'occasion pour Laura de visiter le domaine de la Fondation.

La propriété semblait immense, avec un grand potager et un verger attenant à quelques jolies maisons de tailles différentes, regroupées comme un petit hameau. Alors qu'elle s'approchait des maisons, un gros berger allemand lui barra la route en montrant les dents et en grognant à voix basse. C'était sans doute le quatrième chien qui n'avait pas écouté les explications de Heinz. Comme ils ne se connaissaient pas, elle préféra battre en retraite. Elle savait qu'il ne fallait jamais tourner le dos à un chien agressif et marcha donc lentement à reculons, un pas après l'autre, tout en essayant de ne pas le fixer directement.

« Brutus ! Arrête ! Assis ! » Quand elle se retourna, Jean Ricard s'exclama : « Mademoiselle Laura, quelle surprise ! Êtes-vous venue me voir ou vous êtes-vous perdue ? »

Laura expliqua qu'elle avait visité Heinz et qu'elle cherchait l'exposition Max Ernst.

Jean Ricard secoua la tête. « Heinz aurait dû vous dire que l'exposition se trouve de l'autre côté des ateliers. C'est par là. Passez le bonjour à M. Birch. » Sans un mot de plus, il passa devant elle et se dirigea vers l'une des maisons. Il lui avait fait comprendre de façon amicale qu'elle n'était pas la bienvenue. Le chien la regarda d'un air réprobateur et partit en trottinant derrière Jean Ricard.

Une fois à l'intérieur de la galerie, au lieu de tourner à gauche vers les salles d'exposition, Laura tourna à droite, en suivant la flèche « Administration ». Lorsqu'un garde tenta de la renvoyer, elle lui demanda où se trouvait le bureau de Solange. Il lui indiqua les escaliers et dit : « Au premier étage, juste en face des escaliers. Mais je ne sais pas si Mme Giraud travaille le dimanche. »

Il y avait une plaque sur la porte avec le nom et le titre de Solange. Laura frappa à la porte, mais n'eut pas de réponse. Lorsqu'elle essaya la poignée, la porte s'ouvrit. Solange n'était pas à l'intérieur. C'était un grand bureau rectangulaire, avec un mobilier design très moderne. L'un des petits murs était occupé par une bibliothèque bien garnie allant du sol au plafond. Le grand bureau blanc et léger avec une chaise en cuir blanc se trouvait devant une énorme baie vitrée. La vue était spectaculaire : le village fortifié de Saint-Paul se trouvait à gauche, avec des collines escarpées y faisant face. De l'autre côté de la pièce se trouvait un coin salon d'apparence confortable, avec quatre fauteuils rembourrés en cuir blanc. Sur les deux murs nus étaient accrochées des peintures originales de Paul Klee.

« Tu me cherches ou tu es juste curieux ? » Solange demanda derrière son épaule gauche.

Laura se tenait toujours dans l'embrasure de la porte. « Bonjour Solange ! » Elle essaya de l'embrasser sur la joue, mais Solange recula. Elle était visiblement irritée. Tout en essayant de paraître détendue et amicale, Laura expliqua qu'elle avait rendu visite à Heinz et qu'elle voulait juste lui dire bonjour.

« Ah oui ? Et comment savais-tu su que j'étais ici un dimanche ? » demanda Solange d'un ton sec.

Laura élargit son sourire et répondit : « Je ne le savais pas. J'ai décidé d'essayer. »

« Alors, comme tu ne m'as pas trouvée, tu es venu fouiner. Tu aimerais que je fasse pareil chez toi ? »

Compte tenu de leur dernière rencontre le vendredi, Laura ne voulait pas que leur relation se détériore davantage. Bien qu'elle eût très envie de voir Rudi, il fallait d'abord régler ce problème. « Je me demandais si je pouvais t'inviter à déjeuner. Pas aux frais de la Fondation, je t'emmène dans un restaurant à Vence. »

Solange passa devant elle et entra dans son bureau. Elle se retourna et, une main sur le rebord de la porte, lui dit : « Une autre fois. J'ai beaucoup à faire. » Puis elle lui claqua la porte au nez.

L'attitude de Solange était grossière ! Certes, c'était inattendu de voir quelqu'un entrer dans ton bureau en ton absence. Mais il n'y avait pas lieu d'être aussi désagréable. Était-ce dû au stress lié au travail ? Laura regarda dans les deux sens du couloir. Personne d'autre ne semblait y travailler ce jour-là.

Elle retourna voir Heinz, qui était noir de suie et lui dit en riant : « En Allemagne, embrasser un ramoneur porte chance ! ». Ils échangèrent quelques plaisanteries. Lorsque Laura lui raconta la réaction de Solange, il dit que c'était typique d'elle. « Nous avons tous une mauvaise journée de temps en temps, mais Solange n'a qu'une bonne journée de temps en temps », déclara-t-il en riant. Laura dit qu'elle reviendrait une autre fois

quand il ouvrirait un autre four. Elle lui demanda s'il y avait un raccourci vers Tourrettes.

Heinz lui indiqua une route directe, à travers la forêt. « Après avoir quitté la Fondation, au lieu de tourner à droite et de descendre la colline vers Saint-Paul, tourne à gauche, puis suis la route à travers la forêt, en restant toujours sur ta droite. »

Alors qu'elle regagnait le parking, Laura se disait que sa visite n'avait pas été tout à fait vaine. Elle n'avait rien remarqué de suspect, mais Heinz lui avait raconté des choses intéressantes sur Solange, et son comportement aujourd'hui révélait un trait de sa personnalité que Laura ne soupçonnait pas. Elle trouva également Ricard étrangement réservé ; on aurait presque pu dire « poliment hostile ».

Comme le trajet était assez court, elle laissa la capote fermée, descendit la route vers la sortie de la Fondation et tourna ensuite à gauche. Au bout d'un moment, elle se trouvait dans une forêt bien entretenue. Elle roula lentement, appréciant la route et pensant à la journée qui l'attendait.

Deux autres voitures passèrent, venant de la direction opposée. Juste avant une bifurcation, une Range Rover noire la dépassa et tourna à droite. Elle se dit que le conducteur sera arrivé au village avant elle et tourna également. Quelques centaines de mètres après le virage, elle vit la voiture noire arrêtée au milieu de la route étroite. Elle attendit quelques secondes derrière et comme rien ne se passa, elle klaxonna. Toujours pas de réaction. Elle se demanda s'ils avaient garé la voiture si négligemment ou si le conducteur ne se sentait pas bien. Pour s'en assurer, elle sortit et se dirigea vers la portière avant gauche de la voiture.

Il était difficile de voir à travers les vitres teintées. Elle tapa sur celle du conducteur. « Hé oh ! Vous allez bien ? Pourriez-vous vous écarter un peu pour me laisser passer ? »

À ce moment-là, elle avait l'impression de quelqu'un derrière elle et s'apprêtait à se retourner, lorsqu'elle ressentit comme une piqûre dans la nuque. Puis, tout devint noir.

Le choc de sa tête contre le montant de la portière la réveilla. Elle se trouvait sur la banquette arrière de la Range Rover noire. La voiture roulait assez vite sur la route du bord de mer. Le conducteur était roux. Alarmée, elle regarda à sa droite et vit l'homme barbu aux cheveux bruns. Il pointait une arme sur elle.

« Reste calme. Nous allons t'emmener voir notre patron pour une petite discussion. Si tu coopères, il ne t'arrivera rien. » Il parlait français avec un fort accent italien.

Un enlèvement pour discuter ? On voit ça dans les films de James Bond, mais pas dans la vraie vie ! Ils l'avaient droguée et kidnappée ! C'était un mauvais rêve ! Comment l'ont-ils trouvée ? Où vont-ils l'emmener ?

« Quel patron ? Qui êtes-vous ? Pourquoi m'avez-vous kidnappé ? On aurait pu parler n'importe où ! Où m'emmenez-vous ? »

Elle posait ces questions sans grand espoir de réponse, tout en cherchant frénétiquement un moyen de s'en sortir. Elle ne savait pas quoi faire. La voiture roulait trop vite pour sauter, et ce gars n'hésiterait certainement pas à lui tirer dessus. La panique l'envahit.

L'homme la regarda avec des yeux froids. « Ne fais pas l'imbécile et tais-toi. Tu auras tes réponses bien assez tôt. »

Ils arrivèrent au port de Saint-Laurent-du-Var, près de l'aéroport. La voiture s'arrêta à côté d'une jetée déserte, à l'extérieur de la zone portuaire, où un grand yacht à moteur était amarré. Il n'y avait pas âme qui vive. L'homme roux sortit et ouvrit la portière de son côté. Il avait également un pistolet pointé sur elle.

« Sors. Marche lentement devant moi et monte sur le bateau. »

« Pourquoi sur le bateau ? Où est votre patron ? Où allons-nous ? » Laura était sérieusement alarmée.

« Tais-toi et sors, » répondit le roux. « Ou as-tu besoin d'une autre piqûre ? »

Elle regarda fiévreusement autour d'elle. Il y avait quelques personnes à la station-service, à plus de cent mètres. Inutile de crier, elle serait morte avant qu'ils n'arrivent. S'ils répondent même à son appel.

« Esci, puttana ! » s’exclama le rouquin en pointant son arme dans son visage. L'homme à la barbe brune lui attrapa le bras et la sortit de la voiture. Elle ne voyait pas ce qu'elle pouvait faire d'autre, alors elle marcha devant eux. Une planche étroite menait à bord du bateau.

« Monte dans la cabine inférieure », ordonna le rouquin. Il verrouilla la porte derrière elle.

Le moteur démarra. Quelqu'un tira la planche, jeta les lourdes amarres sur le pont et sauta sur le bateau. Moins de

deux minutes plus tard, le bateau prit de la vitesse. À travers les hublots assez larges, elle put voir qu'ils se dirigeaient droit vers le large.

Il n'y avait pas d'île à proximité de cette partie de la côte. Peut-être que leur patron se trouvait sur le bateau, ou sur un plus gros yacht plus loin. C'était probablement la raison pour laquelle ils ne l'avaient pas tuée dans la forêt. Ils voulaient la faire parler, pour savoir pour qui elle travaille, qui d'autre est impliqué et quelles informations elle détient. Mais ensuite, ils ne pouvaient plus la laisser partir. Elle avait vu leurs visages. Ils la feront disparaître. Ils l'abattront et jetteront son corps à la mer.

Ils avaient passé les caps et la mer devenait agitée. Le bateau ralentit pour éviter de heurter constamment les courtes vagues. Laura devait agir, et vite. Il serait impossible de maîtriser deux hommes armés. La porte était verrouillée et les hublots scellés. Elle vérifia les casiers. Ils étaient tous vides. Il s'agissait d'un bateau loué.

Elle cherchait encore lorsque l'homme à la barbe brune ouvrit la porte. « Sors ! » ordonna-t-il en pointant son arme sur elle. « Par là. Marche devant moi jusqu'à l'arrière du bateau. »

C'est donc fini, se dit-elle. Ce sont les derniers instants de ma vie. Elle scruta désespérément son environnement. Son esprit s'emballa. Elle devait détourner son attention, sauter par-dessus bord.

C'est alors qu'elle la vit. Sa dernière chance : L'amarre ! Jetée négligemment sur le pont.

Quand l'homme marcha sur la grosse corde entremêlée, elle s'abaissa, attrapa la corde et tira de toutes ses forces. L'homme trébucha, perdit l'équilibre et recula en titubant. Elle prit une grande inspiration, plongea par-dessus bord et nagea le plus profond sous l'eau, aussi longtemps qu'elle le put.

Lorsqu'elle a sorti la tête pour prendre l'air, le bateau était à plus de 200 mètres et tournait. Elle prit alors une autre grande inspiration et replongea. Ses poumons étaient sur le point d'exploser lorsqu'elle entendit le moteur passer au-dessus d'elle. Elle remonta à la surface. Ils étaient à quelques centaines de mètres et tournèrent à nouveau. Sa respiration s'était à peine calmée. Lorsqu'elle les vit approcher, elle respira profondément et plongea à nouveau. Elle resta à trois ou quatre mètres de profondeur. Quand cela commença à devenir noir devant ses yeux, elle entendit le bateau passer au-dessus d'elle.

Une fois remontée, elle se sentit complètement épuisée et se demanda combien de temps elle pourrait encore tenir. Elle remarqua alors qu'ils s'éloignaient de plus en plus.

Il est difficile de voir une tête ou d'évaluer visuellement sa position dans une mer agitée. Il n'y a pas de points de repère. Ils avaient perdu l'endroit où elle avait sauté et cherchaient plus loin.

Elle regarda autour d'elle pour s'orienter. La côte et les bâtiments de Nice avaient disparu derrière l'horizon. Elle ne vit plus que les sommets des collines derrière Tourrettes et les hautes montagnes des Alpes au loin. Comme la skyline de Nice n'était plus visible, elle estima qu'elle se trouvait entre 15 et 20 km de la côte. Elle ôta ses chaussures, son pantalon et sa

chemise, puis se mit à nager en direction des collines. Le bateau des gangsters s'éloignait en slalomant.

Elle essaya de ne pas paniquer à l'idée de la distance qui la séparait du rivage. À Durban, elle avait l'habitude de nager le long de la côte, à quelques centaines de mètres du rivage, en revenant parfois sur la plage pour se reposer. Deux heures de natation dans une piscine étaient amusantes comparées à ce qui l'attendait. Elle en avait pour au moins huit heures. Et encore, si les courants ne la déportaient pas.

Elle se dit qu'elle était bien préparée pour la natation de longue distance. Très tôt, elle avait appris à bien respirer et à se positionner correctement. Elle essaya de se détendre et d'adopter une routine, en répétant mentalement les instructions qu'elle avait mémorisées. Position neutre de la tête. Coudes hauts. Mains en coupe pendant la nage. Doigts légèrement écartés. Coups de pied en deux temps. Utiliser le moins de muscles possible. Compter les coups. Après cinq cents coups, se retourner pour se reposer, compter jusqu'à trente, continuer. Et ainsi de suite.

Bientôt, elle ne compta plus et se contenta de nager. Essaye de rester positive, se dit-elle. De retour sur la plage, elle appellerait un taxi pour le village. Rencontrer Rudi. Mais elle n'avait pas d'argent. Juste une culotte et un soutien-gorge. Et huit heures de natation devant elle. Dans une telle situation, il est difficile d'avoir des pensées positives. De toute façon, elle remarqua que le stress la maintenait éveillée.

Au bout d'un moment, elle ne sentait plus ses muscles. Ses mouvements étaient devenus mécaniques et elle pensait pouvoir continuer indéfiniment. Mais elle avait soif, ce qui est

particulièrement pénible quand on nage dans l'eau. Elle n'avait rien bu depuis le verre d'eau que Heinz lui avait offert le matin. Elle n'avait pas mangé non plus, à part un yaourt et une pomme au petit-déjeuner. Il y a des gens qui ont traversé la Manche à la nage, mais ils étaient suivis par toute une équipe dans un bateau. Ils pouvaient manger et boire tant qu'ils restaient dans l'eau.

Sa situation était désastreuse. Pour le moment, elle avait peu de doutes sur le fait qu'elle atteindrait tôt ou tard le rivage. Elle devait toutefois trouver des vêtements et appeler à l'aide. Les seuls numéros locaux qu'elle connaissait par cœur étaient ceux de David et d'Eisabello. Rudi n'avait pas de téléphone.

Son plus gros problème, c'était la mafia. Désormais, elle était dans leur ligne de mire. Les deux hommes ne l'avaient pas trouvée dans l'eau, mais ils n'étaient pas sûrs qu'elle soit morte non plus. Ils allaient la chercher, s'informer et faire tout ce qu'il fallait pour finir leur travail.

Cela signifiait qu'elle ne pouvait même pas aller voir la police et leur dire que deux tueurs étaient à ses trousses et qu'elle avait été kidnappée ! Même si la police la croyait, que pourrait-elle faire pour la protéger ? Laura ne pouvait décrire que les deux hommes et leur voiture, qui, de toute façon, était probablement louée ou volée. Les tueurs avaient plus de chances de la trouver avant que la police ne les retrouve ! Tant que ces tueurs étaient dans la rue, elle ne serait plus en sécurité ici !

Après ce qui lui semblait une éternité, elle commença à avoir froid et à se sentir épuisée. Le manque de nourriture et d'eau se faisait sentir. Elle se retourna sur le dos et tenta de se

détendre, mais une courte vague la submergea et elle cracha l'eau salée.

Avec la fatigue croissante, des pensées défaitistes apparurent. Âgée d'un peu plus de trente ans, elle était peut-être au sommet de ses capacités physiques, mais pourrait-elle nager pendant huit heures sans eau ni nourriture ?

Lorsqu'elle s'arrêta un instant pour pédaler dans l'eau et s'orienter, elle remarqua une élévation à l'horizon. Les montagnes derrière Tourrettes étaient maintenant à droite, et elle ne voyait toujours pas la skyline de Nice. Le courant ! David avait mentionné qu'il y avait un fort courant de surface d'est en ouest le long de la côte. Au lieu de revenir directement à la plage, elle nageait en diagonale vers Cannes, qui se trouvait beaucoup plus loin ! Si elle ne se dégageait pas du courant, celui-ci risquait de l'entraîner le long de la côte jusqu'à Marseille.

Le soleil était à mi-chemin de la descente. Il devait être environ 17 heures. Cela faisait plus de quatre heures qu'elle nageait ! Il valait mieux ne penser à rien. Juste les deux coups suivants, inspirer, les deux coups suivants, inspirer...

Au début, elle n'en était pas sûre, puis elle entendit clairement le moteur. Elle s'arrêta et regarda autour d'elle pour voir d'où venait le bruit. Heureusement, ce n'était pas le puissant moteur du bateau du gangster. C'était le toctoc sourd d'un petit inbord. En se retournant, elle vit les couleurs vives de la proue d'un petit bateau apparaître sur sa gauche. S'il continuait dans sa direction, manifestement vers Nice, le bateau allait la dépasser de loin.

Elle agita les deux bras, donna des coups de pied dans l'eau et cria aussi fort qu'elle le pouvait. Pendant environ une minute, le bateau continua d'avancer et l'avait presque dépassée lorsque l'homme à l'arrière réagit. Il ralentit le moteur et fit tourner le bateau vers elle. Elle pleura de joie.

« Vous faites du stop ? », l'homme plaisanta lorsqu'il se trouva à un mètre d'elle. « Donnez-moi la main, mademoiselle, et montez. Waouh, vous avez fait tout ce chemin depuis la Corse dans cette tenue ? »

C'était un vieux pêcheur aux yeux pétillants, assis à l'arrière de son « pointu », le bateau de pêche en bois typique de la région. Chaque bateau était peint d'une manière unique, mais toujours dans des couleurs vives.

Il lui offrit une veste. « Prenez ça pour vous couvrir. Voulez-vous manger ou boire quelque chose ? »

« Merci, » dit-elle en mettant sa veste sur ses épaules, « juste de l'eau, ce serait bien. »

Il lui tendit une bouteille d'eau. « Qu'est-ce qui vous amène si loin du rivage, mademoiselle ? » demanda-t-il.

« J'ai sauté d'un bateau », répondit Laura. « Un bateau à moteur rapide. » Elle ne voulait pas mentir, alors elle se tint au plus près de la vérité.

« Sautée ? Une bagarre ? » Il avait l'air attentif.

« En quelque sorte. Mais je n'avais pas pensé à la distance que je devais nager, » ce qui était vrai. « Où allez-vous ? »

« Je rentre à Nice, au port Lympia », répondit-il. « Voulez-vous que je vous dépose ailleurs ? »

Laura pensait que Nice serait plus sûr que Saint-Laurent. David ne verrait pas d'inconvénient à faire quelques kilomètres de plus pour venir la chercher. « Nice est très bien. Je vais appeler un ami pour qu'il vienne me chercher. Cela ne vous dérange pas si les gens voient que vous avez une femme à moitié nue dans votre bateau ? »

« Vous rigolez ? Je serai célèbre ! On parlera de moi pendant des années, » dit-il en riant.

Il s'appelait Pipoun. Il expliqua qu'il ne pêchait pas ce jour-là et qu'il revenait de la visite d'un parent à Golfe Juan. Il décrivit ensuite la vie paisible et idyllique que sa famille menait depuis des générations. Mais son fils voulait gagner plus d'argent maintenant.

« Il le regrettera bien assez tôt », déclara Pipoun, « mais le bateau et notre appartement seront toujours là pour l'attendre. »

Ils discutèrent pendant tout le trajet et, après presque deux heures, ils arrivèrent à l'entrée du port. Quand ils s'approchaient de la jetée, deux pêcheurs les saluèrent. Lorsque Pipoun monta à terre pour attacher l'amarre au ponton, une douzaine de ses amis l'attendaient.

« Hé Pipoun, où as-tu trouvé cette belle nymphe ? » s'écria l'un d'eux. « Tu nous as toujours caché où tu pêchais. Maintenant, tu dois tout nous dire. À ton âge, une seule nymphe, c'est déjà trop ! » Ils éclatèrent tous de rire.

« Elle est tombée d'un bateau », répondit Pipoun. « Je l'ai vue nager vers le rivage. Au lieu de faire vos blagues idiotes,

apportez-lui plutôt une couverture pour qu'elle puisse se couvrir et sortir du bateau. »

Quelqu'un lui passa une fine couverture. Laura remercia le pêcheur et la noua sur son épaule gauche. Pipoun l'accompagna jusqu'à la capitainerie. Laura le remercia et lui dit qu'elle avait apprécié le temps passé avec lui et qu'elle reviendrait, mais qu'elle ne pouvait pas dire quand.

« Venez au port. Ne m'attendez pas là-bas, en mer. Je ne vais pas tous les jours à Golfe Juan », plaisanta-t-il. Elle l'embrassa sur les deux joues.

Lorsque Laura expliqua au capitaine du port qu'elle avait sauté d'un bateau à moteur et que Pipoun l'avait récupérée alors qu'elle nageait vers le rivage, le fonctionnaire demanda des détails. Il voulait connaître le nom du capitaine du bateau. C'est un crime d'abandonner quelqu'un en mer. Il voulait qu'elle dénonce les hommes et porte plainte. Elle lui dit qu'ils n'avaient probablement rien remarqué et que tout était de sa faute. Personne n'avait été blessé et elle ne voulait pas porter plainte. Il finit par céder, à contrecœur, mais prit note de son nom et de son adresse. Elle lui demanda si elle pouvait utiliser son téléphone pour appeler un ami qui viendrait la chercher.

David a répondu à la première sonnerie. « Laura ! » Il était manifestement soulagé. « Qu'est-il arrivé ? Rudi a trouvé ta voiture dans les bois entre Saint-Paul et Tourrettes ! »

Elle se tourna vers le mur et baissa la voix, convaincue que le capitaine du port parlait couramment anglais. « David, je t'expliquerai tout plus tard. Je ne peux pas le faire maintenant. S'il te plaît, écoute. Ne dis à personne que je t'ai appelé, seulement à Rudi. Il doit savoir que je vais bien. Ensuite, viens

vite au port de Nice. Je suis dans la capitainerie. Apporte des vêtements et des chaussures. Conduis prudemment. »

« Tu as dit le port de Nice ? Comment es-tu arrivé là-bas ? » demanda David. « D'accord, je vais rassurer Rudi et je serai là dans une demi-heure. »

Lorsque David arriva avec ses vêtements, Laura était en train de rigoler avec le capitaine du port. Des passants l'avaient regardée avec curiosité et elle était sûre qu'ils avaient tiré la mauvaise conclusion. Le capitaine du port lui avait offert un verre de rhum et lui avait raconté des histoires drôles de ses expériences avec les yachts de passage. Il expliqua que les 'pointus' n'occupaient qu'une petite partie de la marina. Le Port Lympia était le plus ancien port de la Côte d'Azur et qu'il accueillait aussi de grands yachts, des navires marchands et des ferries.

Laura s'habilla dans une pièce adjacente, puis remercia le capitaine du port pour son aide et sa compagnie. Il lui dit qu'il retournerait la couverture quand Pipoun lui apportera ses croissants le lendemain matin.

Après avoir quitté le bureau, Laura demanda à David de rouler seulement une centaine de mètres et de s'arrêter à un endroit où ils pourraient parler sans être entendus. Là elle lui raconta brièvement ce qui s'était passé. Au fur et à mesure qu'elle résumait son aventure, les yeux de David s'agrandissaient. « Allons voir la police. C'est totalement hors de contrôle ! »

« Pas de police, David ! Si je vais à la police, les tueurs sauront que je suis en vie et ce sera ton pari qui trouvera l'autre en premier. La police ne peut pas assurer ma sécurité. En ce

moment, les tueurs ne sont pas sûrs que je sois encore en vie. J'ai sauté alors que nous étions à plus de 10 kilomètres du rivage. Peu de gens peuvent nager aussi loin. Ils vont penser que je me suis noyé. Mais ils vont surveiller mes endroits habituels pendant quelques jours, juste pour être sûrs. »

« Alors, qu'est-ce que tu décides ? Où veux-tu aller maintenant ? » demanda David.

« Ce soir, je prendrai une chambre dans un petit hôtel ici à Nice, » répondit-elle. « J'ai besoin de me reposer. Retrouvons-nous demain matin, tous les trois, à mon hôtel. Nous déciderons alors de ce que nous allons faire. As-tu dit à Rudi que j'allais bien ? J'ai faim ! »

David s'arrêta place Garibaldi pour acheter une très grande portion de socca, une spécialité culinaire niçoise. Il s'agit d'une crêpe géante faite de farine de pois chiches et d'huile d'olive, cuite et dorée sur une grande plaque. Le propriétaire du stand de socca leur indiqua un petit hôtel dans la rue Cassini. C'était la haute saison, mais il y avait encore une chambre disponible. David paya la chambre et prit la carte de visite de l'hôtel. Sachant que Laura était épuisée, il lui tendit la socca et 100 francs en lui promettant de revenir avec Rudi dans la matinée.

Laura ramena la socca dans sa chambre et la dévora. C'était incroyablement savoureux. Si elle n'avait pas été aussi fatiguée, elle serait allée en chercher encore une fournée. Au lieu de cela, elle prit une longue douche, puis s'effondra dans son lit confortable. Elle s'endormit en quelques minutes.

16

Le téléphone dans sa chambre la réveilla d'un profond sommeil. Totalement désorientée, Laura décrocha. En entendant que deux hommes l'attendaient à la réception, elle a eu un moment de panique. Elle se dit cependant que les gangsters ne pouvaient pas la trouver ici et qu'ils ne l'attendraient pas poliment à la réception. Ce ne pouvait être que David et Rudi. « Dites-leur que j'ai besoin de dix minutes, » dit-elle. Elle ouvrit les rideaux et regarda le ciel. Le soleil avait déjà dépassé les toits. Il devait être plus de dix heures.

Lorsqu'elle descendit dans le hall, elle vit David et Rudi assis sur les deux chaises près de la réception, en train de discuter. Rudi était face à l'ascenseur et se leva en la voyant. Il s'approcha et la prit dans ses bras. Ils restèrent là, sans parler, à se tenir l'un l'autre, jusqu'à ce qu'elle aperçoive David et le salua à son tour. « Le petit déjeuner n'est servi que jusqu'à 10 heures, mais j'ai négocié un pot de café à prendre dans le jardin de l'hôtel, » dit David. « Rudi a amené des pâtisseries de Tourrettes. »

Une fois tous assis, elle raconta les événements de la veille : sa visite à la Fondation, l'enlèvement et sa fuite jusqu'à son sauvetage.

« Comment ont-ils su que tu allais passer par cette route ? » se demanda Rudi. « Ils ont dû te suivre, mais depuis combien de temps ? » Il expliqua alors qu'ils étaient très inquiets, mais qu'ils ne pouvaient rien faire.

Quand elle n'était toujours pas arrivée à Tourrettes à 13 heures, il avait décidé d'aller voir à la Fondation. Sur le chemin de Saint-Paul, il a trouvé sa voiture abandonnée dans les bois.

Après avoir cherché les bois pendant un moment, il est allé voir David et ils se sont allés ensemble à la police de Vence.

« La police nous a demandé si tu étais suicidaire, handicapée, malade ou droguée, » expliqua David. « Lorsque j'ai répondu par la négative, ils nous ont dit de revenir dans trois jours. Pour eux, ta disparition n'avait rien d'inquiétant. Lorsqu'un adulte valide disparaît, ils attendent apparemment toujours trois jours avant de faire quoi que ce soit. La plupart des adultes disparus réapparaissent ou donnent des signes de vie dans les trois jours, nous ont-ils dit.

Rudi poursuit : « Le fait que tu sois disparu sans un mot, en laissant ta voiture dans les bois, ne les a pas impressionnés. Ils nous ont dit qu'ils avaient vu des choses bien plus étranges lorsque des femmes décidaient de partir. Et s'ils devaient enquêter sur toutes les disparitions d'adultes, ils devraient engager une armée. »

David prit le relais. « Nous avons donc mené nos propres recherches, en demandant à tous ceux qui te connaissent. Je passe sur les réponses stupides que nous avons reçues. Mais Eisabello était vraiment inquiète. Peut-être devrions-nous lui faire savoir que tu vas bien. »

« Non, David ! Ne lui dis pas que vous m'avez trouvé. Ne le dis à personne, s'il te plaît ! Je dois disparaître pendant quelques jours, du moins jusqu'à ce que je trouve un moyen de faire arrêter ces gangsters. Je ne peux pas retourner chez toi, David, ni à Tourrettes, » dit-elle en regardant Rudi.

Ils acquiescèrent tous les deux. « Je comprends, » dit Rudi, « mais cela ne peut durer qu'un temps, Laura. Tu ne peux pas

t'enfuir éternellement. Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? Tu ne veux pas quitter le pays, j'espère ? »

Laura secoua la tête. « Non, de toute façon, cela ne résoudrait rien. La mafia a les bras longs. Je ne serai en sécurité nulle part. Avant, je n'étais qu'une nuisance. Maintenant que j'ai vu leurs visages, je représente un risque. Il faut que la police agisse, mais comment les alerter ? Si je vais simplement voir la police et que je leur dis que j'ai été kidnappé, la mafia saura que je suis toujours en vie et redoublera d'efforts pour me retrouver. »

David la regarda. « Sans raison convaincante, la police ne fera rien avant mercredi. Et après, tu seras juste une personne disparue. À part placarder une affiche dans chaque commissariat, je ne vois pas ce qu'ils vont faire. »

« David, tu ne peux pas aller voir la police et leur dire que je suis toujours disparue », dit Laura. « Ce serait une fausse déclaration. En tant qu'étranger, tu pourrais avoir des ennuis. »

« Je sais », dit David. « Mais si nous ne signalons pas ta disparition, les gangsters supposeront que nous savons que tu es en vie. »

Il y eut un long moment de silence. Tous trois fixèrent la cafetière en argent posée sur la table du jardin.

« Tu pourrais te cacher quelque part et nous continuons l'enquête », suggéra Rudi.

Laura secoua la tête. « Nous ne savons pas ce que la mafia sait déjà. Comment m'ont-ils trouvée à Saint-Paul ? Je suppose qu'ils savent beaucoup de choses sur mes lieux et mes relations. Si j'ai été suivie, tu le seras à ton tour, j'en suis sûre. Si vous

continuez à enquêter, ce ne sera qu'une question de temps avant que vous ne finissiez sur le bateau comme moi. Et vous n'êtes pas aussi bons nageurs que moi. » La plaisanterie leur échappa visiblement.

Soudain, elle eut une idée. « Si je ne peux pas me montrer ici, le seul endroit où je peux continuer l'enquête est Paris. »

« Paris ? Pourquoi Paris ? » demanda Rudi.

L'idée prit forme dans son esprit. Paris lui sembla une bonne option. « Je suis de plus en plus convaincue qu'il y a un lien entre le meurtre de Gastoun et la Fondation. »

Face à leurs regards sceptiques, Laura s'agita. « Voilà ce que je pense. L'homme à la barbe grise tire les ficelles. Les deux voyous qui m'ont kidnappé ont prétendu qu'il voulait me parler. Barbe-Grise était déjà en contact avec Jean Ricard avant leur altercation à Monaco. Birch l'avait vu quitter la Fondation une semaine plus tôt. Et Ricard m'avait vu hier à la Fondation. Il en a peut-être informé les gangsters ou leur chef, Barbe-Grise. »

David et Rudi semblèrent toujours dubitatifs, mais Laura continua avec enthousiasme. « Une fois à Paris, je peux visiter les locaux de la Fondation et parler au personnel pour voir s'ils connaissent Barbe-Grise. Je peux également aller voir Derek. Il connaît bien le côté obscur du marché de l'art. Comme Paris est une grande ville, c'est plus sûr pour moi. Si tu veux disparaître, ne va pas dans un endroit isolé, cache toi dans la foule. »

Rudi proposa d'essayer de découvrir l'identité de l'homme à la barbe grise. « Mais nous n'avons ni nom ni photo, » dit-il.

« Je peux dessiner son portrait », répondit Laura. « Pour cela, je suis assez douée. À Londres, je m'asseyais pendant des

heures dans un parc ou à la terrasse d'un pub et je dessinais les gens, juste pour le plaisir. Parfois, s'ils étaient intéressés, je leur donnais le dessin. Cela m'a permis d'entraîner mon sens d'observation et mon attention aux détails. Je vais aussi dessiner les portraits des deux tueurs. S'il m'arrive quelque chose, vous pourrez toujours apporter les dessins à la police. »

« Pourquoi pas tout de suite ? » demanda David.

« Parce que je suis la seule à les avoir vus. Et à moins que je porte plainte, nous ne pouvons pas prouver qu'ils ont enfreint la loi. Et là, on en revient au problème de savoir qui trouvera qui en premier. »

David ne semblait pas convaincu, mais comme il était pragmatique, il lui demanda si elle avait un endroit où loger. « Les hôtels à Paris sont chers, » dit-il.

« Je vais voir avec Eugénie », répondit Laura. « Lorsque je travaillais à Paris, Eugénie était ma meilleure amie. Après mon départ, nous nous sommes progressivement perdues de vue. Aux dernières nouvelles, elle travaillait toujours chez Balmain et dirigeait le personnel. C'était il y a trois ans. Elle est belge et je ne pense pas qu'elle ait quitté Paris pour retourner dans son pays. Son partenaire Vincent y travaillait aussi. Si je la retrouve, je suis sûr qu'ils m'hébergeront quelque temps.

Ils convinrent que David lui apporterait sa valise, ses documents et son argent en fin d'après-midi. « Ne me déclare pas disparue, David. Non seulement ce serait une fausse déclaration, mais cela limiterait mes déplacements à Paris. Si on te le demande, dis que je suis partie et que je serai bientôt de retour. C'est suffisamment vague et pas mensonger. »

Se tournant vers Rudi, elle ajouta : « Je ne veux pas perdre ma maison au village. Rudi, dis à Patrick de continuer son travail. »

Rudi partit pour le campus afin de préparer l'entretien avec son directeur de thèse. David laissa de l'argent à Laura pour son billet de train et retourna à Vence chercher ses affaires.

Laura descendit la rue Cassini et trouva une papeterie à proximité. Elle voulait d'abord faire les dessins. De retour dans sa chambre, elle se mit au travail. En moins d'une heure, elle obtint trois portraits qu'elle jugea assez ressemblants des deux tueurs et de leur patron. Elle les avait même légèrement colorés pour faire ressortir la couleur des cheveux et des yeux, ainsi que celle de leur peau. Ce n'étaient pas des photos, mais ses dessins étaient certainement meilleurs que les dessins habituels affichés dans les commissariats de police.

Le chef de la mafia était le plus réussi. Elle l'avait vu toute la nuit lors de la vente aux enchères à Monaco. Quand elle fut satisfaite, elle retourna à la papeterie, où il y avait une photocopieuse couleur. Après avoir rangé les dessins et les copies dans sa chambre, elle se procura un plan de la ville à la réception de l'hôtel et partit acheter son billet de train.

Bien qu'avertie, Laura fut surprise par la forte détonation à midi. La canonnade de midi était une tradition niçoise vieille de plus de cent ans.

Si l'on ne tient pas compte des vingt années qui ont suivi la révolution, Nice n'était française que depuis un peu plus d'un siècle. La vieille ville, appelée « Vieux Nice », pourrait se trouver en Italie, même si les Français soignaient mieux les façades de leurs bâtiments. Les rues piétonnes, étroites et ombragées,

étaient bordées de hautes maisons. Leurs façades étaient soigneusement peintes dans des tons de jaune, d'ocre, d'orange et de rose, et parsemées de longs et étroits volets dans tous les tons de turquoise et de vert. Les rez-de-chaussée étaient traditionnellement occupés par des épiceries, des magasins de vêtements et des quincailleries, mais Laura y vit surtout des restaurants et des magasins de souvenirs qui s'y étaient installés.

Elle quitta les ruelles animées de la vieille ville et traversa un parc pour rejoindre la place Masséna, la place centrale de la ville. Avec ses maisons bourgeoises rougeâtres du XIXe siècle et ses colonnades blanches, une cinquantaine de portiques sur trois côtés de la place, son architecture lui rappelait beaucoup la rue de Rivoli à Paris. En quittant la place Massena, elle emprunta la large avenue commerçante Jean Médecin, ombragée par d'immenses arbres, et passa devant l'immeuble qui abritait le siège de la Société Générale.

Deux ans plus tôt, c'est là que s'était déroulé le fameux « braquage du siècle ». Au cours d'un long week-end de juillet 76, le légendaire Albert Spaggiari et son équipe avaient entièrement vidé les coffres de la banque. Pour réaliser cet exploit, ils ont dû transporter plus de 100 kg de matériel à travers 3 km d'égouts souterrains. Ils ont ensuite passé plusieurs semaines à creuser un tunnel qui les a conduits directement dans la chambre forte de la banque. Ils avaient laissé un message peint sur le mur : « Ni armes, ni violence, ni haine ».

Au bout de la grande avenue, elle aperçut déjà la très belle gare centrale de Nice. Son style Louis XIII s'inspirait des

bâtiments publics parisiens et contrastait avec l'architecture plus méridionale de la ville.

Il y avait une file d'attente au guichet « Longues Distances ». Alors que la file avançait lentement, Laura commença à discuter avec la dame qui se trouvait devant elle. Lorsqu'elle lui a dit qu'elle voulait aller à Paris, la dame exprima son pessimisme. « Vous avez choisi le pire moment, madame, il n'y aura plus de place. C'est la période des vacances et, en France, tous les trains longue distance passent par Paris. »

La femme qui se trouvait derrière elles intervint alors dans la conversation. Elle était venue se faire rembourser, car elle ne pouvait pas voyager dans l'immédiat. Si Laura voulait, elle pourrait acheter sa place en couchette dans le train de 22 h 30. Le billet n'étant pas nominatif, Laura lui donna l'argent, remercia les deux femmes et partit.

Malgré la possibilité infinitésimale de rencontrer les tueurs, Laura resta prudente sur le chemin du retour et surveilla les rues. Chaque fois qu'une grosse voiture noire apparaissait, elle se retournait rapidement pour regarder dans une vitrine.

Rudi était de retour à cinq heures. Ils ont passé un moment de tendresse avant que David n'arrive à six heures. Comme il n'était pas sûr de ce qu'elle voulait emporter, David avait mis toutes les affaires de Laura dans sa grosse valise. Laura retira les choses dont elle n'avait pas besoin à Paris. En revanche, elle emporta ses crayons de couleur et ses photocopies. Elle lui remboursa l'argent qu'il avait avancé et lui donna des copies des trois portraits. Rudi reçut une copie du chef de la mafia.

« Il est 19 heures, » dit David. « Vous avez trois heures avant le départ du train. Je vais vous laisser. Laura, appelle-moi dès

que tu as un endroit où loger. Et merde ! » Laura connaissait la façon française de souhaiter bonne chance à quelqu'un.

Elle le serra fort dans ses bras et lui adressa le sourire le plus rassurant dont elle était capable. « Merci pour tout, David. Si j'ai besoin d'aide, tu le sauras intuitivement. Tu l'as toujours su. »

« Oui, et j'utiliserai le télétransporter, comme d'habitude, » dit-il en souriant, puis il partit.

Laura mit sa valise dans la voiture de Rudi. Il lui demanda où elle voulait aller et elle répondit qu'elle aimerait être près de la mer. Rudi gara la voiture sur le Cour Saleya et ils marchèrent le long du rivage en direction du port. Arrivés au pied de la colline du château, ils s'assirent sur le muret, face à la mer.

Toute la baie des Anges s'ouvrait à eux, avec Nice à droite et les montagnes derrière Vence et Tourrettes en arrière-plan. C'étaient ces montagnes qui l'avaient guidée la veille. Elle passa son bras autour de l'épaule de Rudi et s'appuya contre lui.

« Tu veux que je t'accompagne à Paris, Laura ? » demanda Rudi. « Après ce qui s'est passé hier, tu pourrais avoir besoin d'un garde du corps. »

Elle leva la tête pour voir s'il était sérieux. « Qu'est-ce que tu ferais s'ils pointaient leurs pistolets sur nous, Rudi ? »

Il sourit. « Je peux leur sauter au visage, comme Bruce Lee. Je peux te tirer à terre et te couvrir de mon corps... Non, mais je peux faire en sorte que cela n'arrive pas. »

« Comment ? » demanda-t-elle. Comme il ne répondit pas, elle poursuivit : « Rudi, dès que je serai installée chez Eugénie,

j'appellerai David. Il te donnera le numéro. Nous nous parlerons tous les soirs. Je te dirai ce que tu peux faire pour m'aider, et tu viendras si nécessaire. Maintenant regarde ce somptueux coucher de soleil ! »

Le ciel était tout en nuances de couleurs chaudes, du bleu pâle au-dessus de leurs têtes au rouge Ferrari là où le soleil se couchait derrière les collines de l'Esterelle. Les couleurs se reflétaient dans la mer calme de la baie et illuminaient les façades des bâtiments de jaunes et d'oranges chauds. C'était une image extraordinaire qui combla Laura de bonheur. Elle s'allongea sur le mur et posa sa tête sur les jambes de Rudi, puis elle ferma les yeux et s'endormit.

Soudain, Rudi bougea et dit : « Il est neuf heures passées, temps de partir, Laura. Tu ferais mieux de monter dans le train dès son arrivée, afin que personne ne prenne ta place. »

Le train était déjà sur le quai. Une foule dense et agitée s'y pressait, comme si les gens craignaient que le train ne parte sans eux. Dès que Laura eut posé sa valise à sa place dans la couchette, elle se fraya un chemin vers l'extérieur et serra Rudi dans ses bras.

« Rudi emménage dans ma maison au village dès qu'elle sera prête, ça permettra à Naomi de vendre la sienne. »

Il rit et l'embrassa sur la tête. « Ce serait merveilleux. Mais d'abord, essaie de revenir en un seul morceau. »

Un cheminot arriva pour fermer les portes. Ils échangèrent un dernier long baiser, puis elle monta dans le wagon et regarda par la fenêtre. Rudi resta sur le quai jusqu'à ce que le train disparaisse au bout d'un long virage dans un tunnel.

Laura s'allongea dans la couchette. Elle dormit pendant tout le voyage, dix heures durant.

17

Lorsque le train s'est arrêté à la gare de Lyon, dans le centre de Paris, Laura n'était pas fraîche. Sa bouche était pâteuse, ses vêtements collants et elle avait faim. En sortant de la gare, elle sentit l'odeur typique de Paris. Elle entra dans le premier café de la place Louis Armand pour commander un Grand Crème et quatre croissants.

« Vous avez bon appétit, mademoiselle », lui dit le serveur en lui apportant sa commande sur la terrasse. Il était neuf heures passées et la place était animée. La circulation était dense, les voitures roulaient à vive allure, les klaxons retentissaient et les conducteurs criaient à travers leurs fenêtres ouvertes. L'atmosphère de Paris.

Elle n'avait pas l'adresse actuelle d'Eugénie, mais pensait la trouver au siège de Balmain, rue François Premier. Eugénie n'hésiterait certainement pas à l'accueillir, mais elle devait savoir que Laura était dans le collimateur de la mafia. Elle faisait confiance à Eugénie pour garder l'information confidentielle, toutes deux partageant leur mépris pour les commérages.

Après un deuxième café, Laura se rendit à la station de métro, acheta un ticket journalier et emprunta la ligne 1 jusqu'à la station Franklin Roosevelt. De là, il ne lui restait que cinq minutes de marche jusqu'à la Maison Balmain.

La grande porte en bois de l'immeuble était ouverte. Elle entra. Peu de choses avaient changé en dix ans. Une femme la passa, lui jeta un rapide coup d'œil et continua, puis s'arrêta brusquement. « Laura ! » s'exclama-t-elle. C'était Monique. Il y a dix ans, elle avait été assistante merchandising. Les deux

étaient sorties quelques fois ensemble. Elles bavardèrent un moment, mais les collègues de Monique l'attendaient pour une réunion. Laura demanda à Monique si Eugénie travaillait toujours pour Balmain.

« Bien sûr ! » s'exclama Monique. « C'est notre directrice des ressources humaines. Tu connais le bureau au quatrième étage. Garde un peu de temps pour moi, Laura, » elle l'embrassa et partit en courant.

Avec ses hauts plafonds, ses moulures et son mobilier d'époque, le quatrième étage avait conservé le style haussmannien cher à Pierre Balmain. Aucune des portes ne révélait le nom ou la fonction de leurs occupants. Laura frappa à ce qui avait été, dix ans plus tôt, la porte du chef du personnel.

« Oui, entrez ! » Elle reconnut la voix d'Eugénie. Celle-ci leva les yeux de son bureau lorsque Laura ouvrit la porte. Ses yeux s'illuminèrent et un immense sourire se dessina sur son visage. Elle se précipita de derrière son bureau pour prendre Laura dans ses bras.

« Laura ! Je n'arrive pas à y croire. Nous ne nous sommes pas vus depuis quoi… dix ans ? J'ai souvent pensé à toi et à nous deux. »

« Moi aussi, Eugénie, mais j'avais beaucoup voyagé et... Je te raconterai tout ça plus tard. » Laura recula et regarda son amie à bout de bras. « Mon Dieu, tu es plus belle que jamais ! Pourquoi es-tu cachée derrière un bureau au lieu de te pavaner sur le podium ? »

« C'est comme ça maintenant, Laura. Les modèles sont de plus en plus jeunes. Tu avais quoi, dix-neuf ans quand tu as

commencé ? Tu étais la plus jeune à l'époque, maintenant c'est la moyenne d'âge. Mais j'aime ce que je fais et le salaire est meilleur. Écoute, j'ai une journée très chargée devant moi. Je ne mangerai même pas à midi. Mais j'essaierai d'être libre à six heures. Je vois ta valise et j'espère que tu n'as pas réservé d'hôtel. Tu restes avec nous, Laura, pas de discussion. Attends. »

Eugénie retourna à son bureau et fouilla dans son sac, qui se trouvait sur une petite table derrière elle. « Voici les clés de l'appartement. 3bis, rue Bénouville, 3e étage. Je vais appeler un taxi. C'est une belle adresse, malheureusement il n'y a pas d'ascenseur. Prends la chambre d'amis et fais comme chez toi. Erik n'est pas ici aujourd'hui. Il aurait aimé te voir. Si tu restes quelques jours, il sera de retour lundi. »

En sortant, Laura jeta un coup d'œil rapide à la « cabine », comme on appelait la salle des mannequins. Il y avait une animation fébrile, car la première présentation privée de la journée avait débuté à 10 heures. La véritable effervescence cependant ne commencerait qu'aux alentours de 14 heures, en préparation des présentations de l'après-midi.

Balmain disposait d'une « cabine » de huit mannequins internes à plein temps. Bien qu'elles incarnassent toutes le style et l'esprit uniques de Balmain, chaque mannequin avait un rôle spécifique à jouer. Les robes qu'elles portaient étaient taillées et stylisées en fonction de leurs corps et de leurs personnalités. Alors qu'elle était encore très jeune, Laura avait été choisie pour présenter les modèles élégants de soirée. La dernière saison qu'elle a travaillée chez Balmain, Erik lui avait même demandé de présenter la « robe de mariée », qui était le grand final de son défilé.

Laura sortit dans la rue où le taxi l'attendit. En confirmant l'adresse, elle remarqua la déception sur le visage du chauffeur, car la course n'était pas longue. À peine quelques minutes plus tard, il s'arrêta devant l'ambassade de Malaisie.

Lorsque Laura regarda le bâtiment d'un air sceptique, se demandant s'il ne s'était pas trompé d'adresse, le chauffeur lui dit : « C'est de l'autre côté, madame. Maintenant, si vous voulez bien payer, je bloque la route, et il y a déjà deux voitures derrière moi. »

Elle paya et descendit. Il lui tendit la valise et partit. Le 3bis était un immeuble ancien et plutôt étroit, coincé entre deux immeubles plus récents et plus hauts. Mais sa situation dans le 16e arrondissement, près de la célèbre avenue Foch, en faisait une adresse prisée. Laura monta le grand escalier en colimaçon.

Elle fut surprise en entrant dans l'appartement, qui était beaucoup plus grand et plus lumineux qu'il ne le semblait de l'extérieur. Eugénie avait conservé les moulures haussmanniennes typiques de la grande époque et les avait peintes de la même couleur que les murs, un gris très clair. Le mobilier, moderne mais intemporel, apportait une touche agréable à l'appartement. Il se composait d'un grand salon et d'une cuisine moderne qui s'ouvrait d'un côté sur une salle à manger dotée d'une longue table et de l'autre sur une terrasse. Il y avait deux chambres avec salles de bains privées, dont l'une était manifestement la chambre d'amis.

Après avoir défait ses valises, elle prit un bain et s'endormit presque dans la baignoire. Lorsqu'elle s'allongea sur le lit, elle sombra immédiatement dans le sommeil. Les deux derniers jours avaient été épuisants.

Quand Eugénie arriva vers six heures et demie, Laura avait déjà écrit ses pensées depuis une heure et se sentit beaucoup mieux. Eugénie versa deux verres de vin, puis elles s'assirent dans des chaises longues confortables sur la petite terrasse à l'arrière de la maison. En contrebas, Laura pouvait voir un jardin bien entretenu.

« Eugénie, avant de parler d'autre chose, et avant que tu n'acceptes de m'héberger pour quelques jours, il faut que tu saches pourquoi je suis ici. » Elle ajusta son récit pour n'y inclure que les informations nécessaires.

Quand elle avait terminé, Eugénie la regarda, ahurie. « Une chose est sûre, tu sais comment rendre tes journées palpitantes, Laura. Tant que tu n'invites pas ces tueurs dans notre maison, tu peux rester aussi longtemps que tu le souhaites. Et bien sûr, tu peux donner notre numéro à David. » Elle lui tendit une feuille de papier. « Tiens. Et maintenant, raconte ce que tu as fait depuis que nous avions perdu le contact. »

Ils échangèrent des souvenirs jusqu'à l'arrivée de Vincent, le compagnon d'Eugénie, à 20 heures. Les deux se connaissaient depuis l'école maternelle et formaient toujours un couple amoureux.

À 21 heures, Laura téléphona à David. « J'espérais que tu appellerais ce soir », dit David. « Rudi a réussi à obtenir le nom du chef de la mafia. Je pense que c'est par l'intermédiaire d'un journaliste qu'il connaît. L'homme que tu as rencontré à Monaco s'appelle Benito Esposito, un homme d'affaires et collectionneur d'art italien apparemment bien connu. Ensuite, Rudi a téléphoné à la maison de vente aux enchères en se

faisant passer pour le secrétaire d'Esposito. L'adresse de livraison des tableaux achetés par Esposito à Monaco lui a été confirmée. Devine où ? »

Laura proposa ce qui lui sembla le plus évident. « Naples, Palerme ? Monaco ? »

« Tout faux. » dit David. « Il vit à Paris. »

« Paris ? » Laura fut surprise. Elle ne se sentait pas menacée. Paris était une très grande ville avec des millions d'habitants. De plus, les tueurs ne pouvaient pas savoir qu'elle était venue ici. Mais contrairement au sud de la France, elle n'avait jamais entendu parler d'activités mafieuses dans la région parisienne. Pourquoi cet homme vivait-il ici ?

David semblait penser la même chose. « Difficile à croire, hein ? Par contre, d'après le journaliste, Esposito n'est pas dans l'immobilier. Sa famille a fait fortune dans l'industrie chimique, un secteur important de l'économie italienne. Apparemment, ils possèdent la moitié de Marghera, près de Venise, l'un des principaux centres de l'industrie chimique en Italie. »

« Ce ne sont pas des anges non plus », dit Laura. « J'ai entendu dire que certaines de ces usines déversaient leurs déchets toxiques directement dans la lagune de Venise. »

« C'est vrai, » dit David. « Mais le journaliste de Rudi n'avait aucune information liant la famille Esposito à des activités mafieuses. Cependant, ils ont fait parler d'eux il y a quelques années, lors du scandale des barils toxiques. Tu as dû en entendre parler. La Camorra détient le monopole de l'élimination des déchets dans de nombreuses régions d'Italie. Pendant des années, elle a déversé des déchets industriels dans

la Méditerranée, au large de la Libye. Une grande partie de ces déchets provenait de Marghera. »

« Tu as l'adresse de ce type à Paris ? » demanda Laura. Elle ne voulait pas lui rendre visite, mais plutôt éviter le quartier.

David lui donna l'adresse. « C'est un grand hôtel particulier entouré d'un parc. Il se trouve dans le septième arrondissement, près des Invalides. »

Ils discutèrent encore un moment. Laura lui dit qu'elle se reposerait un jour et essaierait ensuite de voir Derek pour savoir s'il avait entendu parler de ce type ou d'une éventuelle implication de la mafia dans le marché de l'art. « La semaine dernière, Derek m'avait invitée à venir le visiter. J'ai l'impression qu'il fabrique toujours des faux, mais uniquement sur demande. Dans ce cas, son invitation est un signe de confiance. Je lui demanderai de me rendre la pareille et de garder notre rencontre confidentielle. »

« C'est quand même un sacré risque, » objecta David. « Et s'il te demande pour quelle raison tu t'intéresses à tout cela ? »

« Je resterai évasive », répondit-elle. « Laisse-le imaginer ce qu'il veut. L'important, c'est qu'il ne sonne pas la trompette partout. »

Elle lui donna le numéro de téléphone d'Eugénie. David dit que Rudi l'appellerait le lendemain soir et ils se souhaitèrent une bonne nuit.

Lorsque Laura retourna sur la terrasse, ses amis la regardèrent d'un air soucieux et Eugénie lui demanda si tout allait bien. Laura leur expliqua ce que David lui avait dit.

« Écoute Laura » dit Vincent, « je comprends tes raisons de ne pas vouloir porter plainte pour enlèvement. Mais ce qui t'est arrivé est terrible ! Tu as toi-même la certitude que la prochaine fois, ils ne te louperont pas. Tu ne peux pas simplement espérer que cette menace s'en aille, que cela se résolve tout seul ! »

« Que suggères-tu ? » demanda Laura.

« J'ai une proposition à te faire », répond Vincent. « Mon partenaire de tennis depuis de nombreuses années est inspecteur à la brigade criminelle de la préfecture de police de Paris. Je vais lui demander de te parler en privé. Tu lui diras tout ce que tu sais et il te dira ce qu'il suggère de faire, ou ce que la police fera si tu portes plainte. Tu es d'accord ? »

Laura n'avait que deux raisons de poursuivre cette enquête dangereuse. D'une part, elle voulait aider Eisabello et amener le meurtrier devant la justice, mais surtout, elle voulait s'assurer que les tueurs de la mafia ne l'attrapent pas avant.

« Je suis d'accord. Penses-tu qu'il serait possible de le rencontrer dans un bistrot ? »

« Encore mieux ! » dit Vincent. « Je lui demanderai de venir ici demain soir. Si tu es d'accord, Eugénie ? »

Sa femme sourit. « Je préfère la visite d'un détective à celle d'un meurtrier. »

Vincent rit. « C'est quelqu'un de sympa, tu verras. Son nom est Jules Sébille. Je lui demanderai s'il peut venir vers sept heures. »

Ils ont encore parlé un moment de la vie à Paris, des voyages qu'ils avaient faits ou qu'ils prévoyaient de faire, et des projets

d'adoption d'Eugénie et Vincent. Puis Laura finit par s'excuser, car la fatigue la rattrapait.

Ses deux amis furent compréhensifs. « En un seul après-midi, tu as nagé plus que moi en un an, Laura ! Et j'y vais deux fois par semaine ! » dit Eugénie en lui souhaitant bonne nuit.

18

Le lendemain soir, ailleurs...

Ils avaient parlé pendant deux heures. Elle l'avait appelé de Rome pour lui annoncer qu'elle avait finalement accepté l'offre japonaise. Elle quittera l'Italie lundi, pour commencer son travail à l'université de Tokyo début septembre.

C'est donc terminé. Bien sûr, ils auront encore l'occasion de se rendre visite de temps à autre. Mais ce ne sera plus jamais pareil. « Je trouverai bien une autre compagne », se dit-il. « La moitié des humains sont des femmes ». Mais Guilia était vraiment exceptionnelle. Elle était belle, intelligente, indépendante, attentionnée, drôle...

Finies les nuits torrides. Finies les conversations passionnantes sur l'éthique de la Grèce antique. Guilia ne lui parlera plus des cultures de l'Asie de l'Est, son domaine à elle. Plus de voyages ensemble pour découvrir les merveilles du monde. Finis les projets de vie commune. Elle n'avait que trente-cinq ans. Elle rencontrera d'autres hommes. Des hommes plus jeunes.

Peut-être devrait-il simplement accepter ce changement et se concentrer sur l'expansion de ses activités internationales. Si la famille l'accepte. Certains d'entre eux y étaient manifestement hostiles ; ils ressentaient son influence grandissante. Il y a des règles et il ne les respectait pas toujours.

Il retourna à l'intérieur et appuya sur un bouton de la télécommande. Les immenses baies vitrées se refermèrent sans le moindre bruit. Mais le système d'alarme ne fonctionnait toujours pas. Aucune des caméras installées sur la propriété

n'avait enregistré quoi que ce soit de la journée. Marco avait dit que le relais défectueux serait remplacé en fin de semaine. D'ici là, la société de sécurité intensifierait ses patrouilles. Quoi qu'il en soit, il estimait que les gens étaient de toutes façons plus fiables que la technologie.

Après l'appel, il avait hésité un moment à prendre un verre de grappa, mais il avait fini par renoncer à cette idée. Il n'aimait pas les effets de l'alcool. Il préférait la cocaïne, mais cela devenait vite une habitude. Il avait finalement opté pour un simple verre d'eau.

L'idée de vivre sans Giulia induisait un sentiment de lassitude et de vide chez lui. Malgré l'heure encore tôt, il décida d'aller se coucher. Marco l'aidera à organiser la livraison de Londres, demain. Cela lui permettra de se changer les idées.

Allongé dans son lit, il écoutait un moment le Concerto en sol majeur de Ravel sur la chaîne hi-fi encastrée dans le plafond. Se sentant somnoler, il arrêta la musique et s'endormit.

Soudain, il se redressa et ouvrit les yeux dans l'obscurité. Il n'en était pas sûr, mais il avait la vague impression qu'un bruit sec l'avait réveillé. Là, encore une fois ! Comme du métal contre un objet solide.

Il attendit un moment, puis alluma la lumière dans sa chambre. Il se leva, se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Le couloir semblait vide.

Encore ce bruit ! Il se dirigea vers l'escalier d'où semblait provenir le son. En tournant le coin, il sentit une piqûre dans sa nuque et tout devint noir.

Il n'a plus ressenti son corps être tiré par les épaules et ramené dans la chambre. Il n'a pas non plus remarqué qu'on l'avait couché sur le dos sur le lit, la tête penchée par-dessus le bord.

Et il n'a certainement pas entendu le bruit sourd que faisait sa tête coupée en heurtant le sol, ni senti l'odeur métallique du sang qui jaillissait de ce qu'il restait de son cou.

19

Pour récupérer, Laura avait passé la veille à se reposer, à lire, à écrire et à cuisiner pour ses amis. Vincent avait téléphoné le matin pour dire que l'inspecteur ne pourrait pas venir avant jeudi. Le soir, après l'appel de Rudi et le dîner, ils avaient discuté sur la terrasse, échangé des souvenirs, des projets et parlé d'autres choses plus banales.

Lorsque Laura se réveilla le jeudi matin, ses amis étaient déjà partis au travail. Comme la veille, Eugénie avait préparé un plateau pour le petit-déjeuner. Des croissants frais et de la confiture attendaient Laura sur la table de la cuisine, avec une note indiquant qu'Eugénie serait de retour à 18 heures.

Après son petit-déjeuner, Laura attendit jusqu'à dix heures pour composer le numéro de Derek. Il répondit au bout de plusieurs sonneries, alors qu'elle s'apprêtait à raccrocher. Sa voix était rauque. Elle l'avait probablement réveillé. Lorsqu'elle lui dit qu'elle était à Paris et qu'elle voulait lui rendre visite, il ne semblait pas très enthousiaste et grommelait pour toute réponse.

Laura lui répondit que cela pourrait être un autre jour si cela lui convenait mieux. « Non, non, Laura, » répondit-il, « c'est juste que je me suis couché vers 5 heures du matin. J'ai besoin de dormir. » Ils se mirent d'accord pour que Laura vienne le voir à 16 heures.

Il n'y avait pas grand-chose à faire en attendant, alors Laura décida d'aller se promener. Paris est une ville magnifique et elle aimait s'y promener sans but précis. Arrivée à la Seine, elle longea la rive droite en direction de la place de la Concorde.

En passant devant un kiosque à journaux en bordure de la vaste place, elle s'arrêta net. Habituellement, elle ne prêtait pas attention aux nouvelles affichées lorsqu'elle se promenait, mais là, tous les journaux montraient la même photographie en première page, en grand.

Des titres en gras proclamaient : « Meurtre sordide à Paris », « Décapité dans son lit », « Crime horrible dans le 7e arrondissement ». En regardant de plus près, elle n'en crut pas ses yeux. C'était la photo de Benito Esposito, le chef mafieux qu'elle avait vu à Monaco ! Seulement, ce n'était pas lui le tueur. Il était la victime !

Comme les journaux parisiens étaient tous imprimés à des heures différentes, Laura demanda le plus récent. La kiosquière lui répondit qu'il s'agissait de éditions spéciales livrées toutes juste dix minutes auparavant.

L'information était pratiquement la même dans tous les journaux. L'assistant personnel d'Esposito l'avait trouvé. Il possédait la clé de la maison. Comme Esposito n'était pas dans son bureau, contrairement à ses habitudes, il était allé le retrouver dans ses quartiers privés. C'est là qu'il l'a trouvé, à moitié nu, dans la chambre à coucher. La tête d'Esposito, tranchée net, gisait sur le sol. Il y avait beaucoup de sang dans la pièce. L'arme du crime, une épée, était enfoncée dans le lit, à côté de ce qu'il restait de son cou.

Selon la police, le meurtre avait eu lieu entre minuit et une heure du matin. De plus amples informations seraient communiquées dans le prochain numéro. La photo était récente et montrait Esposito dans un costume élégant, probablement lors d'une réception.

Laura ne pouvait pas croire ce qu'elle voyait. L'assassinat d'un chef de la mafia ne l'aurait pas émue. Elle considérait que c'était la fin presque normale d'un gangster, et la mafia était connue pour ses méthodes de punition imaginatives. Mais ils l'avaient tué cinq jours seulement après qu'elle l'avait vu à Monaco, trois jours après qu'il ait essayé de la tuer ! Y avait-il un lien ? Que se passait-il ?

Sous le coup de l'émotion, elle envisagea d'aller immédiatement voir la police, mais après réflexion, elle décida de parler d'abord à l'ami de Vincent, l'inspecteur. Il était certainement occupé en ce moment, mais les informations de Laura pourraient être précieuses dans l'enquête sur ce meurtre.

Elle appela Eugénie depuis une cabine téléphonique, non loin du kiosque. Lorsque celle-ci répondit, Laura lui dit où elle se trouvait et ce qu'elle venait de lire sur le meurtre dans le septième arrondissement.

« Ils ont publié une photo et le nom de la victime, Eugénie. C'est le chef mafieux que j'ai vu à Monaco, celui qui a essayé de me tuer dimanche ! Il y a peut-être un lien. Comment puis-je contacter le partenaire de tennis de Vincent, l'inspecteur ? Il faut que je lui parle au plus vite. »

« J'appelle Vincent immédiatement, Laura. La meilleure chose à faire est de retourner à notre appartement. Nous avons un téléphone et tu y seras en sécurité. »

Laura raccrocha, héla un taxi et retourna à l'appartement de la rue Bénouville. L'inspecteur arriva vingt minutes plus tard.

Elle lui offrit une tasse de café. « Monsieur Sébille, ce que je vais vous dire va vous paraître un peu... inhabituel. Mais il se peut qu'il y ait un lien avec le meurtre horrible commis la nuit dernière. »

« Les témoignages dans les affaires de meurtre sont généralement inhabituels, heureusement d'ailleurs, » répondit l'inspecteur. « Selon Vincent vous connaissiez la victime. »

« Je dois commencer par un autre meurtre, » répondit Laura. « Il y a probablement un lien entre les deux. »

Pendant que l'inspecteur prenait des notes, elle lui raconta tous les détails du meurtre de Gastoun, la demande d'Eisabello de l'aider à enquêter, son enlèvement et sa fuite, et pourquoi elle était venue à Paris.

Une fois qu'elle eut terminé, il la regarda. « Eh bien... cela semble en effet très inhabituel. Le terme est approprié. Je dois vous poser quelques questions pour avoir une idée plus précise de la situation. Puis-je commencer par vous demander ce que vous avez fait depuis 20 heures hier ? »

Laura n'en revenait pas. Pensait-il qu'elle avait tué le chef de la mafia ? Elle lui posa la question. Il essaya de la rassurer. « Mlle Heyns, je dois vous poser cette question, elle fait partie de notre procédure habituelle. Nous venons de commencer l'enquête. Et si cela peut vous consoler, tous les habitants de Paris qui n'ont pas d'alibi sont, à l'heure actuelle, des suspects potentiels. »

Comme elle le regardait toujours d'un air indigné, il ajouta : « D'après ce que vous venez de me dire, vous aviez même un motif pour tuer Benito Esposito. Vous vous sentiez menacée par lui. Même si les circonstances particulières de son assassinat

vous innocentent en quelque sorte, cela ne me dispense pas de vous poser cette question. »

Bien qu'elle trouvât ces explications absurdes, même du point de vue de la police, elle s'exécuta et expliqua : « J'étais ici, dans cet appartement, avec Vincent et Eugénie. Nous avons dîné à huit heures et ensuite discuté sur la terrasse jusqu'à onze heures. Ensuite, je suis allée me coucher. Ce matin, j'ai dormi jusqu'à huit heures passées. J'ai pris un café et je suis allée me promener. C'est là que j'ai vu les journaux affichant l'assassinat du mafieux.

« Pour autant que nous le sachions, Benito Esposito n'était pas membre de la mafia, Mlle Heyns. Nous ne disposons d'aucune information selon laquelle il aurait eu des relations avec une quelconque branche d'une mafia connue. Vous avez dit que vendredi soir, lors de la vente aux enchères d'œuvres d'art, Esposito a parlé à l'un des deux gangsters qui vous ont enlevée deux jours plus tard. Êtes-vous sûr qu'il s'agit du même homme ? »

« Je suis sûre. Attendez une minute », dit-elle en allant chercher les dessins dans sa chambre. De retour dans la cuisine, elle expliqua en étalant les dessins sur la table devant lui : « J'ai fait ces dessins de mémoire, lundi. Voici Esposito. Il était assis devant moi toute la nuit durant la vente aux enchères, donc le dessin est assez précis. Et voici les deux tueurs. Je dirais que les esquisses sont aussi assez précises. »

Elle posa les deux dessins des tueurs sur ceux d'Esposito, devant l'inspecteur Sébille. « Celui-ci a délivré le message qui a attiré Gastoun Giraud dans la remise où il a été assassiné, » dit-elle en indiquant l'autre dessin.

« Avec l'homme à la barbe brune, ils ont tous deux suivi Solange Giraud et moi à Saint-Paul-de-Vence. Le vendredi soir, ils se trouvaient tous les deux dans le hall de l'Hôtel de Paris à Monaco, où se déroulait la vente aux enchères d'œuvres d'art. Le rouquin a parlé à Esposito ce soir-là. Ils m'ont kidnappé le dimanche, en prétendant m'emmener chez leur patron. Puis ils m'ont emmenée directement en haute mer. »

« Oui, vous me l'avez expliqué. Assez loin même. Vous devez être une nageuse exceptionnelle. Et vous êtes aussi une excellente dessinatrice. Si vous cherchez du travail… » Il laissa la remarque en suspens.

Laura revint à l'homme assassiné. « Vous avez dit que M. Esposito n'avait aucun lien avec la mafia. Dans ce cas, pouvez-vous expliquer sa relation avec les deux tueurs impliqués dans l'assassinat de Gastoun et dans mon enlèvement ? Manifestement, il connaissait ces gangsters, puisqu'il a parlé à l'un d'entre eux de manière très familière. Et les deux m'ont dit que leur patron voulait me parler, donc leur chef me connaissait. Monsieur Sébille, je ne suis pas très connue dans les milieux criminels. »

L'inspecteur ne semblait pas impressionné. « Parler à un criminel ne signifie pas que vous êtes l'un d'entre eux. Esposito ignorait peut-être les activités criminelles de l'homme. » Une vraie langue de bois, comme tous les flics, pensa Laura.

Elle essaya de s'expliquer autrement. « D'après le peu que j'ai lu dans les journaux, le meurtre d'Esposito présente des similitudes avec celui de Gastoun Giraud. Gastoun a été pendu vivant, ce qui signifie qu'il a fallu au moins deux hommes puissants pour l'assassiner. Il en va de même pour Esposito. Il

fallait au moins deux hommes pour le tuer, probablement trois. Deux pour le maintenir sur le lit et un pour lui couper la tête. Les assassins de Gastoun avaient effacé toutes les preuves sur le lieu du crime. Je suis sûr que vous trouverez la même chose dans cette affaire : une absence totale de traces. »

L'inspecteur la regarda, les deux sourcils levés. « Vous êtes une femme aux multiples talents, Mlle Heyns. Mais ce n'est pas notre façon de travailler. Avant de spéculer sur les circonstances ou les coupables, nous collectons autant de faits que possible. L'enquête a commencé il y a seulement quatre heures, et je ne suis pas encore en mesure de révéler quoi que ce soit à ce sujet. »

Laura commença à se sentir irritée. « Inspecteur, la seule raison pour laquelle je suis impliquée dans cette affaire est de convaincre la police de rouvrir le dossier du meurtre de M. Giraud. Mais maintenant, ma priorité absolue est de m'assurer que vous attrapiez les tueurs avant qu'ils ne me trouvent. Que me suggérez-vous de faire ? »

L'inspecteur la regarda pensivement. « Laissez-moi passer quelques coups de fil et je vous le dirai. Où est le téléphone ? » Elle lui indiqua le hall d'entrée. Il s'y rendit et ferma la porte de la cuisine derrière lui.

Au bout de quelques minutes, il revint. « Bon, Vincent dit que sa femme s'est couchée juste après vous, alors que lui-même travaillait sur un projet jusqu'à une heure du matin. Il est absolument certain que vous n'avez pas quitté l'appartement. Mais d'après ce que vous m'avez raconté, vous êtes désormais un témoin crucial. Malheureusement, je dois vous demander de ne pas quitter Paris pour le moment. Comme vous pouvez

l'imaginer, nous n'avons pas les moyens de vous fournir un garde du corps. Et cela ne sera pas nécessaire si vous restez ici dans l'appartement autant que possible. Vous y serez en sécurité. J'aimerais toutefois que vous signiez une déclaration concernant votre enlèvement et la tentative de meurtre. J'ai demandé à une collègue de recueillir votre témoignage et de vous faire signer en sa présence. »

Super, pensa Laura, tout ce qu'ils peuvent m'offrir, c'est une assignation à résidence ! Elle se demanda si elle devait mentionner son rendez-vous chez Derek l'après-midi, mais décida de ne pas le faire. Cela pourrait attirer de nouveaux ennuis à Derek. Et si la police visitait son atelier, elle découvrirait sûrement des faux et il retournerait à l'endroit qu'il a quitté il y a moins d'un an.

« Qu'en est-il du meurtre de Gastoun Giraud ? » demanda-t-elle. « C'est ce qui m'a mis dans ce pétrin. Allez-vous rouvrir le dossier ? »

L'inspecteur parut un peu embarrassé. « Je ne peux pas en décider. L'affaire Giraud est plutôt liée à votre enlèvement sur la Côte d'Azur. Je m'attends à ce que la police locale rouvre le dossier après votre témoignage. S'ils confirment que M. Giraud a été assassiné et s'il y a des indices que les deux meurtres sont liés, nous combinerons les enquêtes ici, à Paris. »

Il se leva.

« Vos dessins seront très utiles. Je vais transmettre des copies couleur à nos collègues de la Côte d'Azur. Nous allons également préparer des mandats de recherche pour les deux hommes. C'est l'inspecteur Jacqueline Leroy qui prendra votre

déposition concernant l'enlèvement et la tentative de meurtre. »

C'est donc une femme. Peut-être qu'elle aura l'esprit un peu plus souple, pensa Laura. « Vous pensez qu'elle pourra venir maintenant ? J'ai un rendez-vous à quatre heures. »

Sébile était déjà sur le point de sortir. Il se retourna sur le pas de la porte : « Vous ne devriez pas quitter l'appartement. C'est pour votre sécurité. Jacqueline sera ici d'une minute à l'autre. Merci de m'avoir contacté. Vous avez fait ce qu'il fallait. Maintenant, restez prudent. Ces derniers temps, vous aviez pris d'énormes risques. Jusqu'à présent, vous avez eu beaucoup de chance. Ne comptez pas là-dessus. Ce serait dommage de perdre une si bonne nageuse. »

« Merci de votre sollicitude et de vos conseils, » plaisanta-t-elle, puis elle ferma la porte.

Jacqueline Leroy, arriva moins d'une demi-heure plus tard. Dans son genre, elle était pire que Sébille : c'était une jeune fonctionnaire procédurière. Elle avait apporté une machine à écrire portable et déclina l'offre d'un café. Malgré la chaleur de l'après-midi, elle refusa même un verre d'eau.

Pendant qu'elle tapait la déclaration de Laura, elle l'interrompit fréquemment par des questions et des remarques plus rhétoriques qu'utiles. Comment pouvait-elle imaginer pouvoir traquer des assassins ? Pourquoi n'a-t-elle pas signalé l'enlèvement tout de suite à la police de Nice ? Pourquoi est-elle venue à Paris ?

Une fois qu'elle eut terminé de taper la déclaration, elle la lut et, après avoir apporté les quelques corrections demandées

par Laura, la fit signer et lui dit qu'elle lui enverrait une copie. Ensuite, elle a réitéré le conseil de son collègue de rester dans l'appartement et elle est partie sans avoir souri une seule fois en presque une heure.

L'horloge de la cuisine indiquait trois heures vingt.

Laura n'était pas entièrement convaincue qu'Esposito était une victime innocente. Pour en avoir le cœur net, elle devait voir Derek et lui demander s'il connaissait cet homme ou s'il avait déjà entendu parler d'achats d'œuvres d'art par la mafia.

Elle appela un taxi et se changea rapidement pour enfiler un jean et un tee-shirt. Le taxi l'attendit lorsqu'elle sortit dans la rue. Elle donna l'adresse de Derek, au 14 rue Perronet. En ce milieu de l'après-midi, les grands boulevards étaient déjà bondés. Heureusement, le chauffeur connaissait bien la ville et se faufilait rapidement dans des rues étroites. Au bout d'une vingtaine de minutes, il s'arrêta dans une petite rue. Elle lui demanda l'heure : il était 15 h 58.

La porte d'entrée était ouverte. Au-dessus de la douzaine de sonnettes, une plaque de cuivre indiquait : « Derek Morton - Fine Arts ». À l'intérieur, collée sur une boîte aux lettres, une autre plaque en plastique blanc indiquait : « Derek Morton - escalier au bout du couloir - 6^{e} étage ».

Pas d'ascenseur. Elle emprunta des escaliers assez larges. La dernière partie de l'escalier, qui menait au sixième étage, était plus étroite et donnait sur une porte affichant le nom de Derek.

Ne voyant pas de sonnette, elle frappa à la porte. Comme personne ne répondait, elle essaya la poignée. La porte s'ouvrit sur une très grande pièce lumineuse. Lorsqu'elle prononça le

nom de Derek, il n'y eut toujours pas de réponse. Elle referma la porte derrière elle et pénétra dans le loft. C'était manifestement là que Derek vivait et travaillait.

Le loft mesurait environ huit mètres sur dix et cinq mètres de haut, avec un vieux plancher en bois. Il y avait des galeries surélevées de chaque côté. Face à l'entrée, sous la galerie de gauche, elle aperçut des étagères bien meublées construites autour de deux portes. Près des étagères de ce côté se trouvait un grand canapé et trois grands fauteuils autour d'une table basse.

Devant elle, quatre hautes et larges fenêtres offraient une vue imprenable sur les toits. En s'approchant, elle remarqua la moitié supérieure de la cathédrale Notre-Dame en arrière-plan sur la droite. La partie inférieure de la fenêtre de gauche était ouverte, laissant entrer l'air frais.

La majeure partie de l'espace était manifestement consacrée au travail. Deux grandes tables étaient couvertes de récipients contenant de la poudre et des pinceaux, de pots et de divers autres matériels de peinture. Sur trois chevalets situés près des fenêtres se trouvaient ce qui semblait être des tableaux originaux de Van Gogh, Picasso et Gauguin. Elle remarqua d'autres tableaux d'artistes célèbres sur les murs et supposa que Derek en avait d'autres sur les étagères des galeries.

Pensant qu'il n'aurait pas d'objections qu'elle regarde les peintures en attendant son arrivée, elle s'apprêtait à examiner les tableaux lorsqu'une porte s'ouvrit derrière elle. Elle se retourna.

« Juste à l'heure », dit Solange. « Assieds-toi, Laura. »

Elle pointa un pistolet sur elle.

20

Pendant un instant, Laura fut complètement désorientée et ne savait pas quoi penser ou faire.

« Solange ? Où est Derek ? Qu'est-ce que toi tu fais ici ? Pourquoi pointes-tu une arme sur moi ? C'est une blague perverse ? »

« Allons, Laura, je ne joue pas à ces jeux stupides. Malheureusement, je dois t'accueillir seule. Antonio et Frederico devaient être là, mais ils ne sont pas encore revenus. Eh bien, mets-toi à l'aise. Qui sait combien de temps ils vont mettre. »

Comme Laura ne bougeait pas, Solange s'énerva. « Laura, assieds-toi, bordel. Dans le fauteuil, là-bas. » Elle pointa son arme en direction des trois fauteuils près du mur du fond.

D'un pas hésitant, Laura suivit l'ordre. Plusieurs pensées s'entrechoquaient dans sa tête. « Peux-tu me dire ce que tu fais ici ? » demanda-t-elle. « J'espérais voir Derek. Et qui sont Antonio et Frederico ? »

Solange esquissa un sourire, mais son regard resta froid. « Ils ne se sont donc pas présentés correctement dimanche ? Leur comportement doit s'améliorer. Ils t'avaient invitée à faire un tour en bateau, mais tu as quitté la fête avant la fin. »

Les mots avaient l'effet d'une véritable conflagration sur Laura. Les deux tueurs travaillaient pour Solange !

Elle éprouva un moment de flottement. « Je ne comprends pas, Solange. Tu voulais me faire assassiner ? Pourquoi m'avoir engagée et vouloir me tuer quelques jours plus tard ? As-tu

aussi fait tuer ton oncle ? Est-ce une plaisanterie de mauvais goût ? Peux-tu m'expliquer ce qui se passe réellement ? Et pose ton arme, s'il te plaît. Ces choses se déclenchent par accident. »

Solange s'assit sur une des chaises et abaissa le pistolet, qu'elle gardait pourtant dans sa main droite. Tout en fixant Laura, elle sortit de la main gauche une cigarette d'un paquet posé à côté d'un verre à moitié rempli d'un liquide jaunâtre, probablement du whisky.

« Pas de problème. Je peux te raconter toute l'histoire. Nous aurons du temps. Cela pourrait m'être utile, car tout était un peu speed ces derniers temps. J'ai besoin de réévaluer la situation. Tu peux me servir de caisse de résonance temporaire. Dans moins d'une heure tu seras morte, mais pour l'instant, tu m'écouteras. »

Elle alluma une cigarette et but une gorgée de whisky. Laura avait peur. Malgré son attitude calme, cette personne semblait très différente de la Solange qu'elle connaissait, comme si un esprit malveillant la possédait. Elle réfléchissait fiévreusement à un moyen de s'enfuir avant l'arrivée des tueurs.

L'esprit de Laura s'emballait encore lorsque la voix grave de Solange attira son attention. « Tout a commencé en 1972, lorsque j'ai obtenu le poste d'assistante du directeur à la galerie de la Fondation Ricard ici à Paris. Imagine, Solange Giraud du petit patelin de Tourrettes-sur-Loup qui obtient un poste aussi prestigieux à Paris ! J'étais aux anges. Mon contrat prévoyait un bon salaire et une prime de 10 % sur les ventes des tableaux coûteux de la galerie. »

« J'avais obtenu plusieurs diplômes universitaires, je possédais de solides connaissances en histoire de l'art et j'étais

douée pour vendre. Malheureusement, les primes n'existaient que sur le papier. Chaque fois que je réalisais une vente, le directeur de la galerie percevait d'une manière ou d'une autre la prime à ma place. Il m'a fallu deux ans pour me débarrasser de lui. J'avais la preuve que Jean Ricard et lui avaient une relation intime. L'homosexualité étant toujours illégale dans ce pays, Ricard a préféré le sacrifier. Après d'intenses discussions entre nous, il m'a donné le poste. »

Solange souffla un nuage de fumée, but une gorgée de whisky et continua.

« Je pensais avoir réussi. À 32 ans, j'étais directrice de l'une des galeries les plus prestigieuses de Paris. J'ai emménagé dans un appartement de cinq pièces dans la rue de Rivoli et j'ai commencé à mener une vie somptueuse au sein de la jet-set parisienne. C'était au-delà de mes moyens financiers, mais j'ai fait de mon mieux pour compenser. Beaucoup de clients payaient en liquide à la galerie, et je prenais de plus en plus de cet argent pour moi. Mais bientôt cela ne suffisait plus. Malgré tout le battage fait autour des peintres célèbres, je n'arrivais pas à gagner assez d'argent pour couvrir mes dépenses. » Elle regarda Laura comme si elle attendait de la sympathie ou de la compréhension.

« Par chance, j'ai rencontré Derek Morton lors d'une rétrospective Van Gogh au musée d'Orsay. Je le connaissais de Tourrettes, mais je ne savais pas que c'était un faussaire. Derek est un narcissique vaniteux. Quand je lui ai dit que j'étais directrice de la galerie Ricard, il a dû montrer son expertise. Il m'a montré les deux Van Gogh de la rétrospective qui étaient des faux. Comme ils avaient l'air authentiques, je lui ai demandé comment il le savait. Il m'a dit que David Rosengard, un célèbre

collectionneur d'art, avait récemment acheté les tableaux chez Christie's à Londres et les avait prêtés au musée. Christie's avait vendu les tableaux pour le compte d'Andrew Coleman, un marchand d'art de renommée internationale que je connais personnellement. Derek m'a dit que Coleman vendait la plupart de ses faux. »

Solange feignit un rire. « Je n'en croyais pas un mot. Tu te rends compte ? Ce plouc, Derek Morton, prétendait avoir peint les deux Van Gogh accrochés devant moi, exposés dans une rétrospective Van Gogh au musée du Quai d'Orsay, et accusait un marchand célèbre de vendre des faux ? De retour dans mon bureau, j'ai appelé Coleman, qui ne m'a pas dit qu'il tenait les tableaux de Derek, mais il a confirmé tous les noms et toutes les dates. »

Elle tira une grande bouffée de sa cigarette et regarda Laura d'un air étonné.

« Je suis retourné voir Derek Morton dans son misérable atelier à Vincennes. Il m'a montré d'autres Van Gogh qu'il avait peints. J'ai vu plusieurs toiles de Picasso, Matisse, Monet, Dali, etc. Une collection incroyable de ce qui semblait être des peintures originales. Il a également réalisé un Picasso devant moi. Techniquement, il est brillant. Il a une excellente connaissance des matériaux utilisés par ces peintres, de la manière dont ils travaillaient et composaient leurs tableaux. Il a même un sens aigu des limites émotionnelles de chaque artiste et fait toujours très attention à utiliser les bonnes toiles, les bons pigments, les bons solvants, les bons pinceaux, etc. Il maîtrise par ailleurs plusieurs techniques efficaces de vieillissement des peintures. Des experts internationaux en art ont authentifié ses faux ! »

Solange secoua la tête comme si elle n'y croyait toujours pas.

« J'ai acheté plusieurs tableaux ce jour-là et je lui ai demandé de les livrer à mon appartement privé. Picasso était très en demande, mais j'ai commencé à vendre des Matisse et des Monet. Pas dans la galerie, ce n'est pas le genre de tableaux que nous y vendons. Mais je savais qui cherchait quoi. Les collectionneurs me faisaient confiance en raison de ma position sur le marché de l'art. Je disais toujours qu'il s'agissait d'une vente confidentielle d'un collectionneur qui ne voulait pas être nommé. Tu ne peux pas imaginer ce que des gens cupides sont prêts à avaler. »

Solange se leva pour remplir son verre. Lorsque Laura bougea sur sa chaise pour changer de position, Solange se retourna d'un coup et pointa son arme sur elle. Elle se détendit lorsqu'elle vit que Laura était toujours assise et retourna à sa chaise avec un verre à moitié plein. Elle continua son récit.

« Grâce à ma position, à mes relations personnelles avec les collectionneurs les plus riches et au talent de Derek, notre succès était assuré. De plus en plus souvent, nous avons ‘ trouvé des œuvres inconnues ‘ de peintres classiques dans ‘ des endroits inattendus ‘. C'était une époque où nous nous sommes vraiment amusés. »

Elle sourit au souvenir de leurs débuts.

« Ma plus grosse vente a eu lieu en 1976, lorsque j'ai vendu trois Picasso et un Van Gogh pour dix-huit millions de dollars à Benito Esposito, un industriel italien et célèbre collectionneur d'art. J'ai habilement arrangé le dossier en imitant la signature du directeur adjoint de la Fondation Ricard à Saint-Paul. Officiellement, c’était lui qui avait signé la vente et déposé

l'argent sur un compte numéroté en Suisse. Plus tard, j'ai transféré l'argent sur un fonds d'investissement panaméen. » Puis elle ajouta avec un sourire en coin : « Pour ma retraite. »

Elle prit le temps de réfléchir à ce qu'elle venait de dire, puis poursuivit. « Juste après, j'ai eu un deuxième coup de chance en trouvant ce loft à Saint-Germain-des-Prés. Je l'ai acheté pour Derek, car je savais qu'il rêvait d'avoir un atelier dans ce quartier du 6e arrondissement. Derek accorde plus d'importance aux paillettes qu'à l'argent. Je lui ai proposé un marché. S'il signait un contrat de dix ans et ne travaillait que pour moi, je lui verserais un bon salaire et, à la fin du contrat, il deviendrait propriétaire de l'atelier. Il a accepté. »

Solange sourit en pensant probablement à son passé prospère, puis elle se leva et arpenta la pièce devant Laura.

« Malheureusement, juste avant que tous les papiers pour le loft ne soient prêts, Derek a fait ces stupides contrefaçons des croquis de César. Bien sûr, César a fait un scandale public et Derek s'est retrouvé en prison. Avant que j'en aie eu vent, la police avait déjà vidé l'atelier de Vincennes, où toutes nos toiles étaient entreposées. Avec mon argent panaméen bloqué pendant dix ans, j'ai vite été asséchée. »

Elle se rassit, but une gorgée de whisky et tira une nouvelle cigarette de son paquet.

« Mes besoins financiers épuisaient rapidement mes réserves, et mes dettes s'accumulaient. Derek avait encore quelques mois devant lui, et une fois qu'il serait sorti de prison, il nous faudrait encore du temps avant de retrouver notre vitesse de croisière. Je devais trouver un moyen de m'en sortir. »

« Par chance, un promoteur italien s'est intéressé à nos terres à Tourrettes-sur-Loup. Compte tenu de la taille du terrain et de son emplacement stratégique, ils ont proposé une somme importante, à peu près ce dont j'avais besoin. J'ai persuadé ma mère de vendre, mais ce crétin de Gastoun s'y est opposé. Il voulait garder la terre - pour moi ! Je lui ai dit qu'il y avait des personnes qui me devaient beaucoup d'argent et que je ne pouvais plus payer mes factures, que j'étais au bord de la faillite si je n'obtenais pas d'argent rapidement. Mais je n'ai pas réussi à le convaincre. Cet imbécile voulait négocier avec mes débiteurs ! »

Solange devint de plus en plus agitée. Elle se leva à nouveau et se mit à marcher, puis s'arrêta et se tourna vers Laura.

« J'ai vraiment besoin de cet argent, tu comprends ? Il faut que ça vienne, et vite ! Sinon, je dois quitter mon appartement de la rue de Rivoli, vendre celui de Vence, ou pire, peut-être même ce loft qui fait partie du contrat de Derek ! Tout mon univers s'écroulerait ! Je ne voyais pas d'autre solution que de me débarrasser du seul obstacle à la vente : Gastoun. »

« Un ami italien m'a aidé à trouver deux professionnels, Antonio et Frederico. Ils se sont fait passer pour mes 'débiteurs' et ont organisé une rencontre avec Gastoun. Je leur ai demandé de l'habiller en suicide, de le pendre, comme le tableau de Goya. Ce sont des professionnels. Même la police y a cru. Seulement, je ne m'attendais pas à ce que ma mère devienne folle. »

« Pour ne rien arranger, à la fin de l'année dernière, Esposito a voulu vendre les tableaux qu'il m'avait achetés, et Sotheby's les a refusés. Deux de leurs experts ont contesté l'authenticité

des tableaux. Ils avaient vérifié les faux certificats des propriétaires antérieurs. J'avoue qu'ils étaient un peu légers, nous étions devenus négligents. Bref, Esposito voulait récupérer son argent. Comme tous les documents désignaient le sous-directeur, Ricard l'a licencié. Quand Esposito menaçait de faire un énorme scandale, j'ai promis de m'occuper de lui, et j'ai obtenu le poste à Saint-Paul. »

« Je pensais pouvoir le contrôler avec de vagues promesses, mais il y a quelques semaines, Esposito est allé voir Ricard et lui a dit qu'il me soupçonnait d'être la responsable. Ricard m'a confronté et m'a accusé d'être complice, voire peut-être même la responsable de la transaction. Il a refusé d'officialiser la vente. S'il l'avait fait et s'il avait simplement blâmé l'ancien directeur adjoint, nous aurions pu porter l'affaire devant les tribunaux. Son refus a scellé le sort des deux hommes. »

Solange se tourna vers Laura. « Alors, j'ai fait ma plus grosse erreur. Pour apaiser ma mère, je t'ai engagée. Un mauvais choix. Je t'ai mal jugée. Tu aurais pu profiter des 500 francs par jour pendant des mois, faire durer le plaisir et gagner le plus d'argent possible. Mais non, tu as fait la chose la plus stupide que tu pouvais faire : prendre l'enquête au sérieux. En moins d'une semaine, tu as trouvé la piste. Quand tu es arrivée à la Fondation pour fouiner, j'ai pensé qu'il était temps de t'arrêter. On t'a mise sur le bateau et emmenée en haute mer. Ils auraient dû t'interroger pour savoir qui savait quoi, quitte à te torturer s'il avait fallu. Mais cet idiot d'Antonio t'a laissé échapper. »

« Quand tu as sauté par-dessus bord et qu'ils ne t'ont plus vu, ils étaient convaincus que tu t'étais noyé. Même si ce n'était pas le cas, ils étaient si loin du rivage que tu ne pouvais pas revenir. Je ne sais toujours pas comment tu as fait. Par curiosité,

pourrais-tu me le dire ? » Elle s'assit et regarda Laura d'un air intrigué.

Laura répondit honnêtement : « J'ai nagé. »

Sa réponse sembla contrarier Solange. Elle se leva.

« Tu fais encore des blagues, Laura ? Je ne pense pas que tu sois pleinement consciente de ta situation. Sache que tu finiras ici, dans ce loft. Ton sang servira à réaliser un chef-d'œuvre. Pas une allégorie, ce sera une véritable œuvre d'art de Jackson Pollock. »

Solange recommença à arpenter la pièce devant Laura, tout en vérifiant de temps en temps si celle-ci écoutait. « Esposito s'est impatienté et a menacé de porter plainte. Je ne pouvais pas réunir autant d'argent alors que j'étais toujours endettée jusqu'au cou. Il fallait le faire taire. » Solange regarda Laura comme si elle attendait son accord.

« C'était un homme secret. On avait du mal à le trouver. Notre première tentative a eu lieu à Monaco. Nous savions qu'il se rendait à une vente aux enchères d'œuvres d'art. Nous l'avons invité à bord d'un yacht que nous avions affrété et ancré dans le port de Monaco sous prétexte de lui remettre une grosse partie de l'argent. Mais il n'est pas venu au rendez-vous ce soir-là. Par la suite, nous avons perdu sa trace. »

« Lundi, j'ai appris qu'il était sur un vol de Rome à Paris. Nous avons pris le premier vol mardi et sommes allés le voir dans son manoir hier soir. Cette fois, je les ai accompagnés. Esposito avait essayé de gâcher ma vie. Il m'avait vraiment énervée. Je le détestais et je voulais m'assurer qu'il finisse comme

Holopherne dans le tableau d'Artemisia Gentileschi. J'ai toujours aimé ce tableau. »

Solange s'assit, prit son verre et le vida. Puis elle alluma une autre cigarette, souffla un nuage de fumée et regarda Laura.

« Mes relations avec Jean Ricard ont toujours été, disons, tendues. Ricard avait demandé un audit des comptes de la galerie de 1975 à 1977 et avait trouvé de graves incohérences. Il m'a demandé de démissionner, auquel cas il ne porterait pas plainte. »

« De toute façon, je ne voyais pas comment je pourrais continuer à travailler pour la Fondation. Comme je pouvais correctement gagner ma vie avec Derek, j'ai été tentée d'accepter l'offre de Ricard. Mais je ne lui fais pas confiance, il ne s'arrêterait pas là. Une fois débarrassé de moi, il se vengerait de toutes les années où il a été à ma merci. Il faut qu'il parte lui aussi. Par chance, il est à Paris en ce moment. »

« Ricard est faible. Mes hommes n'auront aucun mal à le convaincre d'écrire une lettre dans laquelle il s'accusera du meurtre d'Esposito, un crime passionnel. Ensuite, il se suicidera. Bien qu'il n'ait rien de commun avec Marat, Ricard finira comme lui, dans sa baignoire, la lettre à la main. Tu connais le tableau de Jacques-Louis David, n'est-ce pas ? Mais ça prend plus de temps que prévu. J'aurais dû partir avec eux, mais il fallait que je sois ici pour toi, sinon tu disparaissais à nouveau. »

Solange était de plus en plus agitée à mesure qu'elle racontait sa descente dans la folie. Rien ne s'était déroulé comme prévu. Elle avait perdu le contrôle.

Elle se leva et se tint devant sa prisonnière. « Je n'ai jamais tué par plaisir, crois-moi. Je voulais juste vivre ma vie. » Elle se tourna brièvement vers le téléphone, puis de nouveau vers Laura.

« Reste assis. Si tu bouges, je te tire une balle dans la jambe. Ça fera très mal. » Elle se dirigea vers le téléphone.

C'est à ce moment-là qu'il sonna. Les nerfs à vif, Solange sursauta. Avec le pistolet dans la main droite, elle attrapa le téléphone de la main gauche, mais un peu trop rapidement. Le combiné lui échappa et tomba. Alors que Solange tentait de le rattraper, Laura saisit sa chance. Elle se leva d'un bond, courut vers la porte la plus proche et y entra.

C'était la salle de bains.

21

Solange tira. La balle traversa la porte et frappa le mur d'en face. Laura regarda rapidement autour d'elle, prit un manche à balai et le coinça derrière la poignée de la porte. Elle poussa ensuite une commode contre la porte et utilisa un seau pour bloquer la poignée et maintenir le manche à balai en place.

Solange tira une autre balle, qui traversa le milieu de la porte à hauteur de poitrine. « Ne fais pas l'idiote, Laura. Tu es au sixième étage. Tu ne peux pas t'échapper. Tu vas juste me mettre très en colère. »

La fenêtre était située au-dessus des toilettes, dans une alcôve. Debout sur la cuvette, Laura pouvait à peine atteindre le bas du cadre de la fenêtre du bout des doigts. L'alcôve de la cuvette étant assez étroite, elle posa ses pieds contre un mur et son dos contre l'autre. En poussant son dos avec ses mains sous son corps, puis ses pieds un peu plus haut, elle pouvait se hisser lentement. Ses mains...

Une autre balle. Celle-ci brisa du verre dans la commode, ricocha sur la baignoire en fer et finit par frapper les toilettes. Laura se hissa plus haut. L'effort fut énorme, mais sa vie était en jeu. L'adrénaline lui fit oublier toute faiblesse. Une fois suffisamment haute, elle ouvrit la fenêtre.

Maintenant venait la partie la plus difficile. Utilisant ses pieds et son dos pour rester en place, Laura saisit le cadre de la fenêtre des deux mains et plaça un coude à l'extérieur. En même temps, elle poussa des deux pieds contre le mur et fit rouler son corps par-dessus le bord. Ça marchait !

Elle se poussa plus loin. Le rebord du mur devant la fenêtre n'était pas large, tout au plus cinquante centimètres. Suspendue par-dessus, elle put voir la cour vingt-cinq mètres plus bas. Elle s'agenouilla sur le rebord, puis se leva en s'accrochant à un tuyau qui courait le long du bâtiment. Il bougea, mais tint bon. Avec précaution, elle se déplaça latéralement le long de la corniche, essayant de ne pas regarder en bas et de garder son corps en équilibre. Elle s'accrocha à tout ce qui semblait solide, comme des protubérances, des câbles, des crochets. Avançant prudemment, elle atteignit le bord le plus proche de l'immeuble.

En regardant autour du coin, son cœur se serra. C'était le côté avec les grandes fenêtres ! Elle ne pouvait pas y croire ! Un peu de sens de l'espace lui aurait permis d'éviter un tel gâchis. Mais que faire maintenant ? Un gros tuyau de descente de gouttières courait le long de ce coin du bâtiment. Elle le secoua, mais il semblait solide, avec des supports muraux tous les cinquante centimètres. Il y avait assez de place pour poser un pied sur les supports. Elle saisit un support de la main droite et s'éloigna du mur pour regarder en bas. Chaque niveau de l'immeuble était pourvu d'un rebord. Elle ne pouvait pas descendre, il n'y avait que la montée. Elle devrait grimper cinq mètres en utilisant les supports ; il n'y avait pas d'autre moyen.

L'ascension se révélait plus facile que ce qu'elle avait fait auparavant. À environ deux mètres du sommet, des plaques de zinc recouvraient le mur, encore chaudes du soleil. Laura se glissa par-dessus le bord du toit. Comme la plupart des immeubles parisiens, il avait une pente de trente degrés et était totalement recouvert de zinc.

Alors qu'elle était allongée, essayant de reprendre son souffle, elle entendit une grande agitation dans la pièce du dessous. La fenêtre ouverte se trouvait derrière le coin qu'elle avait escaladé, juste en dessous de l'endroit où elle était allongée. Elle entendit des cris et des combats. Des objets étaient jetés. Puis Solange se mit à hurler de façon hystérique. Laura rampa jusqu'au bord du toit, espérant mieux entendre ce qui se passait en bas.

Au moment où elle passa la tête par-dessus le bord, elle vit Solange voler par la fenêtre et atterrir avec un bruit sourd dans la cour en contrebas. Laura poussa un cri involontaire. Le rouquin, qui regarda par la fenêtre pour voir Solange tomber, se retourna et vit Laura. Sa tête recula immédiatement.

Laura se leva d'un bond et regarda rapidement autour d'elle. Puis elle courut sur le toit, sauta sur la maison voisine, puis sur la suivante, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle soit arrêtée par un haut mur de cheminées qui s'étendait d'un bord à l'autre du bâtiment.

Elle se précipita sur les anneaux de fer qui servaient de marches pour escalader le mur. Il n'y avait pas d'anneaux pour descendre de l'autre côté. Et c'était trop haut pour qu'elle puisse sauter sans risquer de se blesser. Elle devait redescendre comme elle était venue. Le seul passage pour contourner ce mur se trouvait au bord du toit.

En se retournant, elle aperçut le gangster barbu qui sortait la tête d'une petite lucarne à trois maisons de là. Il la vit aussi et tira immédiatement. Les balles frappèrent le mur de la cheminée, envoyant des éclats de pierre dans le visage de Laura.

Au bord du toit, Laura saisit une barre de fer qui montait le long du mur à la verticale. Elle l'agrippa avec sa main droite, utilisa son élan pour poser son pied de l'autre côté du mur épais, puis lança son bras gauche dans l'espoir de trouver une barre similaire de l'autre côté. Elle la saisit et tira de toute la force de son bras gauche en lâchant le droit. Pendant une fraction de seconde, elle fut suspendue à vingt-cinq mètres au-dessus du sol. Mais la puissance de la traction lui donna suffisamment d'élan pour déplacer son poids de l'autre côté, où elle tomba sur le toit.

Repos signifiait mort. Elle se leva, sprinta sur la pente de 30 degrés du toit et sauta sur le suivant, et ainsi de suite, chacun un peu plus haut ou un peu plus bas que le précédent. Heureusement, les murs des cheminées qui séparaient les toits suivants n'allaient pas d'un bout à l'autre. Lorsqu'elle entendit des coups de feu et des balles frapper le zinc, elle se mit à l'abri derrière l'un des murs et regarda entre les tuyaux de cheminée ronds qui dépassaient le haut du mur pour localiser ses poursuivants.

Le rouquin était agenouillé sur le haut de la barre à cheminées. Il avait tiré. Le barbu essayait de contourner le mur de la même façon qu'elle l'avait fait. Il était risqué d'attendre pour regarder, mais elle était comme envoûtée. S'il arrivait, elle était perdue.

Il n’arriva pas. Alors qu'il projetait son corps avec élan autour du mur, sa main gauche manqua de trouver la barre de fer de l'autre côté. Incapable de s'accrocher au mur, son corps glissa dans le vide. Avec un cri terrible, il tomba dans la rue en contrebas.

Le rouquin poussa un juron, vida son pistolet dans la direction de Laura et descendit du mur. Il n'essayait même pas de la suivre. Elle était en sécurité pour le moment.

Alors qu'elle s'assit, tout le corps tremblant, elle entendit soudain des sirènes provenant de toutes parts. Un instant plus tard, un mégaphone hurla : « Police ! Restez dans vos appartements, loin des fenêtres ! Ne sortez pas ! »

Puis des cris, des coups de feu, et à nouveau le silence.

Ne sachant que faire, Laura attendit jusqu'à ce que plusieurs policiers apparaissent sur le toit au-dessus du loft de Derek, à six ou sept maisons de là.

Agitant les bras et sautant sur place, elle cria à tue-tête : « Inspecteur Sébille ! Je suis Laura Heyns ! Ici, sur le toit ! »

22

Sans l'aide de la police, Laura n'aurait pas eu le courage de descendre du toit. Un agent était venu par une lucarne voisine et l'avait escortée jusqu'à l'inspecteur.

Malgré la chaleur de la soirée, elle avait froid, ses dents claquaient et tout son corps tremblait pendant près d'une heure. L'inspecteur l'emmena dans son bureau, situé à proximité, au 36, quai des Orfèvres, le siège de la police judiciaire à Paris.

Après un bref interrogatoire, l'inspecteur était retourné sur les lieux, laissant Laura avec une policière et du thé. Il revint vers 20 h 30, alluma un magnétophone et lui demanda de répéter ses explications sur ce qu'elle faisait sur le lieu des crimes, tous les détails des aveux de Solange et sa fuite par les toits. Laura était impatiente de parler et, une fois qu'elle eut fini, l'inspecteur ne posa que peu de questions. Il finit par éteindre le magnétophone.

« Plusieurs voisins nous ont appelés quand ils ont entendu les coups de feu puis les cris », expliqua-t-il. « Lorsque nous sommes arrivés, moins de quinze minutes plus tard, nous avons vu l'homme allongé dans la rue, puis nous avons trouvé le corps de la femme dans la cour. Ils étaient tous les deux morts. »

L'inspecteur parut un instant perdu dans ses pensées, puis il reprit : « J’ai eu un étrange sentiment quand j'ai vu Mlle Giraud. Elle était couchée sur le ventre, le bras gauche tordu et le droit tendu au sol, une mare de sang sous la tête. Je vous raconte ces détails, parce que cette scène dans la cour de l'immeuble m'a rappelé un tableau que j'avais vu l'été dernier à la Galerie

Nationale de Prague. Jusqu'au groupe de personnes debout autour du corps dans la cour, c'était la reproduction exacte du tableau de Jakub Schikaneder, « Meurtre dans la maison ». Cela semble encore plus étrange après votre récit des aveux de Mlle Giraud. Je veux dire, son obsession à mettre en scène les meurtres comme des scènes de tableaux célèbres. »

« Y compris le mien ! » dit Laura. « D'après ce que j'avais compris, son plan était de m'ouvrir les veines et d'utiliser mon sang pour reproduire un Jackson Pollock ! Après cela, plus rien ne pouvait m'effrayer. Il fallait que je m'échappe, coûte que coûte. »

L'inspecteur secoua doucement la tête. « Je ne suis pas un expert médical, mais je pense que Mlle Giraud avait complètement perdu la raison. Tout son univers s'était effondré en quelques jours. La pression écrasante et le manque d'options avaient provoqué une crise psychotique. Elle avait probablement réalisé qu'elle s'approchait inéluctablement de l'abîme. »

Il parut réfléchir un instant, ou peut-être était-il simplement fatigué. « Quoi qu'il en soit, elle est morte. Nous devons trouver quelqu'un pour identifier son corps. Y a-t-il de la famille à Paris ? »

« Je ne connais que sa mère, » répondit Laura. « Elle vit sur la Côte d'Azur. Mais il y a son associé, Derek Morton. C'est lui qui vit dans le loft. Où est-il ? »

Sébille haussa les épaules. « Nous n'avons pas vu M. Morton. Nous allons émettre un mandat de recherche. Vous pourriez identifier le corps, mais je vous préviens, le visage est déformé et ensanglanté. Sinon, j’essayerai de joindre la mère. »

« J'aurais préféré lui épargner cette épreuve, » répondit Laura, « mais elle insisterait de toute façon pour s'assurer qu'il s'agit bien de sa fille. Si vous êtes d'accord, je vais l'appeler, vous pourrez l'écouter. »

L'inspecteur Sébille prit le téléphone, l'activa en mode haut-parleur, appuya sur la touche 9 pour une ligne extérieure et le lui tendit. Laura composa le numéro d'Eisabello.

Elle répondit presque immédiatement, comme si elle avait attendu l'appel. « Laura ? Qu'est-ce qu'il y a ? Où êtes-vous ? Est-il arrivé quelque chose, à vous ou à Solange ? »

Laura prit une profonde inspiration. « Je suis à Paris. Eisabello, je suis tellement désolée, mais quelque chose de terrible est arrivé. Solange est morte cet après-midi. »

Il y eut un silence. Laura regarda l'inspecteur, pensant qu'ils avaient été coupés. Il haussa les épaules et lui fit signe d'attendre, pour laisser à Eisabello le temps d'absorber cette douloureuse information.

Au bout d'une minute, Laura demanda : « Eisabello ? Pouvez-vous venir à Paris rapidement ? »

On entendit un léger sanglot. Laura pensa qu'Eisabello tenait le téléphone sur ses genoux et qu'elle pleurait. Après un long moment, alors qu'elle s'apprêtait à reposer sa question, Eisabello se moucha et répondit.

« Excusez-moi, Laura. Je m'attendais à une telle fin, mais j'ai prié tous les jours pour que cela n'arrive pas. Solange était une enfant tellement difficile, une enfant si brillante, mais si difficile. Oui, je viendrai au plus vite. Je dois prendre quelques

dispositions et je serai sur le premier vol disponible. Où puis-je vous trouver ? »

L'inspecteur Sébille écrivit un numéro de téléphone sur un papier et le tendit à Laura. Elle lut le numéro à Eisabello. « C'est le téléphone de l'inspecteur Sébille. Il a besoin de vous parler et vous dira ce qui s'est passé et où se trouve le corps de Solange. »

Ensuite, elle lui donna le numéro d'Eugénie et lui dit de l'appeler après avoir parlé à la police. Elles se sont dit au revoir et ont raccroché.

Laura avait beaucoup de questions à poser à Sébille. « Je me demande où est Derek Morton. Nous avions convenu de nous retrouver au loft à 16 heures. Je ne l'imagine pas collaborer avec Solange pour me piéger. Je me demande aussi pourquoi ses hommes ont tué Solange. Et Jean Ricard ? Solange avait ordonné sa mort. Si je suis encore en vie, c'est parce que les tueurs avaient été retardés chez Ricard. »

L'inspecteur Sébille haussa les épaules en s'excusant. « Je ne peux pas répondre à ces questions, Laura. C'est une enquête en cours. Mais à vrai dire, nous n'en savons simplement pas assez pour l'instant. En ce qui concerne le meurtre de Mlle Giraud, le barbu est mort et un collègue a dû tirer sur le rouquin en état de légitime défense. Il est gravement blessé. Jacqueline a essayé de le faire parler. Il a juste réussi à dire : « Elle le cherchait, cette tarée » avant de s'évanouir. Il va falloir le rafistoler avant de pouvoir l'interroger. Mais je n'ai pas beaucoup d'espoir. D'habitude, ces tueurs ne parlent jamais. Ils préfèrent de longues peines. Cela fait partie de leur culture. S'ils

parlent à la police, ils perdent leur réputation et parfois même leur vie. Du moins, ils ne retrouveront plus jamais de travail. »

« Mais Ricard va bien », poursuivit-il. « Je peux vous confirmer cela au moins. En rentrant chez lui, il a vu les éditions spéciales annonçant le meurtre d'Esposito et a compris que sa propre vie était désormais en danger. Au lieu de retourner à son appartement, il est descendu à l'hôtel et nous a contactés. »

« Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé, ni pourquoi les deux tueurs ont été retardés, » demanda Laura.

Sébille sourit. « Je ne peux que vous donner mon hypothèse personnelle. Selon moi, les deux tueurs attendaient Ricard à son appartement. Comme il n'est pas venu, ils sont finalement retournés au loft pour prévenir Mlle Giraud. Entre-temps, elle vous avait laissé échapper et était à bout de nerfs. Ils se sont reproché mutuellement d'être à l'origine d'un chaos grandissant. Mlle Giraud était déjà très agitée. Même si elle ne les a pas menacés, ces deux professionnels savaient que la situation était un vrai désastre. Ils avaient compris que Mlle Giraud était finie. Pire, elle était devenue un risque pour eux. Il était dans leur intérêt de la faire taire. Ils ont décidé de faire croire à un suicide en la jetant par la fenêtre. »

« Donc, si le gangster survivant ne parle pas, seul mon témoignage permettra d'établir les responsabilités », déclara Laura.

L'inspecteur Sébille acquiesça. « À présent, vous êtes effectivement la témoin clé, Mlle Laura. Malheureusement, je dois vous ordonner de rester à Paris jusqu'à nouvel ordre. En attendant que nous sachions si d'autres personnes sont impliquées, je vous conseille d'être prudente. Bien que tous les

auteurs que nous connaissons aient été neutralisés, notre enquête ne fait que commencer. Mais ne vous inquiétez pas, nous parviendrons à recueillir d'autres témoignages et suffisamment de preuves pour mettre le gangster survivant à l'abri à vie. »

Il s'étira. « C'est tout pour aujourd'hui. Je vais vous ramener chez vos amis, c'est sur mon chemin. Ils savent déjà que vous êtes avec nous et que je vous ramènerai plus tard. »

L'inspecteur Sébille s'arrêta devant l'ambassade de Malaisie et se tourna vers Laura. « Je ne sais pas s'il est sage de remercier quelqu'un pour son imprudence, mais je dois vous remercier. Si vous n'étiez pas intervenue, les choses auraient pu être bien pires. Mlle Giraud semblait avoir été une personne très intelligente, impitoyable et bien organisée. Si vous n'aviez pas été à ses trousses, sans la pression, elle aurait certainement tué Jean Ricard et peut-être même d'autres personnes. »

La fatigue et l'adrénaline résiduelle firent monter en Laura un sentiment d'agacement. Elle se tourna vers lui. « Peut-être qu'un jour, avec plus de temps et de recul, vous pourrez m'expliquer à quel moment mon comportement a été aussi imprudent que vous le pensez. Et ce que vous pensez que j'aurais dû faire à la place. Ne me dites pas que j'aurais dû laisser la police travailler. Car si la police avait fait son travail correctement, je serais en train de cueillir des violettes dans les champs au-dessus du village de Tourrettes-sur-Loup. Croyez-moi, j'aurais eu beaucoup plus de plaisir à faire cela qu'à grimper sur les toits de Paris pour échapper à une femme dérangée et à une bande de tueurs ! »

Il la regarda un instant, hocha la tête et dit : « À bientôt ». Laura murmura « Bonne nuit » et sortit de la voiture.

Eugénie et Vincent furent merveilleux. Ils étaient visiblement soulagés de la voir. À part sa fatigue et quelques égratignures sur les bras et les jambes, Laura avait l'air en forme. Eugénie lui dit que Rudi lui avait téléphoné. Elle ne lui avait rien révélé, juste que Laura était au commissariat et qu'elle rentrerait plus tard. Rudi lui a demandé que Laura l'appelle à son retour chez David, quel que soit l'heure. Eugénie proposa de préparer un bain relaxant pour Laura pendant qu'elle appelait Rudi.

Laura avait à peine composé le numéro de David que Rudi répondit. « Laura ? Tu as eu des ennuis ? Tu vas bien ? »

Laura eut les larmes aux yeux en entendant sa voix. La tension des derniers jours, et surtout l'après-midi, avait mis ses émotions en ébullition. En entendant la voix de Rudi, elle ressentit un étrange mélange d'immense bonheur, de désir sensuel et de tristesse qu'il ne soit pas là pour le toucher. Elle lui raconta ce qui s'était passé dans la journée. Comme d'habitude, Rudi l'écouta sans l'interrompre.

Lorsqu'elle eut terminé, il dit simplement : « J'arrive, Laura. Je ne peux pas prendre ma voiture parce que Naomi en a besoin, mais je trouverai un moyen. »

« Prends ma voiture », dit-elle. Ils échangèrent quelques mots tendres et Rudi lui tendit David.

Bien plus tard, après avoir passé près d'une heure dans le bain, lorsqu'elle s'était installée dans un transat sur la terrasse et que Vincent lui avait apporté un cognac, Laura leur raconta sa journée et son échange avec Sébille.

Eugénie la regarda, les yeux écarquillés. « Waouh, quelle terrible journée ! Je suppose que tu en as assez des jeux de détective ! Tu crois que ce Derek Morton avait appelé Solange Giraud pour venir te tuer ? »

« J'y ai pensé moi-même », admit Laura. « Mais je ne peux pas imaginer que Derek fasse partie d'un gang aussi meurtrier ni que Solange se confie à quelqu'un comme Derek. Je ne pense pas non plus qu'elle l'ait tué parce qu'il était la seule 'assurance vie' qu'il lui restait. Il a dû sentir le danger et se cacher quelque part. Je le verrai peut-être quand je serai autorisée à retourner à Tourrettes. À propos, Eugénie, mon ami Rudi arrive demain et je ne sais pas combien de temps la police va nous retenir à Paris. Peux-tu me conseiller un hôtel sympa et pas trop cher ? »

Eugénie fronça les sourcils. « Je mets cela sur le compte de la fatigue, Laura. Sinon, je serais vexée. Vous resterez tous les deux ici avec nous aussi longtemps qu'il le faudra. Nous ne nous sommes pas amusés depuis ton arrivée. Maintenant que cette horrible histoire est terminée, il est temps de célébrer la vie dès l'arrivée de ton amour ! »

Épilogue

Le lendemain après-midi, Laura rencontra Eisabello. Elle était arrivée par avion le matin et avait parlé à l'inspecteur Sébille. Comme Solange avait une grande tache de naissance dans le bas du dos, qu'Eisabello avait pu décrire avant de voir le corps, elle n'était pas obligée de regarder le visage mutilé. Après l'identification du corps, elle avait appelé Laura et proposé de la rencontrer près de son hôtel, dans le petit parc de la tour Saint-Jacques, point de départ du célèbre chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Quelques personnes se promenaient dans le jardin. Perdues dans leurs pensées, les deux femmes s'assirent sur un banc. Bien que Solange ait tenté de la tuer à deux reprises, la tragédie de sa vie et de sa mort avait touché Laura. Compte tenu de sa beauté, de son intelligence, de sa richesse et de sa réussite professionnelle, Solange semblait avoir tout pour mener une vie heureuse. Mais elle finit par tout détruire et entraîner d'autres vies dans un tourbillon destructeur. Elle s'est rebellée contre son destin. C'était une rébellion contre le bonheur, ou plutôt une incapacité à être heureuse avec l'abondance qu'elle avait.

Après un moment de silence, Eisabello parla. « L'inspecteur Sébille a dit que, sur la base des aveux de Solange, la mort de Gastoun sera considérée comme un meurtre. Laura, vous avez accompli la tâche que je vous avais confiée. Seulement, je n'aurais jamais imaginé une conclusion aussi terrible. »

« L'inspecteur m'a expliqué ce qui s'était passé », poursuivit-elle. « Il a dit que Solange avait essayé et presque réussi de vous

tuer deux fois. C'est horrible. Je crois que je réaliserai toute la portée plus tard. Pour l'instant, je me sens vide, Laura. J'ai perdu ma fille. J'ai découvert qu'elle était une créature terrifiante. Elle a tué mon frère et un autre homme innocent de la manière la plus horrible qui soit, elle a essayé de vous tuer deux fois et elle planifiait d'autres meurtres ignobles. Ma fille... »

Emportée par l'émotion, Eisabello était secouée de gros sanglots. Incapable de trouver les mots justes pour la réconforter, Laura ne l'interrompit pas et la laissa pleurer. Il lui faudra beaucoup de temps pour sortir de cet abîme.

Après un long moment, Eisabello se moucha et dit : « Désolé, je peux pleurer quand je suis seule. Si vous êtes d'accord, Laura, je vais vous payer l'argent que je vous dois à Tourrettes. Vous reviendrez, n'est-ce pas ? »

« Oui, dès qu'ils me laisseront voyager, probablement la semaine prochaine. Eisabello, ne pensez pas que vous êtes responsable des actions de Solange. Vous aurez besoin d'aide. Cette année a été très difficile pour vous. Personne ne peut faire face à de tels coups sans une aide professionnelle. »

Eisabello lui demanda si elle pouvait l'embrasser pour lui dire au revoir, ce qu'elles firent toutes les deux.

C'était le dernier moment de tristesse de la semaine. Quand Eugénie disait « célébrer la vie, » elle le pensait vraiment. Dès l'arrivée de Rudi, elle et son mari ont pris quelques jours de congé, puis tous les quatre ont fait la fête tous les soirs.

Le premier soir, ils se rendirent dans la toute nouvelle discothèque « Le Palace », rue du Faubourg Montmartre. C'était

un ancien théâtre transformé en une vaste piste de danse au décor grandiose, où se mêlaient connus et inconnus.

Le lendemain soir, ils se déchaînaient dans le nouveau club « Les Bains Douches » de la rue du Bourg l'Abbé, très prisé des stars. Il avait été décoré par Philippe Starck, qui avait su conserver l'esprit des anciens bains publics avec ses bassins, ses grès et ses sols en mosaïque.

Le troisième soir, Eugénie les emmena au « Sept », un petit club privé de la rue Saint-Anne. Ils y rencontrèrent David Bowie, qui se détendait à Paris pendant une tournée mondiale.

Après les événements tragiques, Laura avait besoin de se changer les idées. Danser jusqu'à l'épuisement trois soirs de suite sans se soucier du monde l'a finalement aidée à retrouver sa stabilité.

Le samedi, Laura reçut un appel de Derek. Il était toujours à Londres et avait contacté David. Les événements qu'il avait lus dans le journal avaient choqué Derek, il cherchait des réponses. Il expliqua que Solange l'avait réveillé à une heure et demie du matin, le jeudi, lorsqu'elle s'était présentée au loft, couverte de sang. Elle avait refusé de s'expliquer et lui avait demandé d'aller chercher des vêtements neufs dans son appartement de la rue de Rivoli.

Il était revenu vers trois ou quatre heures du matin. Solange dormait sur le canapé. Elle avait dû entendre leur conversation lorsque Laura l'avait appelée à dix heures du matin.

Solange lui avait demandé de partir, car elle avait besoin du loft pour l'après-midi. Elle appellerait Laura plus tard pour reporter sa visite à un autre jour.

Il était parti chez des amis et était revenu au loft vers 18 heures. Lorsqu'il vit plusieurs voitures de police et deux officiers garder l'entrée de la maison, il fut convaincu que c'était pour lui et que la police faisait une descente au loft. Il tourna les talons, emprunta de l'argent à ses amis et partit pour Londres.

Laura lui demanda d'appeler l'inspecteur Sébille. « Tu dois revenir, Derek. Sinon, tu seras en fuite pour le restant de tes jours. Ils enquêtent sur des meurtres, pas sur tes contrefaçons. Je suis sûr que tu pourras conclure un accord. Tu es un témoin important dans cette affaire. » Il accepta d'appeler Sébille.

L'inspecteur convoqua Laura le lundi pour un dernier entretien. Il avait reçu l'appel de Derek et autorisa Laura à quitter Paris, à condition qu'elle laisse ses coordonnées.

« Et s'il vous plaît, ne répétez à personne ce que je vais vous dire maintenant. Vous aviez raison, Laura. Vous vous êtes retrouvée dans cette histoire terrible uniquement parce que nos collègues de la Côte d'Azur n'ont pas fait leur travail correctement. J'ai réfléchi à cette affaire, au rôle que vous y avez joué, aux conséquences potentielles pour vous et ce que cela aurait pu être sans votre aide. En fin de compte, je pense que nous vous devons de sérieuses excuses. Veuillez accepter ce petit cadeau de ma part. »

Il lui tendit un paquet soigneusement emballé. Laura le regarda, surprise. « Qu'est-ce que c'est ? »

Il sourit. « Pourquoi pas l'ouvrir pour voir ? »

La boîte contenait un imperméable beige froissé, semblable à celui porté par l'inspecteur Columbo.

« Ce fut un plaisir de vous connaître, Laura. Et si je peux exprimer un souhait personnel : prenez bien soin de vous. »

Il l'embrassa sur les deux joues pour lui dire au revoir.

Quelques jours après son retour à Vence, Eugénie lui annonça au téléphone que Derek Morton était rentré à Paris. Les biens de Solange ayant été mis sous scellés, Derek devait récupérer ses affaires personnelles sous la surveillance de l'inspecteur Leroy.

L'inspecteur Sébille avait expliqué à Vincent que Derek serait accusé de production et de vente de contrefaçons, mais qu'il pourrait éviter la prison s'il coopérait pleinement à l'enquête sur les meurtres. L'inspecteur Sébille le mettrait également en contact avec l'unité de police OCBC récemment créée pour enquêter sur les crimes culturels. Son expertise en matière de détection des faux et sa connaissance des dessous du marché de l'art leur seraient utiles.

David, Rudi et Laura s'étaient mis d'accord pour ne rien dire à personne au village, afin de laisser Eisabello décider de ce qu'elle souhaitait révéler. Jean Ricard avait invité Laura à la Fondation de Saint-Paul pour la remercier de sa contribution à lui sauver la vie. Il lui a offert une belle gravure de Joan Miró, numérotée et signée. Alors qu'ils discutaient sur la terrasse de la maison de Ricard, entourés des quatre bergers allemands, Laura lui avoua qu'elle l'avait un moment soupçonné d'être impliqué dans les crimes.

« Je vous avais aussi soupçonnée, Laura. Notamment à Monaco, quand vous avez refusé de dire votre nom de famille,

et surtout quand je vous ai vue fouiner ici, près de chez moi. J'étais persuadé que vous m'espionniez. »

Visiblement bouleversé, il regarda les grands arbres devant la terrasse. « Il y a deux semaines, M. Esposito m'avait fait part de ses soupçons concernant Solange. C'était une femme remarquable, mais dotée d'une personnalité très sombre. Elle pouvait être drôle et charismatique, possédait un savoir encyclopédique et était une interlocutrice brillante. Elle avait toujours une histoire fascinante à raconter qui la mettait en valeur. Jusqu'à ce que l'on découvre, souvent par hasard, que ses histoires n'étaient que pure fiction. »

« J'ai compris trop tard sa vraie nature. Pour elle, les promesses, et même les contrats, ne signifiaient rien, les règles n'étaient que des suggestions, et les lois de simples restrictions qui l'empêchaient d'avancer plus rapidement. Elle n'avait aucun sens des normes ou des standards sociaux, aucune conscience du risque, aucune culpabilité quant aux conséquences de ses actes et aucun sens moral. Elle était insensible à la peine d'autrui. Pour elle, les gens n'étaient que des choses. Elle mentait effrontément pour atteindre ses objectifs et obtenait toujours ce qu'elle voulait, le plus souvent en utilisant les émotions des gens pour assouvir ses ambitions. Soit par une démonstration dramatique d'émotions, soit par la menace ou par un acte de violence brutal. »

C'était la description classique d'une psychopathe. Mais ses mots résonnaient de vécu. Il la connaissait très bien. Ricard avait travaillé avec Solange pendant six ans et subi son chantage. Son analyse était conforme à ce que Laura avait vu, surtout la dernière après-midi.

Après un long échange, non seulement sur les événements du mois passé, mais aussi sur des thèmes qui passionnaient les deux, tels que le rôle de l'art à travers l'histoire et les cultures, Jean Ricard s'est finalement excusé de devoir mettre fin à leur conversation. Le maire de Saint-Paul l'attendait. Il raccompagna Laura à sa voiture, en portant la gravure encadrée, et lui assura qu'elle serait invitée à tous leurs futurs vernissages.

L'inauguration de la maison de Laura a eu lieu une dizaine de jours après leur retour. Patrick avait terminé les travaux plus tôt que prévu. À peine avaient-ils appris que la maison était prête que Rudi s'est empressé d'amener quelques meubles. Naomi l'avait autorisé à emporter quelques objets ménagers dont ils avaient besoin. Puis, deux grandes affiches ont été placardées aux entrées des bistrots pour annoncer la fête et le bouche-à-oreille a fait le reste.

Cette petite maison de village n'avait probablement jamais reçu autant de visiteurs en même temps. Tous les étages étaient bondés et pleins à craquer. Patrick blaguait que c'était un bon test de stabilité. La fête a même débordé dans les ruelles adjacentes. Jacky et son groupe de jazz se sont installés dans la ruelle à côté de la maison.

Tous les artistes, artisans et quelques locaux étaient venus. Sur le toit-terrasse de la maison, David, Heinz et deux de ses amies faisaient griller de la viande et des légumes sur deux grands barbecues. De nombreux visiteurs les ont aidés à amener les grillades vers le bas ou à leur apporter des boissons rapidement consommées.

Leschoni, le boulanger, avait préparé une fournée spéciale de son célèbre pain de seigle et cinq grandes plaques de sa non

moins célèbre pissaladière, un gâteau d'oignons frits avec olives et anchois. Fred avait organisé une collecte de fonds pour acheter plusieurs tonneaux de vin. Les gens dansaient dans les allées ou discutaient en groupes à l'intérieur et à l'extérieur de la maison.

Bien que Laura ait voulu croire que tout cela était pour lui souhaiter la bienvenue dans le village, Fred lui a expliqué que de telles célébrations extravagantes étaient plutôt courantes dans la communauté artistique de Tourrettes. C'était simplement l'expression de leur « joie de vivre », leur philosophie dominante étant « il y a toujours une bonne raison de faire la fête ». Qu'il s'agisse de l'arrivée ou du départ de quelqu'un, de l'ouverture d'un magasin ou du vernissage d'un artiste, d'un jour férié, d'un anniversaire, ou tout simplement d'une invitation à une fête, tout dépendait de l'humeur ambiante. Certaines personnes pouvaient se présenter à l'improviste, et d'autres ne pas venir, alors que d'habitude ils étaient plutôt fêtards.

Comme Leslie, qui ne s'était pas présentée ce soir-là, au grand regret de Laura. Elle avait demandé à McCampbell de l'emmener, pour qu'ils puissent prendre un nouveau départ. Mais elle n'était pas sûre que « l'Écossais » ait même pris la peine d'essayer.

Naomi est passée brièvement avec Miri et son nouveau partenaire. Eugénie et Vincent n'avaient pas pu venir, mais avaient promis de venir visiter bientôt. De toute façon, Laura les verrait quand elle serait de retour à Paris pour le procès. Bien sûr, Eisabello n'était pas venue non plus. La veille, elle avait invité Laura à prendre le thé et lui avait donné le double de ce qui avait été convenu.

Fred a été le dernier invité à quitter la maison, juste avant le lever du soleil. Après avoir embrassé les deux joues de Laura, il a pris un pas en arrière et la regarda.

« Tu te souviens quand tu es arrivée, il y a un mois ? » demanda-t-il. « Je t'avais dit que ce village était beaucoup trop fun pour en partir. Tu ne m'avais pas cru à l'époque. Alors dis-moi maintenant, est-ce que tu t'es ennuyé depuis ? »

Laura a éclaté d'un fou rire. Elle ne pouvait plus s'arrêter, au point que Fred et Rudi commençaient à s'inquiéter.

Une fois qu'elle eut repris son souffle et essuyé ses larmes, elle prit Fred dans ses bras.

« Non, Fred. Tu avais raison. Je ne me suis pas ennuyée un seul instant depuis ! »